La Suisse

dans l'œuvre des grands poètes romantiques

Chateaubriand - Lamartine - Hugo

Thèse

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne
pour l'obtention du Grade de Docteur

par

SERGE BERLINCOURT
maître de gymnase
DE MONIBLE (Jura bernois)

COURTELARY
IMPRIMERIE H. STRAHM-LIENGME
1926

La Suisse

dans l'œuvre des grands poètes romantiques

Chateaubriand - Lamartine - Hugo

Thèse de doctorat

Le Conseil de la Faculté des Lettres de l'Université de Berne, sur le rapport de M. le professeur G. de Reynold, autorise l'impression de la dissertation de M. SERGE BERLINCOURT.

Berne, le 15 décembre 1925.

Le Doyen :
PROF. v. GREYERZ.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

La Suisse

dans l'œuvre des grands poètes romantiques

Chateaubriand - Lamartine - Hugo

Thèse

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne
pour l'obtention du Grade de Docteur

par

SERGE BERLINCOURT
maître de gymnase
DE MONIBLE (Jura bernois)

COURTELARY
IMPRIMERIE H. STRAHM-LIENGME
1926

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549620_0037

A la mémoire de ma mère,

qui suivit toujours avec tant de sollicitude mon travail et mes efforts ;

à mon père,

en témoignage de reconnaissance et d'affection.

PRÉFACE

La Suisse, dont l'influence intellectuelle et morale fut si vive durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, agit-elle aussi fortement sur le Romantisme, à l'aube du XIXe?

Pourquoi visite-t-on alors notre pays, et avec quelles idées préconçues? Quelles images laisse-t-il dans les esprits des grands poètes du temps, Chateaubriand, Lamartine, Hugo?

L'étude de ces questions offre une utilité scientifique, un intérêt psychologique indéniables. Elle signale, en effet, des affinités mystérieuses, rend plus compréhensibles des œuvres embarrassées de détails restés parfois obscurs, explique des influences mal connues, établit des rapports encore cachés, mais vérifie aussi des affirmations audacieuses, redresse des erreurs, dénonce des partis-pris et des ignorances.

Sans nous réserver de sensationnelles trouvailles, une lecture sérieuse et un contrôle sévère des pages consacrées à la Suisse par les romantiques, nous persuadera du moins de la nécessité d'un travail comme celui-ci.

Chateaubriand, Lamartine et Hugo sont venus souvent dans notre patrie, mais l'ont vue très incomplètement. Ils ont écrit, sur l'Helvétie, ses paysages, ses habitants et leurs coutumes, ses arts, son histoire, son régime politique et social, des pages où se remarquent les réflexions sagaces, les intuitions profondes, les peintures admirables, — mais aussi les bévues, les considérations fausses, les conceptions puériles, les insuffisances notoires.

Et cela mérite un examen attentif et minutieux, où abonderont d'ailleurs les constatations instructives et les témoignages curieux.[1]) —

— Enfin nous ne voulons pas terminer cette étude sans remercier vivement M. le professeur G. de Reynold. C'est grâce à ses encouragements que nous avons mené à bien ce modeste travail; et l'appui de sa vaste érudition, ses conseils ni sa bienveillance ne nous ont manqué. —

---

[1]) Par grands poètes romantiques, nous entendons évidemment Chateaubriand (poète en prose), Lamartine, Hugo, Musset, Vigny et Gautier.

INTRODUCTION

— C'est au XVIII[e] siècle qu'apparaissent pour la première fois, dans la littérature française, cette curiosité et ce goût pour la Suisse dont nous allons chercher l'expression dans les œuvres des grands poètes romantiques.

Ce goût se rattache très étroitement au réveil du sentiment de la nature, dont nous n'avons pas à faire ici l'histoire. Qu'il nous suffise d'indiquer brièvement pourquoi et comment ce réveil devait orienter les «âmes sensibles» vers la Suisse.

A partir de 1750 environ, comme l'a montré M. Daniel Mornet[1]), se manifeste en France dans les mœurs d'abord, puis dans la littérature et les arts, un penchant de plus en plus accentué pour la campagne. En même temps, les esprits commencent de se lasser de tout ce que la vie de société, de salon, avait de conventionnel, de ce que la «philosophie» contenait de sécheresse rationaliste et de matérialisme dépourvu de sentiment. De là une réaction qui, on le sait, devait conduire tout droit au romantisme.

Dans ce retour à la nature, la Suisse joua tout de suite un rôle considérable. Ce fut d'abord *Albert de Haller* dont le poème des *Alpes*, paru en 1731 et traduit en français par Bernard François de Tscharner, en 1750, vint révéler les beautés à la fois grandioses et idylliques de nos montagnes. Ce fut ensuite l'influence, beaucoup plus profonde, étendue et durable, de *Salomon Gessner*, dont la *Mort d'Abel* (la traduction française parut en 1759), et les *Idylles* (première traduction française en 1762), devaient, ainsi que ses autres poèmes, connaître un succès presque sans précédent.

Grâce à Gessner, la poésie pastorale se transforma, et l'églogue sentimentale et naïve remplaça l'églogue galante, dont Fontenelle avait donné les modèles. Surtout, Gessner contribua à faire entrer dans la pastorale deux éléments nouveaux: d'abord un sentiment de la nature moins conventionnel, plus sincère; ensuite des tendances morales et une vague religiosité plus ou moins bibiique. Enfin, celui qu'on appelait le «Théocrite helvétique» accrédita l'idée que les montagnes et les vallons de sa patrie étaient peuplés de bergers vertueux et libres, vivant à peu près à l'état

1) *Mornet, P.:* Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de St-Pierre. Paris Hachette 1907.

de nature. Sous l'influence du poète zurichois, cette conception pastorale de la Suisse qui se trouvait déjà dans les *Alpes* de Haller, fut singulièrement renforcée.

Mais le sentiment de la nature en France reçut une impulsion et une direction définitives lorsque parut la *Nouvelle Héloïse*, ce «roman suisse», comme l'appelle lui-même J.-J. Rousseau. La *Nouvelle Héloïse* vint consolider l'influence et la vogue des *Alpes*, de la *Mort d'Abel* et des *Idylles*. Elle eut pour résultat, non seulement de mettre à la mode les bords du lac Léman, la campagne vaudoise et les Alpes qui dominent la côte, de Vevey à Meillerie, mais encore de révéler l'existence d'une Suisse moins vague et plus vivante que celle des montagnards de Haller ou des bergers de Gessner. Cependant, pour n'être point des personnages de l'Arcadie, pour être au contraire des contemporains, pour vivre dans un milieu décrit souvent avec beaucoup de réalisme, les héros de la *Nouvelle Héloïse* n'en étaient pas moins encore imprégnés d'idyllisme. Ils ne pouvaient qu'accréditer davantage cette idée que la Suisse était la patrie de la liberté, de la vie simple et naturelle, et des plaisirs rustiques.

Grâce à la triple influence de Haller, de Gessner et de Rousseau, la Suisse devient donc à la mode au XVIII^e^ siècle. Les voyages, et les récits de voyage en Suisse, commencent à se multiplier. Ils apprennent aux touristes et aux lecteurs à connaître un pays qui traversait alors une ère de prospérité matérielle et de richesse intellectuelle remarquables. Le XVIII^e^ siècle, en effet, est pour la Suisse l'âge classique; jamais un si petit territoire n'a produit à la fois autant de grands hommes, savants, médecins, érudits et poètes. C'est alors que, durant cinquante ans, grâce à Bodmer, à Breitinger et à leurs disciples, Zurich va être la capitale incontestée de la littérature allemande et le foyer de la renaissance littéraire. Les étrangers se rendent en Suisse autant avec l'intention d'y visiter les hommes célèbres qu'avec celle d'aller admirer de magnifiques paysages. On voit la Suisse de près, mais on la voit en somme toujours de la même manière: au travers des lunettes de *Haller*, de *Gessner* et de *Rousseau*.

Le paysan suisse, tel que nous le montrent les gravures aquarellées de Freudenberg ou de Kœnig, est toujours un personnage d'idylle. La montagne peut être étudiée scientifiquement, à la suite d'un *Bourrit*, d'un *Deluc*, d'un *Saussure* ou d'un *Ramond de Carbonnières*: on n'y cherche pas moins, et de plus en plus, des émotions romantiques.

Et l'histoire suisse, à laquelle on commence de s'intéresser, apparaît comme une longue lutte contre les tyrans pour la liberté.

Ainsi donc, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, une conception est fixée, une image de la Suisse dont, d'ailleurs, les Suisses eux-mêmes sont en bonne partie responsables puisque leurs écrivains: *Haller*, *Gessner*, *Rousseau*, l'ont accréditée et propagée, et que des auteurs secondaires, comme le *Doyen Bridel* en Suisse romande et *Lavater* en Suisse allemande, l'ont soigneusement cultivée. C'est l'*helvétisme* que M. de Reynold définit de la sorte: «une conception idéale, «philosophique» de la Suisse, de ses Alpes, de ses institutions et de son histoire».[1])

Conception idéale: cela veut dire en très grande partie fausse.

Nous allons voir maintenant si les poètes romantiques, succédant aux «philosophes» et aux «âmes sensibles» du XVIII^e siècle ont hérité ou non de cet *helvétisme*, s'ils l'ont modifié et précisé, et de quelle manière. —

* * *

II. — Remarquons encore, pour être complet, que cet helvétisme hérité du XVIII^e siècle a été lui-même accentué dans le sens romantique par deux grands poètes étrangers: l'Anglais Byron, l'Allemand Schiller. Ils n'ont, l'un ni l'autre, exercé aucune influence vraiment appréciable sur Chateaubriand, — c'était encore trop tôt, — mais leur conception de la Suisse agit assez fortement sur celle que Lamartine et Hugo se feront, à leur tour, de notre pays. *Schiller*, que Madame de Staël, puis Benjamin Constant, — deux Suisses d'origine, — avaient déjà rendu célèbre en France, mais qui ne sera réellement connu que par les traductions de Barante, à partir de 1821, a popularisé la légende héroïque de Guillaume Tell, de laquelle *Lemierre* avait, en 1767, tiré une tragédie purement déclamatoire, sans parler d'un roman illisible de *Florian*. Sans doute retrouve-t-on dans le drame allemand cette exaltation républicaine et révolutionnaire de la liberté qui inspirait déjà les tirades pompeuses de Lemierre. Mais comme la vision que le poète nous donne de la Suisse est plus précise, plus historique; comme les caractères de ses personnages sont plus vivants, comme la «couleur locale» y est enfin plus éclatante et plus vraie!

Quant à *Byron*, dont l'influence fut beaucoup plus profonde encore que celle de Schiller sur les romantiques français, il s'est incarné lui-même dans les héros violents, tourmentés, désespérés,

[1]) Reynold, G. de: Hist. litt. de la Suisse au dix-huitième siècle; t. II, Bodmer et l'Ecole suisse. Lausanne Bridel 1912 [p. 10, n. 1.]

— Child Harold, Bonivard, Manfred surtout, — qu'il promène au bord du Léman, sur le champ de bataille de Morat, ou dans les solitudes alpestres. Désormais, le décor suisse sera l'un de ceux que les romantiques choisiront le plus volontiers à leurs effusions grandiloquentes ou à leurs méditations vagues et mélancoliques.

Nous nous en sommes tenu, pour cette étude, aux trois plus grands poètes du romantisme français: Chateaubriand, Lamartine et Hugo. Notre principale raison est qu'ils ont été les seuls à parler de la Suisse avec quelque abondance.

Musset[1]) ne lui a consacré que quelques vers. Dans l'œuvre de *Vigny* l'on ne trouve rien. En dehors des poètes, nous aurions pu, certes, nous arrêter à *Sénancour*, à *Madame de Staël*, à *Dumas père*, surtout à *Michelet*. Mais les deux premiers ont été, de ce point de vue, étudiés déjà[2]), et peut-être reviendrons-nous sur les deux autres, si notre travail mérite une suite.

---

[1]) Musset voit la Suisse alors qu'il connaît G. Sand, quand il fait son voyage en Italie (1833). Plusieurs passages de la *Confession* montrent combien il désirait visiter notre pays, et surtout Genève, Le Léman et les Alpes.

[*Confessions d'un enfant du siècle*. Paris, Garnier, ss date; p. 261, 263, 270, 285 et sq.]

On connaît aussi les allusions de la *Nuit de Décembre* (1835):

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
. . . . . .

J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;
A Pise, au pied de l'Apennin;
. . . . . .

A Brigues, dans les vieux chalets;
Au sein des Alpes désolées;
A Gênes, sous les citronniers;
A Vevey, sous les verts pommiers;
. . . . . .

[Musset: *Poésies nouvelles*. Paris, Flammarion, ss date. (Nuit de décembre, p. 73)].

— Quelques autres allusions, sans aucune importance, dans les *Premières Poésies* [1829-35; Paris, Flammarion, ss date.

— La Coupe et les lèvres (Invocation, p. 217) et les deux poèmes: «Au Jung-Frau» (p. 103) et «Souvenir des Alpes» (p. 305-8)].

[2]) Sénancour: *Rêveries* [éd. crit. J. Merlant (Société des Textes français modernes, 1911)],

Obermann [édit. crit. G. Michaut (Société des Textes français modernes, 1912-13, 2 v.)].

— Cf.: G. *Levallois:* Un précurseur, Sénancour (1897).

J. *Merlant:* Bibliographie des œuvres de Sénancour, documents inédits (1905).

—: Sénancour, poète, penseur religieux et publiciste, sa vie, son œuvre, son influence, documents inconnus et inédits (1907).

G. *Michaut:* Sénancour (R. D. M. 1909).

—: Sénancour, ses amis et ses ennemis, études et documents (Sansot, 1910).

— Sur Mme de Staël: *P. Kohler:* Mme de Staël et la Suisse, Paris Payot 1916.

PREMIÈRE PARTIE

Chateaubriand

CHAPITRE PREMIER

Les voyages de Chateaubriand en Suisse

Des trois grands romantiques: Chateaubriand, Lamartine, Hugo, qui ont parcouru la Suisse et se sont parfois inspirés d'elle, l'auteur d'*Atala* est celui qui a le plus rapidement visité l'Helvétie, qui en a le moins parlé et en a le moins subi l'influence.

A vrai dire, il l'a entrevue plutôt que vue. Dans ses nombreux voyages — à titre personnel ou en mission diplomatique — en Italie, en Autriche, en Allemagne, Chateaubriand a traversé très souvent notre pays, mais toujours bien vite et presque avec indifférence. Il n'était chez nous que de passage...

Et quand il s'arrête sur notre territoire, — il le fait quelquefois pourtant — c'est que les nécessités l'y forcent. Fatigué, dégoûté des tracas politiques, il vient chercher ici la sûreté d'abord, ensuite un peu de calme et de repos. Mais vite Paris le rappelle.

C'est en 1800 que l'écrivain breton fit connaissance, sinon avec le pays, du moins avec le nom Suisse.

On sait que Chateaubriand, compris sur la liste des émigrés, ne pouvait, à cette date, rentrer en France sans danger. Il a cependant hâte de quitter Londres où il a souffert, et de revoir sa patrie dont il est absent depuis huit ans. Il use alors d'un subterfuge ingénieux. Le ministre de Prusse lui procure un passe-port au nom de La Sagne[1]), habitant de Neuchâtel. Et c'est sous ce patronyme d'emprunt, aussi peu dangereux que peu connu, que l'auteur bientôt célèbre du *Génie du Christianisme*, pénètre en France, au printemps 1800[2]).

A Paris même, presque deux ans durant, Chateaubriand vivra

---

[1]). Nom évidemment calqué sur celui de: La Sagne, la petite localité horlogère des montagnes neuchâteloises.

[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T., (Biré), t. II, le p. I. IX, p. 227-8.

sous le pseudonyme de La Sagne, jusqu'au moment où les démarches amicales de Mme de Staël lui permettront de reprendre son nom et d'être radié de la liste des émigrés. —

Le succès prodigieux d'*Atala*, de *René*, du *Génie du Christianisme*, — celui-ci publié presqu'en même temps (14 avril 1802) que le Concordat (18 avril) était célébré solennellement à Notre-Dame — et surtout les ambitions politiques de Chateaubriand, rapprochent l'écrivain et Bonaparte. L'acte d'hommage au Premier Consul qu'est la dédicace de la deuxième édition du *Génie* (avril 1803), fournissait le gage attendu de soumission et de foi au conquérant. La carrière politique de Chateaubriand allait s'ouvrir. Il est nommé, au printemps 1803, secrétaire d'ambassade à Rome, auprès de l'oncle de Bonaparte, le cardinal Fesch, qu'il rejoint en mai 1803. Mais les deux hommes ne s'entendent pas. Un peu d'humeur, une fierté ombrageuse, un caractère pas toujours accommodant, enfin quelques maladresses, quelques imprudences de langage les brouillent. Le deuil qu'éprouva Chateaubriand à la mort de Mme de Beaumont à Rome, et la conduite noble et touchante qu'il eut envers la disparue, le réconcilièrent avec l'opinion comme avec le cardinal. Mais l'auteur de *René* abandonne Rome; car, grâce à Fontanes, il est nommé ministre de la République française dans le Valais[1]).

Chateaubriand quitte Rome le 21 janvier 1804, heureux d'occuper un poste créé pour lui seul, où il serait son propre maître puisqu'il n'aurait comme supérieurs directs que le ministre des Affaires étrangères et Bonaparte.

«Il n'y avait point de place vacante, écrit-il dans ses *Mémoires*[2]); il en créa une, et, la choisissant conforme à mon instinct de solitude et d'indépendance, il me plaça dans les Alpes; il me donna une république catholique, avec un monde de torrents: le Rhône et nos soldats se croiseraient à mes pieds, l'un descendant

---

[1]) On sait que le Valais, tombé quelque temps aux mains des Autrichiens puis des Français, avait été proclamé, en 1802, république indépendante. Il sera annexé, en 1810, à la France et s'appellera le département du Simplon, avant de devenir, en 1815, un canton Suisse. — C'est sous Napoléon que fut entreprise la construction de la route du Simplon.

[2]) Chateaubriand: Mémoires d'O. Tombe, t. II, 2e partie, l. II, p. 391 et sq.

vers la France, les autres remontant vers l'Italie, le Simplon ouvrant devant moi son audacieux chemin.»

Cependant, le poète rentre à Paris d'abord, car ses amis et de sérieuses affaires de famille le réclament.

Puis, tout étant réglé, Chateaubriand s'apprête à faire ses adieux à Bonaparte, et, en compagnie de sa femme, à gagner le Valais[1]), quand il entend, le 20 mars, crier, aux Tuileries, la mort du duc d'Enghien, fusillé à Vincennes.

Révolté, secrètement heureux aussi de reprendre déjà sa liberté par un geste d'éclat, il envoie à Talleyrand sa démission de

---

[1]) Transcrivons, à titre de renseignement, l'aimable et naïve dépêche que reçut Chateaubriand du Conseil de la Ville de Sion, flatté d'avoir comme représentant de la France l'auteur illustre du *Génie du Christianisme*.

«REPUBLIQUE DU VALAIS

Sion, 20 février 1804.

Le Conseil de la Ville de Sion à Monsieur Chateaubriand, *secrétaire de légation de la République française,* à Rome.

«Monsieur,

«Par une lettre officielle de notre grand bailli, nous avons appris votre nomination à la place de ministre de France près de notre République. Nous nous empressons à vous en témoigner la joie la plus complète que ce choix nous donne. Nous voyons, dans cette nomination un précieux gage de la bienveillance du premier consul envers notre République, et nous nous félicitons de l'honneur de vous posséder dans nos murs: nous en tirons les plus heureux augures pour les avantages de notre patrie et de notre ville. Pour vous donner un témoignage de ces sentiments, nous avons délibéré de vous faire préparer un logement provisoire, digne de vous recevoir, garni de meubles et d'effets convenables pour votre usage, autant que la localité et nos circonstances le permettent, en attendant que vous ayez pu prendre vous-même des arrangements à votre convenance.

Veuillez, monsieur, agréer cette offre comme une preuve de nos dispositions sincères à honorer le gouvernement français dans son envoyé, dont le choix doit plaire particulièrement à un peuple religieux.

Nous vous prions de vouloir bien nous prévenir de votre arrivée dans cette ville.

Agréez, monsieur, les assurances de notre respectueuse considération.

«Le président du Conseil de la ville de Sion, De Riedmatten[1]).

«Par le conseil de la ville:

«Le Secrétaire du conseil: De Torrenté».

(Chateaubriand: Mém. d'O. T. II, 2e p. 1. II, 398-9).

---

[1]) On ne sait rien de particulier sur ces deux magistrats. Barth (op. cit.) ne cite même pas ces noms.

ministre dans le Valais, prétextant le mauvais état de santé de Mme de Chateaubriand. Mais Napoléon ne s'y trompe pas, digère l'affront avec calme, et se promet de se venger à la prochaine occasion.

C'en est fini, pour le moment du moins, de l'ambitieuse carrière politique rêvée par l'écrivain. Il rentre dans la vie privée, se retire à Paris et à la campagne, et reprend la plume pour continuer ses travaux littéraires. Il se distrait des soucis et des «tracasseries politiques» qui l'accablent par un petit voyage en Auvergne (1805), suivi d'une courte visite à Mme de Staël, à Coppet, et d'une randonnée autour du Mont-Blanc[1]). Très peu de détails là-dessus d'ailleurs. Chateaubriand retrouve à Lyon son ami Ballanche, qui le suit à Genève:

«A Genève, raconte-t-il dans ses Mémoires[1]), je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde, fiancée de Clovis: M. de Barante, le père, était devenu préfet du Léman. J'allai voir à Coppet madame de Staël; je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur: je la blessai. Madame de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes, dans un exil dont j'aurais été ravi.

. . . . . .

Madame de Staël visita le lendemain Madame de Chateaubriand à Genève, et nous partîmes pour Chamouny.»

C'est, à peu de chose près, le voyage qu'accomplira Hugo, en 1825, avec son ami Nodier.

L'auteur des *Martyrs* est bref sur sa course[2]). Et ce qui ressort surtout de son récit, c'est qu'il ne goûte pas du tout la montagne.

En compagnie de sa femme et de Ballanche, Chateaubriand quitte Genève (fin août 1805) par un temps nébuleux et, par Servoz et le passage des Montées, arrive à Chamonix, où il s'arrête un jour. Le lendemain, journée ensoleillée, il se rend au Montanvert. La «Mer de Glace» (terme qu'il trouve impropre et qu'il remplacerait par celui de «Fleuve de Glace»), l'impressionne très médiocrement; de même, d'ailleurs, que tout le voyage, car son récit, après une vingtaine de lignes consacrées à la promenade, n'est plus guère

---

[1]) Chat.: Mém. d'O. T. t. II, 2e p. l. IV, p. 480 et sq.

[2]) Chateaubriand: Voyage au Mont-Blanc, (Berne, Bibl. Nat. — A. Br. (sans date ni lieu d'édit.).

qu'une suite de longues et curieuses réflexions sur les montagnes en général.

Citons-en ces lignes préliminaires:

«J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique et il m'a toujours paru que, dans les descriptions de ces grands monuments de la nature, on allait au-delà de la vérité. Ma dernière expérience (celle du Mont-Blanc) à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment[1]).» On s'en doutait un peu.

«A notre retour à Genève, continue l'écrivain, sans avoir pu revoir madame de Staël à Coppet, nous trouvâmes les auberges encombrées. Sans les soins de M. de Forbin[2]) qui survint et nous procura un mauvais dîner dans une antichambre noire, nous aurions quitté la patrie de Rousseau sans manger[3]).»

Sorti de Genève de nuit, le poète est arrêté avec ses compagnons au pied du fort de l'Ecluse. Dès que les portes sont ouvertes, il rentre à Lyon.

Puis, c'est la course à la Grande-Chartreuse, la mort de Mme de Caud (Lucile de Chateaubriand), et, enfin, les préparatifs du voyage en Orient (1806). Tout cela ne rentre pas dans notre étude. —

Chateaubriand passe les Alpes en 1822, et se rend par notre pays au Congrès de Vérone, comme envoyé plénipotentiaire de la France[4]). Le poète ne laisse ni détails, ni impressions intéressantes sur ce passage en Suisse.

Dépité, en 1824, de sa destitution de ministre des Affaires étrangères, quand il croyait avoir mérité, par sa guerre d'Espagne et ses talents d'homme d'Etat, la reconnaissance des Français et de l'Europe, l'écrivain breton reprend la plume et combat, avec

---

1) Chat.: Voyage au Mont-Blanc, p. 1.

2) Louis-Nicolas, Ph. Auguste, comte de Forbin (1779-1841). Ecrivain et surtout peintre habile. Sous la Restauration, directeur des musées. Ami et admirateur de Chateaubriand, (v. Biré, op. cit. t. II, p. 482 et sq. note 2).

3) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. II, 2e p. l. IV, p. 482-3).

4) Chateaubriand: Congrès de Vérone. Guerre d'Espagne 2. v. Leipzig, Brockhaus, 1838. (v. t. II, p. 362-3 (notes): une lettre de B. Constant, d'ailleurs nullement importante).

plus de vigueur et de vivacité que jamais, ses envieux et ses nombreux adversaires politiques. Il redouble encore d'ardeur après la mort de Louis XVIII et le sacre de Charles X.

Chateaubriand quitte Paris, de temps à autre, pour séjourner à la campagne ou voyager un peu.

C'est ainsi que, dans un court moment de loisir, il rejoint Mme de Chateaubriand à Neuchâtel, en juillet 1824[1]). Mais déjà vieux, fatigué et aigri, l'illustre auteur songe surtout à se reposer ici quelques jours. Il n'écrit rien et sort peu. C'est à peine s'il accorde, dans les quelques lignes laissées à ce propos dans les *Mémoires*, une pensée au souvenir de Rousseau, de la duchesse de Longueville, de Madame de Charrière et de Berthier...

Sa femme est plus active: elle s'arrête à Fribourg et visite quelques manoirs des environs.

La brusque mort de Louis XVIII rappelle à Paris l'auteur de *La Monarchie selon la Charte.*

Madame de Chateaubriand était de santé délicate. Son mari essaie d'un séjour dans le midi qui ne la guérit pas. Il se décide alors à la conduire, en juillet 1826, à Lausanne[2]). Il y est aimablement reçu par un ami: M. de Sévery et par Madame de Cottens «femme affectueuse, spirituelle et infortunée». Il voit aussi Madame de Montolieu.

La cité vaudoise «riante et triste, espèce de fausse ville de Grenade», sans l'intéresser beaucoup, l'attache pourtant par le souvenir de Gibbon, de Mme de Staël et de Mme Récamier qui y séjournèrent et qu'il aime.

Il relit avec plaisir les *Lettres écrites de Lausanne* de Mme de Charrière. Elles lui rendent avec un accent étonnant d'émotion et de vérité, avoue-t-il, les impressions qu'il ressent en face des paysages grandioses et sauvages de la terre lémanique:

«Je vous remercie, montagnes, neige, soleil, de tout le plaisir que vous me faites... Beautés frappantes et aimables de la nature! tous les jours mes yeux vous admirent, tous les jours vous vous faites sentir à mon cœur[3]).»

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. VII, p. 481-3).

[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. VIII, p. 35-9).

[3]) Cité dans Ch.: Mém. d'O. T. (t. VIII, p. 38).

— On sait que *Chateaubriand* resta en correspondance avec Mme *de Cottens,* née *Laure de Cazenove.* Les lettres échangées, qui s'échelon-

Le poète commence à Lausanne la rédaction de ses *Remarques* sur l'ouvrage de sa jeunesse: *l'Essai sur les Révolutions.*

Une mauvaise nouvelle lui parvient: Mme de Custine, sa belle et dévouée amie est morte à Bex, où elle se reposait.

Chateaubriand rentre peu après à Paris. Il y partagera son temps entre ses travaux politiques et la préparation de ses *Oeuvres complètes.* —

Nommé ambassadeur de France à Rome, en 1828, l'écrivain a hâte de revoir l'Italie. Il quitte Paris le 16 septembre 1828, le 22 il est à Lausanne, le 25 à Arona, le 28 à Bologne, le 3 octobre à Ancône et, vers le 10 octobre, il débarque à Rome[1]). Mais l'Italie l'enchantera cette fois moins que jadis.

— Aucun détail sur la Suisse.

Encore plus vieux, et toujours plus aigri et désenchanté, Chateaubriand se décide, après la «catastrophe de Juillet», à vivre en terre étrangère, quelque temps du moins. Mais ses moyens sont modestes: il n'est, en effet, pas moins endetté que jadis, et l'acquéreur de ses œuvres a fait banqueroute.

Qu'importe! son parti est pris: il se rendra à Genève, et le produit de la vente de son dernier ouvrage: *De la Restauration et de la monarchie élective,* couvrira les frais du voyage.

Celui-ci nous est connu par le journal de route de Chateaubriand et par les lettres qu'il adresse alors à Mme Récamier et qui sont transcrites dans les *Mémoires*[2]).

---

nent sur une période de dix ans (4 sept. 1826 - 17 mai 1836), ont été publiées dans le Correspondant [no du 25 août 1901; préface de Saint-Quirin] —

C'est en 1825, puis en 1826 surtout, lors du séjour de l'écrivain à Lausanne, que *Chateaubriand* et sa femme firent la connaissance de Mme *de Cottens* et de son frère, *Henri Valentin de Cazenove.* Le hasard voulut que ce dernier possédât la maison contigüe à celle de M. de *Sévery* [Chateaubriand écrit.: de Sivry], chez qui logeait le poète. — La correspondance en question, sans rien révéler de sensationnel, reste intéressante et manifeste, du côté de l'auteur des *Martyrs,* «un tendre, sincère et respectueux attachement». Pour des causes mal connues, peut-être même sans cause aucune, elle s'arrête au 17 mai 1736. — Mme de Cottens mourut à Lausanne, le 16 mai 1867. —

[v. *Correspondant,* 25 août 1901; *Gazette de Lausanne,* 21 mai 1901; enfin deux inédits communiqués par M. de Sévery de Lausanne *(Semaine* Littéraire du 10 octobre 1925)].

[1]) Ch.: Mém. d'O. T. (t. VIII, p. 287 et sq.).

[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 32-57).

Le poète arrive, de Lyon, à Genève, le 24 mai 1831; il y séjournera jusqu'en octobre.

Quelques visites l'amusent: celle, par exemple, d'un vieux pasteur, de foi ardente, qui cherche à le convertir au protestantisme.

Il dit de Genève: «Il y a quelque chose de consolant à trouver une petite peuplade libre, administrée par les hommes les plus distingués et chez laquelle les idées religieuses sont la base de la liberté et la première occupation de la vie»[1]).

Son temps est pris par ses relations — il voit M. de Constant, cousin de B. Constant, Mme Necker, l'historien Sismondi, etc. — et par sa longue correspondance avec Mme Récamier, à qui il adresse des vers et de nombreuses lettres, souvent aussi désolées qu'abondantes[2]). Car Chateaubriand s'ennuie à Genève; et il s'ennuie parce que son âme est née avec ce penchant redoutable, et que toujours et partout il sera, sans cause et sans raison, «l'éternel pélerin désenchanté».

Chateaubriand s'installe finalement avec sa femme aux Pâquis (Genève); il fait la connaissance de M. Rigaud[3]), syndic de Genève et homme très agréable. N'étaient de douloureux soucis financiers, l'auteur du *Génie du Christianisme* s'estimerait ici presque heureux, et il avoue tristement:

«Oh! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer que tu as pourtant ton mérite: source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer?... sans argent nul moyen de fuite; on ne peut aller chercher un autre soleil, et, avec une âme fière, on porte incessamment des chaînes[4]).»

Le poète était venu à Genève pour la première fois en 1803; et il trouve, en 1831, gens et choses bien changés ici.

Tout lui sert cependant à se distraire. Ses visites les plus nom-

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 34).

[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 35-6, p. 29 et sq.).

[3]) *J.-J. Rigaud* (1786-1854): grand magistrat genevois. Membre du Conseil représentatif; conseiller d'Etat et, dès 1825, syndic de Genève; chef de la députation genevoise. Homme remarquable par sa douceur, sa fermeté de caractère et ses dons intellectuels. (Secrétan, *Galerie suisse*. Lausanne. Bridel 1876 [t. II p. 448-56]).

[4]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 46-7).

breuses sont à M. de Constant et à Mlle de Constant, vieille fille très distinguée. Un de ses plaisirs favoris est de se faire raconter au hasard de ses promenades, un tas d'histoires drôles ou graves, par des bateleurs... Byron et Voltaire ont ici leurs légendes qui l'enchantent.

Il rôde et rêve longtemps à Ferney, près de la demeure du «patriarche».

Bientôt il rentre à Paris pour affaires. Il ne peut vendre, au prix qu'il désirerait, sa maison, rue d'Enfer. Il est déçu: mais un joyeux dîner, en compagnie de A. Carel, Béranger, Pouqueville et Arago, lui enlève un peu de sa tristesse.

C'est de Suisse qu'il rapporte son manuscrit: *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille.*

Enfin voici, en 1832, le seul grand et important voyage en Suisse: Chateaubriand la parcourra de Genève à Constance et de Bâle à Lugano[1]).

Voici quelle en fut la genèse:

L'auteur des *Mémoires* était connu comme un ami et un défenseur enthousiaste de la duchesse de Berry. Ayant reçu d'elle, en 1832, un don de 12.000 fr. pour les victimes du choléra, il est arrêté comme agent de la duchesse, sur l'ordre du gouvernement, et plus particulièrement d'un ancien «ami» et collaborateur politique, M. de Montalivet. Le poète est écroué, un mois durant, soigné d'ailleurs on ne peut mieux, et favorisé de toutes façons par un préfet de police, M. Gisquet, lettré autant que bienveillant.

Sitôt relâché, Chateaubriand, qui a appris à se défier à bon droit d'un gouvernement et d'envieux hostiles, juge prudent de s'éloigner pour un temps de son pays. Mais, toujours accablé de dettes, affligé d'une vieillesse besogneuse, il n'oserait entreprendre la moindre randonnée. Un prêt de famille et une somme de 30.000 fr. que lui remet Charles X, en accompte sur deux années arriérées de sa pension de pair et ministre d'Etat, le sauvent d'une situation humiliante.

Alors, heureux d'être dégagé de toute servitude politique et littéraire, d'être momentanément à l'abri de soucis matériels inquié-

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 191-267).

tants, de pouvoir goûter à l'aise les délices d'un voyage intéressant, il se prépare à partir de France.

Il se met en route pour la Suisse, le 8 août 1832; Mme de Chateaubriand le rejoindra, un peu plus tard, à Lucerne.

Il inaugure son entrée en terre helvétique, à Bâle, par une comique aventure:

«A l'entrée de Bâle, j'ai rencontré un vieux Suisse, douanier; il m'a fait faire un «bedit garandaine d'un guart d'hire»: on a descendu mon bagage dans une cave; on a mis en mouvement je ne sais quoi qui imitait le bruit d'un métier à bas; il s'est élevé une fumée de vinaigre, et, purifié ainsi de la contagion de la France, le bon Suisse m'a relâché[1]).»

Le paysage de Bâle et des environs ne le laisse pas indifférent:

«...c'est quelque chose, dit-il, que le Rhin, la forêt Noire, le Bâle romain et germanique[2]).»

La cathédrale, les anciens cloîtres, les «danses macabres» d'Holbein l'intéressent vivement.

«Ces grotesques, remarque-t-il à propos d'Holbein, sur un fond terrible ont du génie de Shakespeare, génie mêlé de comique et de tragique. Les personnages sont d'une vive expression: pauvres et riches, jeunes et vieux, hommes et femmes, papes, cardinaux, prêtres, empereurs, rois, reines, princes, ducs, nobles, magistrats, guerriers, tous se débattent et raisonnent avec et contre la Mort; pas un ne l'accepte de bonne grâce.

La Mort est variée à l'infini, mais toujours bouffonne à l'instar de la vie, qui n'est qu'une sérieuse pantalonnade[3]).»

De lire, en parcourant les anciens cloîtres de la ville, les noms de quelques réformateurs excite sa verve caustique. Il décoche ce trait à l'adresse des Réformés:

«Le protestantisme choisit mal le lieu et prend mal son temps quand il se place dans les monuments catholiques; on voit moins alors ce qu'il a réformé que ce qu'il a détruit. Ces pédants secs qui pensaient refaire un christianisme primitif dans un vieux christianisme, créateur de la société depuis quinze siècles, n'ont pu élever un seul monument[4]).»

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 197).
[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 198).
[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 199).
[4]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 201).
(Lettre datée: Bâle, 12 août 1832).

Le paysage, de Bâle à Lucerne, rappelle à Chateaubriand la vallée d'Argelès moins le ciel pyrénéen; et le lac des Quatre Cantons, sans le Pilate et le Rigi, un lac italien.

A Lucerne même, le cimetière «où se pressent à part les sépultures des enfants», le cloître du cimetière et la vue magnifique qu'on a des arcades du cloître frappent le poète et l'incitent à de graves méditations sur la mort et la vanité de la vie.

Le Lion de Thorwaldsen, quelques antiquités, la visite d'une chapelle le retiennent aussi dans le chef-lieu lucernois[1]).

Chateaubriand fait des excursions en barque sur le lac: il pousse jusqu'au golfe d'Uri, et ses yeux s'arrêtent un instant sur le Grütli, l'Achsenberg, la chapelle de Tell.

Il est sobre de commentaires historiques — au contraire d'Hugo — et les endroits et les faits célèbres lui sont plutôt un prétexte à parler de soi-même, à revenir sur sa vie, à raviver des souvenirs. D'ailleurs, il ne croit pas à la légende de Tell.

Il débarque à Fluelen, mais l'orage le surprend à Altorf, à dix heures du soir. Il lui souvient alors des tempêtes sur les mers aimées et lointaines, et son âme s'emplit de visions et de rêves de jeunesse.

Chateaubriand gravit, le lendemain, le Saint-Gothard (dont il fait de magnifiques descriptions), passe la vallée de Schœllenen, puis, le col même, sauvage et grandiose. Et l'écrivain de philosopher sur la naissance, le parcours et le destin, si différents, de fleuves tels que le Rhin, le Rhône, le Tessin ou la Reuss...

Bientôt les Alpes sont franchies et le Tessin s'offre aux yeux. Chateaubriand passe, de nuit, à Airolo, à Bellinzone et dans la Lévantine.

Lugano le ravit par son air tout italien et son lac merveilleux: «Lugano est une petite ville d'un aspect italien: portiques comme à Bologne, peuple faisant son ménage dans la rue comme à Naples, architecture de la Renaissance, toits dépassant les murs sans corniches, fenêtres étroites et longues, nues ou ornées d'un chapiteau et percées jusque dans l'architrave. La ville s'adosse à un coteau de vignes que dominent deux plans superposés de montagnes, l'un de pâturages, l'autre de forêts: le lac est à ses pieds.

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 202 et sq.). Lettres datées: Lucerne, 14 août 1832 et Lucerne 15 août 1832.

...Les montagnes qui entourent le lac de Lugano ne réunissant guère leurs bases qu'au niveau du lac, ressemblent à des îles séparées par d'étroits canaux; elles m'ont rappelé la grâce, la forme et la verdure de l'archipel des Açores[1])».

Mais le poète quitte Lugano sans y coucher, repasse les Alpes et s'arrête à Fluelen. N'ayant plus rien d'original ou de nouveau à peindre et à raconter, il revient (et s'étend longuement) sur son sentiment des montagnes. Et, décidément, il les prise assez peu, beaucoup moins en tout cas que la mer. Il avoue ingénument que, pas plus au physique qu'au moral, la montagne ne produit sur lui d'effets bienfaisants et remarquables.

«Le paysage n'est créé, remarque-t-il, que par le soleil; c'est la lumière qui fait le paysage[2])», et ce privilège n'est pas ordinaire aux montagnes.

Mais toute beauté est en raison de celui qui l'observe et la juge. Et Chateaubriand d'ajouter justement qu'en définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites. Les glaces de la baie de Baffin peuvent être riantes avec une société selon le cœur, les bords de l'Ohio et du Gange lamentables en l'absence de toute affection[3])».

Rentré à Lucerne, il revoit la collégiale avec plaisir, fait quelques courses rapides dans les environs, parmi des bois magnifiques; il pousse enfin, le long de la Reuss, jusqu'à une chapelle solitaire.

Madame de Chateaubriand, qu'il attendait à Lucerne, n'étant point encore arrivée, l'écrivain part pour Constance, non sans avoir eu la surprise de rencontrer, de passage dans la cité lucernoise: A. Dumas, Mme de Colbert et Mme de Brancas.

Ni Zurich, ni Winterthour, ni Constance ne font une forte impression sur le «pélerin désenchanté».

«Rien ne m'a plu à Zurich, hors le souvenir de Lavater et de Gessner, les arbres d'une esplanade qui domine les lacs, le cours de la Limath, un vieux corbeau et un vieil orme; j'aime mieux cela que tout le passé historique de Zurich, n'en déplaise même à la bataille de Zurich.

...Wintherthour est une bourgade neuve et industrielle, ou plutôt une longue rue propre.

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 229 et 232).
[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 235).
[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 239).

...Constance a l'air de n'appartenir à personne; elle est ouverte à tout le monde[1])».

Il y entre le 27 août (1832), tout étonné de ne rencontrer ni douanier, ni soldat pour lui réclamer son passe-port.

Il va sur le lac de Constance avec Mme Récamier, arrivée depuis deux jours en Suisse orientale pour rendre visite à la reine de Hollande.

Chateaubriand et son amie retrouvent à Constance, en effet, Madame la duchesse de Saint-Leu (ex-reine de Hollande) et son jeune fils, Louis-Napoléon[2]).

Pour quelque temps, Mme Récamier s'établit à Wolfberg, près d'Arenenberg, où séjournent la duchesse et le prince. L'écrivain, lui, s'attarde deux jours à Constance, «le Saint-Germain de l'Allemagne», y voit tout ce qu'elle offre de curiosités: la salle du Concile, la statue de Jean Huss, la place où furent brûlés Jérôme de Prague et Huss, «enfin toutes les abominations ordinaires de l'histoire et de la société[3])».

Il dîne, le 29 août, à Arenenberg. Et il trouve le prince «un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur et naturellement grave». La duchesse s'entretient avec lui de Napoléon 1er et lui lit quelques fragments des *Mémoires* qu'elle rédige.

Puis, retour à Wolfberg avec Mme Récamier, qu'il laisse à son amie, la duchesse de Saint-Leu. Il revient seul à Lucerne, où arrive bientôt Mme de Chateaubriand. Mais elle ne peut y séjourner, car le climat est humide et froid.

Finalement, les époux décident de venir à Genève. Ils rentrent aux bords du Léman par Sempach (que le poète écrit: Sampach), et Berne (sept. 1832).

Madame Récamier rejoint les Chateaubriand à Genève tôt après. Le poète, ici, «se remet sérieusement au travail», écrivant le matin et se promenant le soir. En compagnie de Mme Récamier, il visite Coppet, le tombeau de Mme de Staël et le sépulcre que s'était fait bâtir d'avance l'auteur de *Corinne*. Et sur ces lieux illustres, son âme salue aussi le souvenir de Byron, de Voltaire et de Rousseau, hôtes du Léman.

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 244).

[2]) Chateaubriand transcrit plusieurs lettres échangées entre la duchesse ou le prince et lui. (Mém. d'O. T. (t. X, p. 248 et sq.).

[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 255-6).

«Fatigué des bords du lac», Chateaubriand, toujours accompagné de sa grande amie, fait aux alentours, le long du Rhône, en aval de Genève, en des endroits idylliques et peu connus des touristes, de discrètes sorties.

Puis c'est le départ de Mme Récamier qui promet de revenir au printemps sur ces bords; le poète, lui, songe à passer l'été prochain à Genève et l'automne en Italie.

De Genève (oct. 1832), Chateaubriand envoie une lettre au prince Louis-Napoléon, qui lui avait gracieusement fait parvenir sa brochure: *Rêveries politiques.*

Heureux et solitaire, il passe ainsi ses jours à méditer politique et littéraire, à rêver ou à se promener, quand, un soir, Berryer, qui revenait de Lausanne, lui apprend l'arrestation de la duchesse de Berry.

Sur le champ, le vieux lutteur écrit aux ministres, quitte Genève immédiatement et rentre à Paris (nov. 1832).

Une fois encore, ses projets de repos et de travail étaient renversés. —

Chateaubriand, en mai 1833, quitte Paris pour Prague, en mission pour la duchesse de Berry auprès de Charles X. Quelques formalités ennuyeuses pour avoir un passe-port en règle, et c'est la course vers l'Autriche[1]), par Bâle et le Danube.

Pressé, c'est à peine si l'auteur du *Génie du Christianisme* a le temps de transcrire quelques notes — le journal de route, reproduit dans les *Mémoires* — au crayon dans la voiture, à l'encre dans les auberges.

Par l'Alsace, il arrive à Bâle le 17 mai, suivi seulement d'un secrétaire et d'un valet. Il descend aux *Trois Rois* à dix heures du matin: le maître d'hôtel lui procure un domestique de place, nommé Schwartz, qui lui servira d'interprète en Bohème.

Le même jour encore — il a hâte d'arriver — Chateaubriand monte en calèche et, à six heures du soir, quitte la cité du Rhin. Il remonte la rive droite du fleuve, traverse Schaffhouse, visite à la hâte la chute du Rhin, puis abandonne le sol helvétique pour continuer son voyage sur Ulm et Ratisbonne.

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 321 et sq.).

— Rappelé, en août 1833, par la duchesse de Berry, pour une nouvelle mission à Prague, Chateaubriand, un peu las de tant de courses vaines, se remet en campagne et quitte Paris, le 3 septembre 1833, arrive à Pontarlier, en calèche, subit en Suisse un orage épouvantable, passe le Simplon et arrive à Venise, où il devait rejoindre la duchesse[1]).

Aucun détail précis sur la traversée de la Suisse: quatre pages à peine des *Mémoires* nous mènent de Paris à Venise. L'écrivain est fatigué, il a soixante-cinq ans. Il a soin d'expliquer d'ailleurs qu'il passe les Alpes pour la dixième fois et qu'il a, donc, aussi peu à leur dire qu'à en recevoir.

Rentré à Paris en octobre (1833), déçu, aigri et découragé, le célèbre auteur laisse là toute vie active, se libère de tout lien, ne demandant plus à Dieu qu'un peu de repos, l'isolement et une digne fin de vie. — C'est déjà l'époque sombre de la vieillesse pénible et de la retraite presqu'absolue. —

1) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. XI, p. 129 et sq.).

CHAPITRE DEUXIÈME

Chateaubriand et la Suisse

I. — Pour qui s'informe de ce que l'illustre écrivain breton a vu de la Suisse, de ce qu'il en a pensé et écrit, les *Mémoires d'Outre-Tombe* restent le guide essentiel. Nous y avons abondamment puisé pour le précédent chapitre, nous les utiliserons encore souvent dans les pages qui suivent.

L'Essai sur les Révolutions, *Atala* et *René*, le *Génie du Christianisme*, les *Voyages en Italie*, le *Voyage au Mont-Blanc*, l'*Itinéraire*, *l'Analyse raisonnée de l'Histoire de France*, l'*Essai sur la littérature anglaise* et *Les Natchez* sont, pour notre sujet, des sources très secondaires, ne contenant souvent que de courtes allusions historiques, géographiques ou littéraires à notre pays. Nous aurons l'occasion de les reproduire et de les discuter, soit au cours même du travail, soit dans notre appendice critique.

Il est intéressant, maintenant que nous savons quand et où l'écrivain romantique séjourna en Helvétie, de rechercher pourquoi et comment il vit notre patrie. Subit-il en quelque domaine l'influence de la Suisse? S'en inspira-t-il dans ses œuvres? Bref, quel fut l'apport de la Suisse, de notre littérature, de notre histoire, dans les livres de Chateaubriand, dans ses idées et dans sa vie?

II. — Rêveur mélancolique, peintre merveilleux, admirable musicien de la phrase, Chateaubriand a laissé des pages inoubliables sur les lieux qu'il a parcourus longuement et avec amour: la Bretagne, la mer, la Grèce, l'Italie, la Syrie, etc.

Il est bref au contraire, et vague, en parlant des pays qui n'enchantent pas son âme insatisfaite, qui ne rappellent rien des événements de sa vie, et dont l'histoire, les hommes, la terre sont indifférents à son esprit et à son cœur.

Il faut bien avouer que le sol helvétique n'a jamais été pour lui un endroit de prédilection, propice à ses rêves. Il chérira les étendues solitaires, les vieilles cités historiques, les contrées antiques où d'illustres ruines ajoutent aux beautés naturelles et saisissent l'esprit; surtout il adorera la mer, en vrai Breton. La mer a été, sa vie durant, sa grande affection et sa sûre inspiratrice. Il la voit et la peint sous tous les horizons et aux moments les plus divers, éternel plaisir des yeux et des sens, éternel et voluptueux tourment de l'imagination. La mer! C'est au bord de ses flots qu'il naquit, et il veut mourir bercé du bruit de ses vagues...

Par la variété de sa vie et de ses paysages, elle le fascine; par sa monotone et plane immensité, elle l'incite aux délicieuses mélancolies; elle verse dans cette âme celtique la passion de l'inconnu et du mystérieux, le sentiment du divin et de l'infini... Bref, il est fils de la mer, et son imagination éclatante, sa sensibilité sombre et profonde, et cette poésie, à lui particulière, vibrante et magnifique, rappelleront souvent cette origine.

Rousseau, enfant de la terre lémanique, avait aimé et célébré, lui, les montagnes. Quoi d'étonnant si Chateaubriand en parle sans chaleur et leur préfère de beaucoup la mer! L'un est Suisse, l'autre est Breton!

L'auteur des *Martyrs* a longuement développé son sentiment sur la montagne, dans deux passages caractéristiques, le premier se rapportant au voyage au Mont-Blanc, en 1805, le second à celui du Saint-Gothard en 1832. Ecoutons-le:

Selon lui, deux manières de voir les montagnes: avec ou sans les nuages. Si le panorama est, avec les nuages, plus animé, il est aussi plus confus. La vue est bornée de tous côtés: maigre plaisir pour le touriste!

Sans nuages, le paysage est réellement magnifique: les sommets apparaissent avec une netteté et une pureté admirables.

Mais, avec le pittoresque des arbres (sapins, mélèzes et pins), c'est là l'unique attrait.

Les montagnes, aux arêtes dures, limitent brusquement le regard et ne donnent pas, comme la mer, le sentiment profond de l'infini et de l'éternel...

Aussi, le caractère de sublimité qu'on leur accorde volontiers, semble-t-il exagéré à Chateaubriand, car elles ne possèdent qu'une grandeur de masse, non d'air et d'espace. Limitées partout, elles ne permettent pas de jouir pleinement de leur beauté:

«Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur; chose si vraie que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et les distances... Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire[1]).»

Et puis, si le cadre atteint parfois, mais assez rarement, à une véritable grandeur, les détails paraissent rapetissés dans l'ensemble et les rapports harmonieux manquent entre le tout et la partie.

On a beaucoup vanté aussi, continue Chateaubriand, les reflets de couleur merveilleux dont se teinte la neige des montagnes. Erreur: s'ils existent pour les monts lointains, le voyageur au pied de l'Alpe ne les aperçoit pas directement au devant de lui. D'ailleurs, «ces draperies blanches des Alpes... noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur[2])».

Le clair de lune rachète ces inconvénients et ajoute à la majesté des sites alpestres.

N'empêche, si le grandiose absolu manque aux Alpes, le gracieux aussi fait ici défaut.

«On s'extasie sur les vallées de la Suisse; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison[3]).»

Quant à ces fleurs des montagnes si vantées, ce ne sont que «d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet: l'ornement est trop petit pour des colosses[4])».

Et ces «fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau» qu'est-ce donc? «De méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté[5])».

Montagnards, oiseaux et animaux se considèrent, si haut placés, comme en exil et n'aspirent qu'à descendre dans la vallée.

---

[1]) Chateaubriand: V. au Mont-Blanc, p. 2.
[2]) Chateaubriand: V. au Mont-Blanc, p. 3.
[3]) Chateaubriand: V. au Mont-Blanc, p. 3.
[4]) Chateaubriand: V. au Mont-Blanc, p. 3.
[5]) Chateaubriand: ibid. p. 3.

Reste ce sentiment de bien être tant exalté qu'on éprouve sur les monts: «Eh bien! ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouis qu'une terre ingrate refuse de payer[1])».

Si le montagnard reste, malgré tout, attaché à son stérile coin de pays, cela est dû à des causes naturelles et ne saurait surprendre: «...cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause et les lieux où nous les avons éprouvées; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs, et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de la vie. Il ne faut pas attribuer aux charmes des lieux qu'il habite l'amour extrême qu'il montre pour son pays; cet amour vient de la concentration de ses pensées et du peu d'étendue de ses besoins[2])».

Erreur encore, de croire que «les montagnes sont le séjour de la rêverie». Aller sur l'Alpe est une promenade trop fatigante et qui réclame trop d'attention pour permettre la rêverie.

Les poètes qui ont chanté la nature et la campagne — Virgile, par exemple — ont adressé leurs louanges aux champs fertiles, aux plaisirs rustiques, aux lieux verts et luxuriants — forêts, jardins, collines, fleuves, plaines — bien plutôt qu'aux hautes cimes.

Rousseau prétend que le séjour des montagnes incline aux fécondes et pures pensées, et, en nous éloignant des hommes, nous élève au-dessus d'eux.

Mais ce n'est là qu'une impression particulière au philosophe de Genève. Et l'antiquité ou l'Ecriture qui, en général, faisaient des régions montagneuses les séjours de la douleur, étaient d'un autre avis...

Tout au plus, les montagnes inspireront-elles «l'oubli des troubles de la terre» à l'anachorète, au saint, qui viendra méditer dans les solitudes et la paix des Alpes, car il n'y viendra pas quérir une sérénité que son âme déjà possède, il ne viendra que la rendre plus profonde dans un endroit naturellement calme et désert. Les lieux élevés sont les endroits tout trouvés des prières, des monastères et des «saintes retraites».

---

[1]) Chateaubriand: ibid. p. 3.
[2]) Chateaubriand: ibid. p. 3.

— Ce sentiment partial sur les Alpes et les montagnes, Chateaubriand le gardera toute sa vie. En effet, près de trente ans après sa première course aux Alpes (1805), en 1832, quand il gravit le Saint-Gothard, il reste d'accord avec ses anciennes impressions[1]) et écrit: «J'ai beau me battre les flancs pour arriver à l'exaltation alpine des écrivains de montagne, j'y perds ma peine[2])».

Même il préfère les Apalaches d'Amérique aux Alpes, car celles-ci ne lui paraissent pas avoir ce caractère pittoresque, «cette virginité de site» de ceux-là. Elles n'imposent pas[3]).

Il avoue pourtant que les monts ont leur beauté,[4]) qui varie admirablement suivant les saisons, qu'ils sont souvent un élément nécessaire d'un beau paysage, qu'ils sont «la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre[5])».

Chateaubriand conclut par ces mots, les moins injustes qu'il ait écrits sur cette question de pure esthétique: «En voilà trop à propos montagnes; je les aime comme grandes solitudes; je les aime comme cadre, bordure et lointain d'un beau tableau; je les aime comme rempart et asile de la liberté; je les aime comme ajoutant quelque chose de l'infini aux passions de l'âme: équitablement et raisonnablement voilà tout le bien qu'on en peut dire[6])».

Enregistrons donc cette rectification aux pages qui sont un réquisitoire bien souvent, contre la montagne, et indirectement contre J.-J. Rousseau[7]).

Il est incontestable qu'ici Chateaubriand est absolument partial et injuste. On le dirait intéressé à critiquer avec un malin plaisir tout ce que l'auteur des *Confessions* admire dans nos Alpes. Rousseau est dans le vrai: la montagne a ses très grands charmes et ses bienfaits moraux et physiques; elle peut réunir le grandiose et le gracieux, sa végétation est séduisante et originale, comme

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 234 et sq.).
[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 234).
[3]) Chateaubriand: Voyage en Italie, Paris, Didot, 1852. (Avec L'It. t. II, p. 320).
[4]) Chat.: Mém. d'O. T. (t. X, p. 236 et sq.) et Voyage au Mont-Blanc, (p. 4, fin).
[5]) Chat.: Voyage au Mont-Blanc, (p. 4).
[6]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 239-40).
[7]) Rousseau: *La Nouvelle Héloïse,* I, 23, etc., *Les Confessions* et *Rêveries,* etc. (passim).

la vie et les mœurs de ses habitants attirent et plaisent. Elle a d'ailleurs, autant que la mer, trouvé ses admirateurs et ses poètes.

Ajoutons aussi que de ne pas vouer aux sites alpestres une secrète et tendre affection, n'a pas empêché Chateaubriand de tracer — mais avec indifférence — de certains coins pittoresques de notre pays, des tableaux, des croquis merveilleusement fidèles et vivants: le chemin du Saint-Gothard, le Pont du Diable, la tempête sur le lac de Lucerne, par ex., etc. On retrouve alors le prestigieux et poétique peintre de la nature. Lisez plutôt:

«Le nouveau chemin du Saint-Gothard, en sortant d'Amsteg, va et vient en zig-zag pendant deux lieues, tantôt joignant la Reuss, tantôt s'en écartant quand la fissure du torrent s'élargit. Sur les reliefs perpendiculaires du paysage, des pentes rases ou bouquetées de cepées de hêtres, des pics dardant la nue, des dômes coiffés de glace, des sommets chauves ou conservant quelques rayons de neige comme des mèches de cheveux blancs; dans la vallée, des ponts, des colonnes en planches noircies, des noyers et des arbres fruitiers qui gagnent en luxe de branches et de feuilles ce qu'ils perdent en succulence de fruits[1]).»

Mais le plus souvent, Chateaubriand donne peu de détails de ce qui frappe ses yeux. Presque pas de descriptions des villes qu'il traverse, des monuments connus, de musées fameux, de sites admirés.

Il n'est pas, comme Hugo, observateur, philosophe, archéologue. Il est l'artiste, le rêveur qui s'attache aux choses pour trouver un motif de parler de soi-même, de rattacher un fait à un événement de sa vie, de revivre le passé, et jouir de visions réelles et imaginaires...[2]). C'est pour lui vraiment qu'un paysage est un état d'âme... Très souvent, chez lui, une description d'abord précise s'achève, après quelques lignes, sur un souvenir d'enfance, une effusion lyrique née d'un retour vers les jours d'autrefois, vers une image chère et lointaine[3]).

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 217 et sq.).

[2]) Rien d'étonnant ainsi qu'il ait parfois «mis un peu d'imagination» dans le récit de ses voyages. (V. Bédier, J.: Chateaubriand en Amérique. Etudes critiques, Paris, Colin 1903; et Dick, E.: Plagiats de Chateaubriand: I. Le Voyage en Amérique. II. Comment Chateaubriand s'est servi de Gibbon (Berne 1905).

[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 212-14): «L'orage recommence; les éclairs s'entortillent aux rochers; les échos grossissent et prolongent le bruit de la foudre; les mugissements du Schœchen (pr.

Aussi Chateaubriand nous a-t-il laissé bien moins qu'Hugo et que Lamartine, des documents précis sur la Suisse, ses paysages ou sa vie. —

III. En revanche, il fait montre d'une connaissance assez précise de notre histoire, surtout de la période héroïque. Les manuels du temps, quelques livres de voyage[1]) les historiens, quelques chroniqueurs[2]), les dictionnaires sont ses sources.

Relevons chez lui des allusions — toujours très brèves — au temps de l'indépendance helvétique (serment du Grütli, Fürst, Melchthal, Stauffacher, An der Halden, etc.[3]), à la légende de Tell (dont il discute l'authenticité avec pénétration)[4]), aux régiments helvétiques au service de France[5]), etc.

Il n'y a pas lieu de s'y arrêter, car Chateaubriand ne donne que très peu de détails. Il cite seulement et ne développe pas. Notre histoire ne le détermine que bien occasionnellement à s'inspirer d'elle, fût ce pour une simple comparaison.

Enfin Chateaubriand, dont la mémoire est sûre et dont les connaissances historiques sont assez poussées, reste généralement

---

Schaecken) et de la Reuss accueillent le barde de l'Armorique. Depuis longtemps je ne m'étais trouvé seul et libre...;

Que de vie, cependant, je sens au fond de mon âme!

...Il me semble que je vois sortir des flancs du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse?

...Viens, nous monterons encore ensemble sur nos nuages; nous irons avec la foudre sillonner, illuminer, embraser les précipices où je passerai demain. Viens! emporte-moi comme autrefois; mais ne me rapporte plus.» —

[1]) Les *Lettres sur la Suisse* (avec observations de Ramond) de l'Anglais *Coxe*.

[2]) Saxo Grammaticus, Commynes, Simler, etc. [v. *Essai,* etc., t. I, XXXV, p. 226-8, n. 1.]

[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 191 et sq.), (Ed. Nelson, p. 237); Essai, etc. (t. I, ch. XXXV, p. 220 et sq.).

[4]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 210 et sq.).

[5]) Chateaubriand: Les Natchez, (p. 20-1); Hist. raisonnée, etc., (p. 326 et sq.) etc. etc. .

Nous citons et discutons dans notre appendice critique les passages intéressants.

bien informé pour son temps. Il y a chez lui peu d'erreurs de noms, de dates, de faits — j'entends qui se rapportent à la Suisse. Beaucoup moins en tout cas — il est vrai qu'il a moins écrit aussi — que dans Lamartine et surtout dans Hugo.

Le dix-huitième siècle littéraire, notre plus grande époque, avait produit des écrivains d'une telle notoriété européenne que Chateaubriand n'a garde de le négliger.

Il connaît — mais de réputation seulement, car il ne paraît pas les avoir pratiqués — Haller, Gessner[1]), Lavater[2]), Jean de Muller[3]); Mme de Charrière[4]) l'intéresse: En séjour aux bords du Léman, il relit avec plaisir ses *Lettres écrites de Lausanne* en particulier et ses *Lettres Neuchâteloises*. La couleur et l'âme du pays, la société du temps revivent étonnamment, à son avis, dans ces livres.

Mais Rousseau[5]) est évidemment l'auteur suisse que Chateaubriand possède le mieux, dont il parle presque uniquement, et le seul qui ait eu sur lui une véritable et profonde influence.

Il faut savoir pourtant que l'auteur du *Génie* a eu sur Rousseau deux opinions nettement tranchées; l'une datant d'avant, l'autre d'après le *Génie du Christianisme*.

Il est, jusque vers 1800, disciple acharné et un peu étroit de Rousseau. Frère spirituel de celui-ci par de nombreuses affinités

---

[1]) Faisons une exception pour Gessner (il écrit Gesner et Gessner, donc tantôt à la française et tantôt à l'allemande) dont il semble qu'il lu la *Mort d'Abel*.

Il a dit en effet dans le *Génie:* «Gessner nous a laissé dans la *Mort d'Abel* un ouvrage plein d'une tendre majesté. Malheureusement il est gâté par cette teinte doucereuse de l'idylle, que les Allemands répandent presque toujours sur les sujets tirés de l'Ecriture». *(Génie du Christ.*, op. cit., t. I, 2e p., l. I, ch. IV. p. 185).

[2]) Chateaubriand: Essai, etc. (t. I, XXXV, p. 232). Mém. d'O. T. op. cit. (t. X, p. 244).

[3]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 203).

[4]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. VII, p. 483).
(t. VIII, p. 38).

[5]) Chateaubriand: Essai, etc. (t. I, XXXV, passim); (t. II, XLIX passim); Mém. d'O. T. (passim); Génie du Chr., passim (t. II, 3e p. passim. surtout); Atala, etc. [Nelson, Préf. etc.].

de cœur, d'âme et de caractère, comme lui ombrageux, individualiste fier et outrancier, ambitieux, misanthrope, d'une imagination ardente et d'une sensibilité extrême, il a, comme lui aussi, un amour profond de la nature et de la solitude, une tendance à la sensiblerie et à la sentimentalité.

L'Essai sur les Révolutions[1]) est plein de l'influence de Rousseau, et défend toutes les idées chères au philosophe: progrès indéfini, sainteté de la nature, bonté originelle de l'homme, haine de la société, etc. etc.

C'est que Chateaubriand est encore l'élève du XVIII^e^ siècle, le sceptique stérile. Et Voltaire, les Encyclopédistes et Rousseau sont encore pour lui des demi-dieux toujours puissants et révérés.

Mais, dès que paraît le *Génie du Christianisme*, la volte-face est rapide, complète, durable. Chateaubriand a recouvré la foi, est devenu l'apôtre ardent du christianisme: il a dès lors brisé tout lien avec le XVIII^e^ siècle, art et pensée. Il suivra d'autres voies, puisera à d'autres sources. Et Rousseau lui apparaîtra plein de défauts choquants: d'un «orgueil peuple», cynique, vulgaire dans sa vie, d'allures plébéiennes, maladroites, lourdes. Le poète romantique prend même plaisir à mettre en évidence la puérilité des idées politiques et des théories sociales de Rousseau, de son déisme équivoque, de son idéologie[2]). En profondeur de pensée, en originalité et en puissance artistique, en génie, le siècle de Voltaire lui paraît d'ailleurs singulièrement inférieur au siècle de Louis XIV. Et des grandeurs de l'âge précédent, c'est Rousseau qu'il accable le plus. L'admiration de celui-ci pour l'état de nature et pour «les bons sauvages», son goût de la mélancolie affectée, ce désir insensé du suicide, ces rêveries passionnées à propos de tout et de rien, qu'il propage, tout cela révolte au plus haut point Chateaubriand, qui écrit *Atala* et *René*, non en disciple de Rousseau mais pour montrer «le triomphe du Christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort[3])».

---

[1]) Chateaubriand y compare Rousseau à Héraclite (v. op. cit. I, ch. XX, 130 et sq.); il épouse presque toutes les idées politiques et sociales du philosophe et trouve l'Emile (dont il parle avec détails) «sublime» (v. op. cit. I, ch. XVI, 85). —

[2]) Chateaubriand: Génie du Christianisme, (t. II, 3^e^ partie (passim.). Atala, etc. (Préf. p. 25). —

[3]) Chateaubriand: *Atala,* etc. (Epilogue, p. 123).

Pourtant, Chateaubriand, tout brutal qu'il soit dans ses inimitiés, reste juste. Il accorde que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* est un génie original et séduisant, mais bizarre et qui n'a fait que rajeunir de vieilles erreurs[1]). Il ne lui refuse ni talent, ni éloquence, mais seulement la profonde et saine raison; bref, Jean-Jacques n'est qu'«un éloquent sophiste[2])».

Et si Chateaubriand ne trouve plus l'Emile «sublime» et «un des cinq grands livres du monde[3])», il avoue que *Les Confessions* et les *Rêveries* l'enthousiasmeront toujours. —

Dans sa vie longue et si remplie, l'écrivain romantique a eu l'occasion de rencontrer et de voir plusieurs Suisses de marque, dont il parle, plus ou moins abondamment, ou qu'il cite au moins dans les *Mémoires*. Parmi les hommes politiques: Necker, le baron de Besenval et Marat[4]), parmi les gens de lettres: Mme de Staël, B. Constant, Sismondi, Ch. V. de Bonstetten, Petit-Senn[5]).

Sans partager — loin de là — toutes les idées politiques, sociales ou littéraires de l'auteur de *Corinne*, Chateaubriand admira et estima toujours infiniment sa grande rivale. Illustres, appelés tous deux à se rencontrer dans les plus grands salons de Paris, chez Mme de Beaumont, Mme Récamier, Mme d'Houdetot, Mme Suard, etc., ils demeurèrent amis sincères et dévoués[6]).

---

[1]) Chateaubriand: *G. du Christ.* (t. II, 3e p. 1, IV, p. 67-8).

[2]) Chateaubriand: *Mém. d'O. T.* (t. I, p. 229-30).

[3]) Chateaubriand: *Mél. politiques et litt.,* (p. 418, 531). Essai, (1, 16, 85 et II, p. 235).

[4]) Sur ces personnages: Chateaubriand: *Mém. d'O. T.* (t. I et II, surtout, 1, V, passim.).

[5]) Il envoya quelques vers à Chateaubriand qui le remercia gentiment et l'encouragea. [v. une lettre de Ch. datée: Genève, 12 juillet 1831. Cité par V. Giraud: Pages choisies de Ch., corresp., Ie p., p. 25].

[6]) Sur les relations des deux écrivains: Chateaubriand: Mém. d'O. T. (passim.). En outre: De Lescure: Chateaubriand, (p. 64 et sq.); Sorel: Mme de Staël (Coll. Gr. E.) Paris Hachette 1892 (p. 87 et sq). — Sur les relations de Chateaubriand et de Mme Récamier ou d'autres femmes célèbres: Herriot et Bardoux, op. cit. —

— On sait que les premiers rapports entre Mme de Staël et Chateaubriand avaient été — par la faute de celui-ci — plutôt pénibles. En effet l'auteur d'*Atala,* frais débarqué d'Angleterre (1800) et désireux de se lancer activement dans la mêlée littéraire, avait assez peu courtoisement attaqué Mme de Staël, dont le récent ouvrage: «De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales» avait été spirituellement raillé par Fontanes, l'ami du poète breton. — L'affaire s'arrangea heureusement, grâce à la délicate entremise de Mme de Beaumont. Dès

Quant à Benjamin Constant, Chateaubriand le juge «l'homme qui a eu le plus d'esprit après Voltaire», «un esprit ironique et romanesque, sérieux et poétique[1])», un être supérieur par l'intelligence, mais de caractère mobile et peu persévérant dans l'énergie.

Peu de détails sur Ch. V. de Bonstetten[2]) que Chateaubriand rencontre à Rome; ni sur Sismondi[3]) qu'il vit peu.

IV. — L'idée romantique d'une Helvétie peuplée de bergers indépendants, habitants vertueux et pacifiques d'une terre qui ne connaît ni les luttes rapaces des agglomérations citadines, ni les corruptions de la civilation, — cette opinion, celle du dix-huitième siècle déjà, — a été acceptée intégralement par les romantiques et se retrouve, ici et là, dans certaines pages de Chateaubriand. En général pages de jeunesse, où l'auteur se révèle encore fortement influencé par les théories et les descriptions de Rousseau, le grand responsable des conceptions fausses qui, en ce temps, s'attachent à la Suisse.

Citons quelques passages caractéristiques, à ce point de vue, de l'*Essai sur les Révolutions*:

«...Les cônes blancs des Alpes couverts de neige percent à l'horizon l'azur du ciel. Les fleuves et les torrents descendent de la cime des monts glacés; des plantes sexatiles pendent échevelées du front des grands blocs de granit; des chamois sautent une cataracte; de vieux hêtres, sur la corniche d'une roche, se groupent dans les airs; des capillaires lèchent les flancs d'un marbre ébou-

---

lors, les deux écrivains devinrent et restèrent bons amis. C'est grâce aux bons offices de Mme de Staël que, peu après 1800, Chateaubriand fut rayé de la liste des émigrés; et il ne l'oublia jamais. —

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. VIII, p. 113, 248, etc.). V. aussi (ibid., p. 63-4), citée, une lettre élogieuse de B. C. à Ch. à propos d'un discours de ce dernier sur la liberté de la presse (Mai 1827). —

[2]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. VIII, p. 344-5, et 362-3).

Il rappelle justement que, presque seul entre les auteurs du temps, Bonstetten, l'écrivain et voyageur bernois, a fait entendre dans son «Voyage sur la scène des dix derniers livres de l'Enéide», (Genève 1804), des paroles dignes et des sentiments vrais sur la campagne romaine. — Sur Bonstetten: M. L. Herking: Ch. de Bonstetten, Lausanne, La Concorde, 1920. —

[3]) Il fut en relation avec lui en même temps qu'avec M. de Constant et Madame Necker. Une seule allusion: Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 34).

lé; des forêts de pins s'élancent du fond des abimes; et la cabane du Suisse agricole et guerrier se montre entre des aunes dans la vallée.

...L'ancien laboureur de l'Helvétie, auprès de ses plantes alpines, d'autant plus robustes qu'elles sont plus battues des vents, végéta vigoureusement sur ses montagnes; toujours plus libre, en proportion des efforts des tyrans pour courber sa tête. Adorer Dieu, défendre la patrie, cultiver son champ, chérir et l'épouse et les enfants que le ciel lui avait donnés, telle était la profession religieuse et morale du Suisse. Ignorant le prix de l'or, de même que le Scythe, il ne connaissait que celui de l'indépendance.

S'il paraissait quelquefois au milieu des cours, c'était dans le costume simple et naïf du villageois, et avec toute la franchise de l'homme sans maîtres[1])».

Et plus loin: «Les Scythes, dans le monde ancien, les Suisses, dans le monde moderne, attirèrent les yeux de leurs contemporains, par la célébrité de leur innocence[2])».

Mais nous savons combien puériles sont ces conceptions romantiques et combien peu elles répondent à la réalité.

Elles sont transmises à Chateaubriand par son temps et l'âge précédent: il n'en est donc pas responsable; accusons-le seulement

---

[1]) Chateaubriand: Essai sur les Révolutions etc., (t. I, ch. XXXV, p. 224-6).

— Quelques pages du volume — très courtes — sont consacrées à la Suisse, sous le titre: «Les trois âges de la Scythie et de la Suisse» (t. I, ch. XXXV, p. 221-36), qui sont, on l'a deviné: l'âge sauvage, l'âge pastoral, l'âge philosophique et corrompu.

Chateaubriand prétend, reprenant, ici encore, les théories de Rousseau, que toute société, heureuse tant qu'elle vit près de la nature et de la terre, se corrompt immanquablement avec le développement de la civilisation, de l'industrie, du commerce, avec le trafic incessant de l'argent.

Et l'auteur de citer, à l'appui, l'exemple des Scythes et des Suisses, peuples de paysans. Mais du moment où la civilisation paraît (pour l'Helvétie, le XVIII[e] siècle), la vie, les mœurs changent, le naturel et la simplicité font place à l'amour du gain, au luxe et au vice. —

[2]) Chateaubriand: Essai sur les Révolutions, etc. (t. I, ch. XXXV, p. 228).

— Nous citons encore dans notre appendice critique quelques passages du même volume qui illustrent à merveille ces opinions erronées de l'auteur *du Génie*. —

d'être ici le trop naïf disciple de Rousseau. Nous verrons qu'Hugo et Lamartine commettront les mêmes bévues, encore amplifiées parfois.

Retenons encore qu'à la date de publication de l'*Essai sur les Révolutions* (1797), l'écrivain breton n'a pas visité la Suisse, ni vu de près les Alpes. Il a, frais et neufs, encore dans sa mémoire les souvenirs et les paysages grandioses de la lointaine et barbare Amérique, qu'il a explorée en partie (1791-92)[1]. Aussi son type de Scythe et de «bon Suisse» ressemble-t-il singulièrement au «bon sauvage», à l'Indien qu'il a aimé et observé dans le Nouveau-Monde[2]).

V. — Dernière question que nous avons à nous poser dans le problème des relations de l'écrivain français avec la Suisse: celle-ci a-t-elle eu quelque influence sur lui? Le politicien en particulier a-t-il emprunté à notre régime, à nos institutions, à notre histoire, à nos auteurs quelques-uns de ses principes, quelques-unes de ses idées chères?

Non. Pourtant Chateaubriand n'a jamais caché certaines sympathies pour la démocratie. Et cela, dès avant 1830. Il écrit, dans sa brochure: *La Restauration et la monarchie élective*: «Je suis bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère».

Mais ce sentiment démocratique n'était dû ni à notre pays, ni aux livres, ni à personne. Il était à la fois instinctif et raisonné. Hugo et Lamartine, et tous les grands esprits de l'époque, marquaient d'ailleurs la même évolution. Ni l'un ni l'autre ne la suivaient sous l'influence suisse.

Comprenons bien. Individualiste farouche, fier, ombrageux même, très attaché à son indépendance, se mêlant peu aux hommes, à l'encontre de Lamartine et d'Hugo, moins souple et moins noblement désintéressé que le premier, non d'origine bourgeoise comme le second, moins porté que lui aussi par le courant humanitaire, — Chateaubriand reste toujours aristocrate d'éducation, aimant peu la foule, comme Renan: «Démocrate par nature, aristocrate par mœurs,

---

[1]) La région surtout du nord-est et des grands lacs. (Bédier: Etudes critiques).

[2]) Cf. Atala, René, les Natchez, Le voyage en Amérique, (passim.).

dit-il, je ferais très volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapports avec la foule[1])».

— Oui, il est né aristocrate, et son caractère, ses idées, sa vie se ressentent de cette origine. Il fit toujours, malgré son penchant pour elle, de sérieux reproches à la démocratie: elle est une application des théories du XVIII[e] siècle; elle amène surtout au pouvoir les médiocres qu'elle favorise aux dépens de l'élite, etc.

Aussi serait-il, en définitive, partisan de l'ancien régime modifié: un «despotisme intelligent» lui agréerait assez, en ces temps troubles d'anarchie morale et intellectuelle. —

Concluons:

Chateaubriand, la plus grande influence littéraire en France depuis la Renaissance, l'incarnation la plus complète et la plus pure du romantisme, ne doit rien à la Suisse et ne s'est pas inspiré d'elle.

Il l'a vue plusieurs fois, mais il goûtait peu la montagne, la nature pittoresque et sauvage des Alpes, éléments essentiels et originaux du paysage suisse.

Aussi a-t-il consacré peu de lignes à notre pays dans son œuvre. Quelques pages des *Mémoires d'Outre Tombe*, brèves d'ailleurs et indifférentes de ton, rappellent qu'il passa plusieurs fois sur notre territoire, soit qu'il y séjournât et s'y reposât, soit qu'il y fût en passage seulement.

Notre histoire, malgré sa grandeur, était de portée trop locale pour intéresser Chateaubriand et offrir à sa plume autre chose que de pâles et rares allusions. Il connut nos auteurs célèbres du XVIII[e] siècle, mais il avait ailleurs, et surtout en lui-même, de quoi se satisfaire plus pleinement. Rousseau (Français autant que Suisse) l'influença d'abord, mais peu de temps. Et Chateaubriand, dès qu'il eut trouvé sa voie, laissa sans regret le philosophe genevois.

Encore une fois, Chateaubriand, poète et rêveur, artiste essentiellement personnel, trouvait en lui-même et dans les spectacles de la nature (la mer surtout, les lieux historiques, et les grandes solitudes), les aliments nécessaires à son esprit, à son imagination débordante.

---

[1]) Chateaubriand: Mém. d'O. T. (t. X, p. 289).

Penseur et psychologue moyen, il n'aimait et ne connaissait bien que lui-même.

Et notre terre helvétique ne fut qu'une halte, plus courte et moins attachante que bien d'autres, sur les routes nombreuses du monde où passa, se recueillit et médita ce hautain et mélancolique pélerin, dès sa naïssance désenchanté pour jamais. —

DEUXIÈME PARTIE

Lamartine

CHAPITRE PREMIER

Lamartine en Suisse

La *Correspondance* du poète nous apprend qu'à quinze ans déjà, Lamartine avait un penchant fort vif pour les voyages. Il adorait les promenades, les courses à pied.

En 1807, il propose à son ami de Virieu, dans plusieurs lettres, des randonnées en Savoie et en Suisse[1]). Il est possible que Lamartine, dès cette année là, soit venu en pays helvétique, quoiqu'aucune ligne de ses œuvres ne fasse mention précise de son passage en Suisse avant 1811.

Jeune oisif trop gâté par sa mère, âme impressionnable et ardente, il villégiature, à cette époque, en Italie. Pour s'y rendre, Lamartine a traversé rapidement notre territoire, sans rien laisser à ce propos que ces lignes, prouvant au moins qu'il ne resta pas indifférent aux beautés naturelles de la Suisse, entrevue à la hâte:

«Je vécus dans un état constant d'ivresse pendant les longs jours d'attente qui précédèrent le départ. Ce délire, renouvelé chaque jour par les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur le lac de Genève, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence, ne retomba qu'à mon retour.»[2])

Il est certain que notre pays et ses habitants lui étaient très sympathiques. Car le jeune homme avait pu écrire à son ami de Virieu, le 10 août 1810, une longue lettre d'où nous extrayons ces lignes:

«...Parlons de plus grands projets, du voyage d'Italie par exemple. Il me semble qu'un voyage comme celui-là nous serait peut-être plus profitable dans deux ou trois ans d'ici. Mon avis

---

[1]) Lamartine: Corresp. (t. I, LXXXVII, p. 110 et 111 et passim.).
[2]) Lamartine: Confid. (ch. VII Graziella p. 163).

serait que d'ici là nous nous contentassions d'un voyage à pied et philosophique en Suisse. Qu'en penses-tu? ça ne laisserait pas de bien servir notre imagination.

...Je viens de lire les œuvres du prince de Ligne et j'attends impatiemment *le Voyage d'Allemagne*[1]) de Mme de Staël, j'espère que cela vaudra *Corinne*. En entends-tu parler?...

Vivent les Allemands pour la raison, les Anglais pour le génie, la fermeté d'âme, l'indifférence sur la fortune! Aimons-les et imitons-les: c'est la seule nation que j'estime à présent après les Suisse.[2])»

Voilà qui manifeste avec éclat, et l'estime en laquelle l'adolescent français tient nos compatriotes, et le vif désir qu'il a de venir en Helvétie, et l'intérêt qu'il porte à tout ce que publie Mme de Staël, le plus grand représentant alors, avec Chateaubriand, des lettres françaises, et le plus lu aussi.

Lamartine revient, dans la lettre suivante à son ami, sur son voyage en Helvétie, car il y tient[3]). Mais vit-il vraiment la Suisse? Rien qui le confirme.

Le poète, au milieu du bonheur intense que lui procurait son long et important séjour en Italie (Florence, Rome, Naples, 1811-12), songe souvent à la Suisse. Preuve en sont ces lignes à son camarade Guichard de Bienassis, datées de Livourne, le 13 octobre 1811.

«Peut-être resterai-je avec lui (de Virieu), peut-être reviendrons-nous par Venise, Milan et la Suisse, qu'il n'a pas eu le temps de parcourir, étant pressé de venir me trouver. Ne pourrions-nous pas, au temps de notre retour, nous donner rendez-vous dans quelque ville de Suisse, comme Lausanne ou une autre plus près, et là nous embrasser enfin tous les trois?»[4])

En effet, à son retour du Midi, au printemps 1812, Lamartine rentre à Mâcon par le Simplon, Lausanne, Genève et Dijon.

Mais, à part une courte halte à Lausanne, aucun arrêt prolongé en cours de route. D'ailleurs, ni Bienassis, ni de Virieu n'accompagnent Lamartine.

---

[1]) On sait que le titre du livre sera: *De L'Allemagne*.
[2]) Lamartine: Corresp. (t. I, L. LXIII, p. 141-3).
[3]) Lamartine: Correspondand. (T. I. L, LXIV, p. 144).
[4]) Lamartine: Correspondand. (T. I, L. LXXXII, p. 182).

Il faut ici extraire quelques passages de sa correspondance:

«A Monsieur Aymon de Virieu, Strada della vita, à Rome

Lausanne, 28 avril 1812.

Tu le vois, mon ami, je suis tes traces et celles de Saint-Preux; je visite en passant ces lieux classiques pour les amants. Je déjeûne à Vevey, je salue Montreux et Chillon et les rochers de Meillerie, qu'un ingénieur barbare n'a pas respectés pour ouvrir une route au Simplon; enfin je viens souper à Lausanne, et probablement m'y arrêter quelques jours. C'est de là que je t'écris, après avoir fait déjà le tour de la ville et des faubourgs, et avoir admiré vingt fois ce beau lac qui est à mes pieds. Quel pays, mon ami, quelle vallée, quelles montagnes, quels horizons, quelles délicieuses collines! Comme tout cela réveille dans l'âme un vague désir d'amour et de bonheur qui nous tourmente!»

Puis: « 29.

«Je change d'avis: je pars ce soir de Lausanne; je prends un petit char-à-bancs et vais coucher à Rolle et demain à Genève. Je te quitte pour aller dîner chez un Lausannois que je n'ai jamais vu, mais qui me fait politesse parce que j'ai voyagé avec un de ses parents. La voiture vient me prendre chez lui, et je vais côtoyer le lac *fantasticando*.

A propos de lac, en venant au Simplon, j'ai passé au lac Majeur et vu les îles Borromées. Fais-en autant! Adieu pour aujourd'hui[1]).»

Pourtant, d'après les *Mémoires*, l'écrivain se serait reposé quelques jours dans le chef-lieu vaudois, invité généreusement par son compagnon de route:

«Je restai à Milan quinze jours, écrit-il, puis je partis pour Lyon avec un négociant Suisse de Lausanne et sa servante, qui eurent grand soin de moi en route et qui me donnèrent l'hospitalité chez eux, pendant quelques jours. Ce vieux Suisse était libéral, peu ami de Bonaparte empereur, comme un Helvétien. Je nourrissais le même sentiment, par tradition de famille.

...Après quelques jours de repos à Lausanne, je pris une voiture et je revins à Mâcon.»[2])

---

[1]) Lamartine: Corresp. (T. I, L. (2) XCII, p. 202.
[2]) Lamartine: Mém. inéd. (p. 215).

C'est durant les Cent-jours que le poète romantique accomplira dans notre pays son séjour le plus long, sinon le plus profitable et le plus intéressant. Séjour d'ailleurs commandé par la nécessité.[1])

Lamartine aurait dû, en 1815, — les décrets impériaux sur les nouvelles levées de troupes étaient formels — entrer dans les rangs des mobilisés, ou se faire remplacer. Il refusa l'un et l'autre.

Par prudence, et désireux de ne point compromettre son père, il se résout à partir de nuit, le gousset maigrement garni de quelques louis et un passe-port en poche, et gagne la Suisse, Etat neutre où il ne risquait plus rien.

Le jeune homme parvient sans encombre jusque tout près de la frontière helvétique, du côté du pays de Vaud. Il est généreusement hébergé quelques jours chez le propriétaire de terrains anciennement possédés par son grand-père.

Lamartine abandonne là ses vêtements de ville, s'habille en chasseur et, sans être inquiété, passe en Suisse.

«Arrivé, écrit-il dans une page qui serait à citer toute entière, sur le sommet de Saint-Cergue, d'où le regard embrasse le lac de Genève et la ceinture de montagnes gigantesques qui l'entourent, je baisai avec enthousiasme cette terre de la liberté. Je me souvins que, quatre ans avant, venant de Milan à Lausanne, le même enthousiasme m'avait saisi en lisant sur un écusson en pierre de la route, entre Villeneuve et Vevay[2]) ces deux mots magiques: Liberté, égalité.»[3])

---

[1]) Lamartine: Mém. inéd., (p. 298 et sq.). Lamartine: Confid., (ch. XI, p. 348 et sq.).

[2]) Lamartine écrit Vevay pour Vevey.

[3]) Lamartine: Confid., (ch. XI, p. 348-9). Ce morceau est visiblement écrit sous l'influence de Rousseau: le style, l'emploi de certains vocables, le ton lyrique le trahissent manifestement.

A rapprocher les lignes suivantes des *Confessions:* «Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré, sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. En même temps que la noble image de la liberté m'élevait l'âme, celle de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs, me touchaient jusqu'aux larmes, et m'inspiraient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étais, mais qu'elle était naturelle! Je croyais voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portais en mon cœur.» (Rousseau: Confessions, l. IV, p. 88-9).

— Et surtout de ces quatre lignes:

«En entrant sur le territoire de Berne, je fis arrêter; je descendis,

Inconnu, sans crédit, sans recommandation, le futur auteur de *Jocelyn* craint d'être pris en Suisse pour un espion impérial. Son but est donc de s'introduire dans une famille modeste qui, sans le tracasser, répondrait de lui. Arrivé à Saint-Cergue, Lamartine demande à un guide l'hospitalité pour une nuit. Il apprend alors qu'un peu plus loin, dans un château qu'on aperçoit à l'œil nu, demeure un officier suisse au service de la France, le baron de Vincy. Il se décide à s'y présenter. Et, le lendemain, par un beau jour de mai, il est à la grille du château. Le baron le reçoit poliment, mais sans chaleur, et l'exilé va prendre congé et continuer sa route quand Mme de Vincy survient, l'interroge plus longuement et, après quelques pourparlers, le retient définitivement au château. Elle a, en Hollande, un fils dont elle reçoit peu de nouvelles et que lui rappelle, de traits, le jeune Lamartine; aussi compatit-elle vite aux misères du pauvre exilé d'un pays qu'elle aime.

On cède à Lamartine une chambre, des livres, tout ce qui lui est nécessaire. Il fait venir de Genève un habit et du linge. Et bientôt, il est traité comme le fils de la maison, car sa bienveillance, ses manières affables, sa conversation enjouée et variée (il lit de ses vers), lui attirent toutes les sympathies.

Lamartine passe là des jours de repos bienfaisant et de vrai bonheur: «Je vivais déclare-t-il, aimé et heureux dans cette maison patriarcale, où la piété, la vie cachée et la charité de mes hôtes me rappelaient la maison de ma mère. Nous passions les soirées sur une longue et large terrasse qui s'étend au pied du château, et d'où l'on domine le bassin du lac, à causer des événements du temps et à contempler les scènes calmes et splendides où la lune promenait ses lueurs au-dessus des eaux et des neiges.»[1])

---

je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre et m'écriai, dans mon transport: «Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté!» [Rousseau: Confessions, t. V, l. XI, p. 31].

— Les deux mots: «Liberté, égalité», dans le texte de Lamartine, sont probablement mis pour: «Liberté et Patrie» de l'écusson vaudois. —

[1]) Lamartine: Confid. (XI, p. 355).

— V. A ce propos: Lessert, G. de: Le Château de l'ancienne seigneurie de Vincy. —

— *Fr. Auguste Maurice, seigneur de Vincy* (1754-1841) était deuxième fils d'Horace de Vasserot et d'Anne-Elise Boissier. Il se voua à la carrière des armes et s'engagea dans les régiments suisses au service de France. Dernier Seigneur de Vincy et des Vaux. Rentre après les troubles de la Révolution et reste en Suisse. Epousa, en 1791, *Marie de*

Il lit, écrit, disserte et fait de délicieuses promenades aux environs, jusque près de Coppet et de Nyon. Un jour, l'idée lui vient de rendre visite à Mme de Staël, qu'il admirait tant et dont il apercevait, de Vincy, le château parmi les arbres. Ses hôtes ne lui cachent pas que, bien qu'ils admirassent autant que lui la châtelaine de Coppet, ils ne frayaient pas avec elle, ne partageant point ses opinions politiques.

Lamartine ne parle plus de son projet, mais se promet bien de le mettre à exécution tout de même. Pourtant, il juge qu'il serait déplacé de sa part, inconnu comme il l'est, d'aller trouver l'auteur de *Corinne* en personne, — il se contentera de l'apercevoir. Sachant qu'elle se promenait, d'ordinaire, en calèche, chaque soir, sur la route de Lausanne, en compagnie de Mme Récamier (alors en séjour à Coppet, chez son amie), le jeune poète s'informe de l'heure de sortie habituelle aux deux femmes célèbres; et, un jour, à l'instant propice, il se poste derrière un buisson, «assis sur la douve, les pieds dans le fossé de la grande route». Les heures s'écoulent, bien des voitures passent rapidement, mais non celle qu'il attend.

«J'allais me retirer triste de chagrin, raconte-t-il, quand un nuage de poussière s'éleva à ma droite sur la route du côté de Coppet. C'étaient deux calèches découvertes attelées de chevaux magnifiques et qui roulaient vers Lausanne. Madame de Staël et Madame Récamier passèrent devant moi avec la rapidité de l'éclair. A peine eus-je le temps d'apercevoir à travers la poussière des roues une femme aux yeux noirs qui parlait en gesticulant à une autre femme dont la figure aurait pu servir de type à la seule vraie beauté, la beauté qui charme et qui entraîne».[1])

Il ne garda donc qu'une «image indécise et confuse» de l'auteur de *Delphine*, mais la beauté de Mme Récamier le frappa vivement et resta pour toujours gravée dans sa mémoire.

Brackel (1766-1838). — Leur fils, *Alfred,* (1793-1834) entra dans les régiments suisses au service de Hollande. Mort célibataire à Paris, âgé de 41 ans. — *Ida de Vasserot de Vincy* (1798-1862), leur fille, à qui écrivit Lamartine. Deux autres enfants: *Albert* et *Arthur* ne survécurent pas à leur père. — De Lessert cite deux jolies lettres du poète adressées, l'une à Auguste de Vasserot de Vincy (Brugg, 8 juillet 1824), l'autre à Mlle Ida de Vincy (Paris, 26 février 1849). Dans chacune, Lamartine promet de passer, au printemps, chez les de Vincy. Le fit-il? [v. *Lessert,* G. de, p. 78-99].

[1]) Lamartine: Confid. (XI, p. 358).

Il rentra chez les Vincy joyeux et pensif.

Lamartine savait que ses hôtes généreux n'étaient pas riches, et il s'en voulait un peu de vivre à leurs dépens. Il en souffrait, et, par amour propre, il résolut de partir. Prétextant un voyage, il prit congé, «non sans tristesse dans les yeux de mes hôtes et dans les miens».

Lamartine avait ouï dire qu'un rassemblement d'émigrés français se trouvait à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds. Il se dirige donc sur Rolle; et, de là — à frais communs avec un négociant lyonnais — il se fait conduire en char à Neuchâtel.

«Il nous y mena, conte-t-il, en trois jours, en côtoyant le pied du Jura, le plus pittoresque cadre du monde, le lac Léman, le lac d'Yverdun[1]), le lac de Neuchâtel, à droite; les rochers et les forêts de sapin, à gauche.»[2])

Arrivé à Neuchâtel, il s'informe du détachement français: personne ne le connaît. Il quitte la ville et gagne à pied La Chaux-de-Fonds, «alors un assez pauvre village suisse, peuplé de paysans horlogers, sur l'extrême frontière de France. Les maisons rustiques étaient disséminées sur des pelouses arides à la sortie des bois de sapins. J'avais assez le costume d'un ouvrier horloger venant chercher de l'ouvrage chez un maître en rouages de montres. J'entrai dans le premier cabaret venu et je demandai l'adresse de l'état-major de l'armée française.»[3])

On le renseigne difficilement, et avec un sourire ironique aux lèvres. C'est qu'on ne connaissait guère, là, qu'un seul représentant de cette soi-disant armée française: le pauvre abbé Lafond, le tenace conspirateur, l'ami de Malet. On conduit donc Lamartine vers le «major général de l'armée française», logé dans une auberge. Il ne faut pas longtemps au jeune homme pour s'apercevoir qu'on lui a menti. Il n'existe aucun rassemblement français: l'abbé Lafond est seul: seul avec son énergie surhumaine, sans hommes, sans soutiens, sans argent. C'est un conspirateur admirable, mais sans puissance et sans influence. A quoi bon le suivre?

Amèrement désillusionné, après sa conversation avec l'abbé,

---

[1]) Pour Yverdon. Il s'agit évidemment du lac de Neuchâtel, bassin sud-ouest.

[2]) Lamartine: Mém. inéd., (p. 322).

[3]) Lamartine: Mém. inéd., (p. 322). — Nous n'avons pas trouvé d'ouvrage qui nous renseigne complètement et suffisamment sur l'abbé Lafond et son séjour en Suisse.

Lamartine retourne à Neuchâtel, puis, lentement, par Berne, au Château de Vincy. Il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il sait aux Vincy qui s'intéressent fort au mouvement de l'émigration. Il quitte encore une fois ces hôtes bien chers et se dirige sur Nyon. Une hôtelière de l'endroit le recommande à un batelier savoyard qui passait les gens de la rive française à la rive helvétique. Le jeune poète se rend à Nernier, où il est hébergé chez le batelier: famille de pêcheurs généreuse, simple et honnête. Et c'est là, un nouveau et bien agréable séjour, sur la rive savoisienne du Léman. Lamartine partage son temps entre la promenade, les livres, les vers, la méditation. Mais, les Cent-jours accomplis, il songe à rentrer dans son pays, et part, les larmes aux yeux. «Mon petit paquet sur mon épaule, j'arrivai le soir très tard à Genève. J'allai loger aux «Balances», et le lendemain coucher à Frangy. Je n'arrivai qu'à la fin du troisième jour à Chambéry»[1]). Lamartine s'y arrêtera chez son ami de Vignet qui le présentera à la famille de Maistre, avec qui il restera lié désormais.

Ajoutons qu'avant de rentrer en France, Lamartine avait envoyé à Carnot, ministre de l'Intérieur, une longue lettre qui est «un manifeste républicain».[2])

De retour à Paris, après la chute définitive de Napoléon, il reprendra pour un moment, et par nécessité, le service militaire dans la garde du roi.

Lamartine n'oubliera jamais son séjour de Nyon et la générosité des Vincy. Il envoya à leur fille, de la Savoie, sa jolie romance intitulée: «L'hirondelle». Et il dira plus tard dans les *Confidences*:

«Je n'ai jamais repassé sur la route de Genève à Lausanne, sans lever les yeux sur le château de Vincy et sans recueillir ma pensée dans un souvenir et dans un regret. Il fut pendant quelques semaines, pour moi, comme une maison paternelle. Quelque chose du sentiment qu'on porte au toit de sa famille s'y attache pour mon cœur.

De toutes les plantes dont on pare aujourd'hui les jardins et le seuil de ce château, la plus vivace et la plus durable, c'est la reconnaissance du poète pour le seuil de l'hospitalité.»[3])

---

[1]) Lamartine: Mém. inéd., (p. 358).

[2]) Lamartine: La France parlementaire (Préf. d'Ulbach), (p. XXIII et sq.).

[3]) Lamartine: Confid., (XI, p. 365).

En juin 1820, Lamartine épouse à Genève mademoiselle Birch, la jeune et belle anglaise qu'il avait connue en Savoie. Un court arrêt dans cette ville, et le couple continue son voyage de noces sur l'Italie. De Genève, le poète adresse à son ami de Virieu une lettre, peu importante pour nous, car il y est question de tout, sauf de notre pays[1]).

En juillet 1824, Lamartine est de nouveau chez nous, pour plusieurs semaines: il conduit aux eaux de Schinznach, dans le canton d'Argovie, sa femme malade.

Très peu de détails sur ce séjour. Quelques lettres de la Correspondance nous apprennent que les époux ont dû partir de Mâcon le 2 ou le 3 juillet pour consulter des médecins à Genève et qu'ils se sont décidés pour Schinznach, où ils ne se plairont guère[2]).

«Triste gîte, pays plat, langue barbare, ennui profond et mauvais temps, voilà ce qui nous y attendait, écrit-il».[3])

Zurich, qu'il traverse, lui plaît davantage; dommage que le climat ait de si brusques changements: «Je suis assez près de ce qui est beau, mande-t-il encore à de Virieu, mais je n'ai encore été qu'à Zurich. C'était par une belle soirée: je m'embarquai seul sur

---

[1]) Lamartine: Corresp., (t. II, L. CCXIX, p. 108-0).

— Lamartine avait épousé à Chambéry, le 6 juin 1820, suivant le rite catholique, Mlle Marianne-Eliza Birch, jeune anglaise protestante. Et c'est à Genève, deux jours plus tard, qu'eut lieu le mariage protestant, à la chapelle de l'hôpital, qui servait alors au culte anglican. *(Remsen White-House:* Le mariage protestant de Lamartine [Gazette de Lausanne, no du 26 XI. 1911].

E. Doumergue, dans «Autrefois et Aujourd'hui» prétend, il est vrai, que le mariage aurait eu lieu à l'Auditoire, par le ministère du pasteur Jacques Martin. [Cf. *De Lessert,* (Lamartine hôte de Vincy), p. 95, note]. p. 95, note].

[2]) Lamartine: Corresp., (t. II. L. CCCXI-IV, p. 277 et sq.). Les trois dernières lettres sont datées de Schinznach (3 et 12 juillet 1824), deux destinées à De Virieu, l'autre au Chevalier de Fontenay.

— On sait par une lettre de l'écrivain au baron de Vincy: a) que c'est à Genève que se trouvait le médecin qu'appréciait le plus Mme de Lamartine: le docteur Cuendet; b) que Lamartine ne trouva pas à se loger à Schinznach, du moins de suite, et qu'il dut chercher un gîte à Brugg. D'où plusieurs lettres aux de Vincy, datées de Brugg. [Cf. *De Lessert,* op. et p. cit.].

[3]) *Lamartine:* Corresp., (t. II, L. CCCXXIII, p. 279).

le lac et m'y fis conduire au milieu. C'est beau, plus beau peut-être qu'aucune vue d'Italie, excepté Naples. Mais on sent qu'il n'y a pas de sécurité dans les impressions de ce climat. En effet, il neigeait le surlendemain».[1])

Lamartine annonce à de Virieu qu'il ira «à Lucerne, au lac des Quatre-Cantons, à Schwitz, au Mont Righi», mais qu'il n'est pas dans de bonnes dispositions morales (sa femme ne va pas mieux), pour jouir des beautés naturelles du pays.

La lettre suivante, adressée au même ami, ne donne aucun détail sur le voyage prévu. Pourtant Lamartine indique avoir passé à Lucerne, à Walenstadt et à la chute du Rhin, d'où il rapportera le poème: «la chute du Rhin à Lauffen». C'est que, dans l'intervalle, Madame de Lamartine a vu son état s'aggraver (elle souffrait du foie), et le poète n'a pu consacrer à ses promenades le loisir nécessaire.

Il prie, dans la même lettre, de Virieu d'intercéder pour qu'on l'envoie à Florence comme secrétaire de légation: ce serait pour Madame de Lamartine la guérison et pour lui l'assurance d'un sûr gagne-pain. La troisième et dernière lettre datée de Schinznach (12 juillet 1824) est pour le chevalier de Fontenay, premier secrétaire d'ambassade de France à Saint-Petersbourg, à qui il adresse les mêmes sollicitations qu'à de Virieu[2]).

Mais l'écrivain ne sera pas nommé tout de suite au poste envié, — il le sera d'ailleurs moins d'un an plus tard, — et trop pauvre pour pousser par ses propres moyens jusqu'à Florence ou Naples, ne pouvant rester à Schinznach où il s'ennuie, — il rentre à Mâcon, à la fin de juillet 1824[3]).

---

[1]) *Lamartine:* ibid. —

[2]) Lamartine: Corresp. (T. II, p. 280 et sq.).

[3]) Peut-être était-il déjà venu en juin (1824) à Genève, car il écrivait, le 13 juin, à E. de Genoude, à Paris: «Cependant je pars, je m'en vais en Suisse, j'ai besoin d'argent... [Lamartine, Corresp., op. cit. (t. II, L. CCCXX, p. 276).]

— Nous rappelons à ce propos que nous ne parlons que des voyages de l'écrivain, en Suisse , qui sont certains, sur lesquels lui-même donne des détails précis.

Ajoutons aussi que certaines lignes obscures de quelques œuvres indiqueraient que Lamartine passa en Suisse quelques mois en 1812, et enfin qu'il devait y venir en 1825, en 1827, et en 1830.

— *(1812).* — En effet, Lamartine écrit, dans les *Nouvelles Confidences,* après l'épisode de Graziella: «Après que cette première flamme

Il dut être satisfait de son séjour puisqu'il écrivit de Saint-Point à Madame de Genoude, le 1er sept. (1824): «Madame de Lamartine est mieux portante depuis son retour de Suisse».[1])

— Le séjour de Lamartine à Genève, en juillet et août 1841, est le plus important, par ses conséquences, de tous ceux qu'il fit chez nous.

Sa *Correspondance*[2]) nous apprend qu'il vient alors, à plusieurs

---

de ma vie se fut ainsi évaporée au ciel en ne laissant en moi que l'éblouissement d'une vision et le recueillement d'un culte, j'avais erré quelques mois comme une âme aveugle qui a perdu la lumière du ciel et qui ne se soucie pas de celle de la terre.

J'avais passé la plus grande partie de ce temps en Suisse sur les lacs de Genève, de Thoun[1]) et de Neuchâtel, mal portant, solitaire toujours, ne restant jamais plus d'une semaine à la même place». [Lamart.: Nouv. Conf. (L. I, p. 13-14).

Ce qui indiquerait un séjour en Helvétie en 1812 ou 1813. Car il ne peut s'agir de celui des Cent-jours, en 1815. Mais aucune page de Lamartine n'apporte la lumière sur ce point.

Un autre passage du même volume (nouv. Confid., XXIX, p. 215 et sq.) laisse entendre que le poète vint trouver discrètement, près de Nyon, un asile à deux exilées malheureuses. Un banquier de Genève et lui-même auraient été les délicats entremetteurs de Saluce et de Régina (v. plus loin, ce que nous disons du roman de *Régina).* Liaison qui, d'ailleurs, ne dura que quelques mois et finit par l'abandon de la jeune fille par l'amant. Mais de quand dater exactement ces événements?

— (1825). En août 1825, Lamartine reçut, à Saint-Point, Hugo, Nodier et leur famille, qui étaient de passage et venaient faire un court séjour en Suisse. Lamartine devait être de la partie, mais il ne vint pas. On sait qu'en septembre (1825), il partait pour Florence rejoindre son poste diplomatique. (Lam.: Corresp., T. II, L. CCCXLVII et CCC L. p. 310 et 314).

— (1827). Une lettre à De Virieu (Florence, 27 déc. 1827) nous apprend que l'auteur des *Harmonies* avait été présenté, en 1827, pour la place de secrétaire de légation à Berne, mais qu'il avait refusé. Le climat bernois ne lui convenait pas, et puis, il se serait cru humilié de quitter le poste de Florence pour celui de Berne. Il resta donc en Italie [Lamartine: Corresp., (T. III, L. CCCCXXIV, p. 67).]

— *(1830).* Enfin une autre missive à de Virieu (Mâcon, 24 oct. 1830) annonce que, vu les événements en France, Lamartine fera partir, par prudence, femme et enfants à Genève, pour quelque temps. —

Mais le fit-il, vint-il aussi lui-même à Genève? Rien qui l'infirme ou le confirme. [Lamartine: Corresp., (T. III, L. DXXIV, p. 216)].

[1]) Lamartine: Corresp. (t. II, L. CCCXXX, p. 287).

[2]) Lamartine: Corresp. (t. IV, L. DCCLXIX, p. 104, etc. et L. DCCXXIII, p. 109, et plusieurs lettres inédites). [Médit.,op. cit. (T. II, app. IV, p. 589, et sq.).

---

[1]) v. app. crit. de Lamartine.

reprises, et pour quelques jours, dans la cité de Rousseau: des affaires financières (il n'indique pas lesquelles), l'y appellent. C'est à ce moment qu'il lie connaissance avec le colonel fédéral Huber-Saladin[1]), chez qui il est logé «adorablement», et qui fait avec lui des courses de montagne dans l'Oberland bernois. Pour la première fois, Lamartine voit les Alpes de tout près.

Il s'établit dès lors une durable amitié entre les deux hommes, également patriotes et politiques sagaces et prévoyants.

Ce qui nous intéresse surtout de ce voyage, c'est que Lamartine en rapporta un poème célèbre: *Le Ressouvenir du Lac Léman* (Méditations poétiques), écho de ses impressions de poète et de voyageur, en même temps que souvenir de ses nombreux entretiens politiques avec le colonel Huber[2]).

Terminons sur ce sujet en indiquant que Lamartine, lors de son long voyage d'Italie de 1844, rentrant par le Simplon et les Alpes, s'arrêtera deux jours au bord du Léman, avant de continuer sur Monceau et Saint-Point. Une lettre le rappelle[3]).

Ce passage en Suisse, le dernier dont l'œuvre de l'écrivain fasse mention, fut d'ailleurs sans importance aucune[4]).

---

[1]) *Huber-Saladin* (1798-1881): il était le neveu du célèbre observateur des abeilles.

C'est en 1824 qu'il se lie avec Lamartine, qu'il rencontra plusieurs fois, notamment en 1841 et 1848. Le poète était toujours le bienvenu, ardemment attendu et écouté, au château de Montfleury que possédait Huber-Saladin, près de Versoix, et où l'on vit, outre le poète, Bonstetten, Circourt, Cavour, etc. — [Journal de Genève, art. de Be; nº 258, 20 IX. 25.]

— V. encore, pour plus de détails sur Huber-Saladin et sur ses relations avec l'écrivain français, notre append. critique (Lamartine). —

[2]) Nous donnons plus loin les détails nécessaires sur ce poème.

— cf. aussi: Médit. poét. (V. II, p. 489 et sq.).

— Huber-Saladin répondit par quelques vers aux pages de son illustre ami. Il existe, à Saint-Point, trois lettres adressées par Huber-Saladin à Lamartine, entre les années 1842 et 1860. Elles reprennent, comme le poème de l'auteur de *Jocelyn* et la réponse de Huber, les discussions et les thèmes qu'ils agitèrent, lors du séjour de l'écrivain à Genève.

[3]) Lamartine: Corresp. (t. IV, L. DCCCXLVI, p. 193).

[4]) On sait qu'il vient de se fonder à Genève un «Groupe lamartinien romand» sous la présidence de Ch. Fournet (auteur de: *L'Evolution amoureuse de Lamartine,* Genève 1925). A cela, deux buts: entretenir le culte de Lamartine en maintenant vivaces quelques-unes des plus hautes et plus nobles traditions de l'esprit humain qu'honora si dignement l'auteur des *Harmonies;* enfin examiner les études qui sont à faire sur les séjours

CHAPITRE DEUXIÈME

Lamartine et la Suisse

I. «Combien de fois n'ai-je pas reproché à la nature de m'avoir fait naître au bord de ces plaines, où l'âme s'extravase comme le regard, au lieu de m'avoir fait naître à Naples, en Suisse, en Savoie, dans l'Auvergne, dans le Dauphiné, dans le Jura, dans la Bretagne; pays à physionomies profondes et à caractères variés! Aussi, quelle joie pour moi quand je sortais enfin de cette platitude du paysage de Mâcon pour entrer dans les véritables collines du Mâconnais...»[1])

L'adoration que Chateaubriand vouait à la mer, Lamartine l'éprouve pour la montagne, tout en restant, lui aussi, fervent admirateur de la mer. L'un est marin; l'autre, campagnard.

C'est en Suisse que Lamartine a eu la révélation de la montagne, de la haute montagne. Dès son enfance, elle l'a hanté, car il apercevait de Milly, nous a-t-il dit lui-même, le massif du Mont-Blanc.

A treize ans, au pensionnat des Pères de la Foi de Belley, il ne manque pas d'admirer souvent les collines du pays et l'horizon du Jura et des Alpes. C'est avec un bonheur fort compréhensible qu'en compagnie de ses amis de Virieu et Bienassis, il excursionne, encore très jeune, dans les montagnes d'Auvergne, de Savoie et du Dauphiné.

«Souvent, raconte-t-il à propos de son séjour à Belley, quand tous mes camarades étaient endormis, quand la nuit était limpide et que la lune éclairait le ciel, je me levais sans bruit, je grimpais

---

nombreux (et dont quelques-uns restent obscurs) du poète romantique sur terre suisse. —

(Nouvelles Littéraires. Paris Larousse. (No 139; 13 juin 1925, 5e page).

[1]) Lamartine: Nouv. Confid. (XXVIII, p. 77-8).

contre les barreaux d'un dossier de chaise, dont je me faisais une échelle, et je m'accoudais des heures entières sur le socle de cette fenêtre pour regarder amoureusement cet horizon de silence, de solitude et de recueillement. Mon âme se portait avec d'indicibles élans vers ces prés, vers ces bois, vers ces eaux...»[1])

Et ceci: «...J'allais me promener seul et mélancolique dans les sentiers déserts qui coupent les champs, derrière l'hôpital. On voit de là les toits de la ville, le cours de la Saône, ses prairies à perte de vue, semblables aux steppes du Danube sortant de la Servie pour entrer en Hongrie, et enfin le Jura et les Alpes; les Alpes, d'où mon regard ne pouvait se détacher comme ceux du prisonnier ne peuvent se détacher du mur derrière lequel il a goûté le soleil, l'amour et la liberté».[2])

Ces Alpes, il les aperçoit lors de ses nombreuses courses en Italie, quand il s'arrête en Savoie (surtout en 1816), ou en Suisse (1814, 1824, 1841).

Pourtant, c'est bien lors de son séjour à Genève, dans l'été 1841, que le poète gravit la haute montagne pour la première fois et qu'il a la révélation complète de la beauté des Alpes, unique par son caractère sauvage et grandiose: il les voit cette fois de très près. En compagnie de son ami, le colonel fédéral Huber-Saladin, Lamartine parcourt tout l'Oberland bernois. Il écrit, enchanté, à sa femme:

«Nous sommes revenus ce matin de Thoune, Berne, Interlaken, Lauterbrun, Brientz et la Sementhal (Simmenthal). Superbe, superbe. Guéri à jamais des Pyrénées; ce sont des taupinières sublimes, celles-ci seules sont des montagnes[3]).»

— Lamartine, poète philosophe autant que lyrique, comme Hugo, voit dans la nature une leçon de liberté et d'amour, en même temps qu'une vision de l'infini et une preuve de Dieu.

De là, chez lui, sitôt qu'il décrit, cette religiosité qui le caractérise. C'est que Lamartine, tout âme, vit d'une vie intérieure intense, englobant et réfléchissant toutes les manifestations et

---

[1]) Lamartine: (Vie de Lamartine de Clouzet et Feydal, p. 35).

[2]) Lamartine: Nouv. Confid. (XXVII, p. 76).

[3]) Lamartine: Lettre (inédite) à Madame de Lamartine, conservée à St-Point. [v. Lanson: Médit. (V. II, app. IV, p. 589).]

pensées de l'univers, de Dieu au moindre minéral[1]). Il est, ne l'oublions pas, un lecteur enthousiaste de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre; et cela se sent dans ses vers comme dans sa prose. —

Poète du sentiment, du sentiment épuré déjà de tout ce qui le matérialise, Lamartine est un descripteur imprécis.

Les faits, les lieux, les circonstances, toute la réalité visible, ne sont chez lui que vaguement indiqués. Sa poésie, musique intérieure, est surtout un soupir, un chant, un hymne. De tous les grands écrivains romantiques, il est certainement celui dont la pensée est le plus immatérielle. Et ce que le vers gagne ainsi en pureté, en spontanéité lyrique, il le perd en précision, en netteté.

C'est pourquoi, d'ordinaire, — malgré de brillantes exceptions — les descriptions (surtout en vers), de la nature, de la montagne, des Alpes[2]) sont floues, peu vivantes et «voyantes». Lamartine, toujours plongé dans une rêverie doucement mélancolique, ne perçoit plus par ses sens que les grandes lignes d'un paysage.

---

[1]) Cette tendance métaphysique de l'esprit de Lamartine se marque bien dans ces lignes, adressées à de Virieu (en juillet 1818), alors secrétaire d'ambassade à Munich:

«Tu es heureux d'être forcé d'apprendre l'allemand. Tout considéré, il n'y a plus que cette nation qui pense; les Anglais jouissent en matérialistes du monde physique, les Italiens sont morts, et nous délirons. Toute l'Europe recule, et ils avancent; mais ils iront plus loin que nous n'avons été, parce qu'ils fondent tout sur un principe vrai et sublime: Dieu et l'infini. Lis-les beaucoup et tu reviendras plus avancé que si tu avais passé deux siècles dans les salons les plus distingués de Paris». — [v. Lamartine: Correspond. (T. I. L. C. L. II. p. 321).]

— Lamartine a, dans une profession de foi précise autant que sincère (d'ailleurs dans toute son œuvre aussi) manifesté avec éclat qu'il n'accordait de privilège avéré à aucune religion, toutes ayant une part de vérité, de grandeur et de beauté.

L'auteur des *Harmonies* est théiste, et son théisme, surtout sentimental et mystique, se rapproche souvent étonnamment de celui de J.-J. Rousseau. Mais avant d'en arriver là, il avait passé de la presque incrédulité au déisme rationaliste voltairien. Lamartine croit par raison et par instinct. C'est lui qui a dit: «Les religions sont la poésie de l'âme». [Lamartine: — Des destinées de la poésie: (2e Préf. des Médit. (éd. Lanson), t. II, p. 419 et sq.).]

Les Harmonies (passim.) sont, on l'a dit, la prière de son âme apaisée, le poème de Dieu.

[2]) cf.: Jocelyn [Paris Hachette 1912; 3e époque et passim.].

Et la nature, plutôt qu'un pur tableau, devient, pour lui, un cadre flottant où revivre des émotions, où vivifier, un sentiment puissant, triste ou gai. L'âme humaine est toujours liée aux visions de Lamartine; elle seule pénètre et reflète l'infinie nature, qui devient sa grande confidente; confidente de ses mélancolies, de sa passion de jouir et de souffrir, de son amour de l'univers, de Dieu, des hommes...[1])

Mais Lamartine s'il le veut, est fort capable aussi, — quoique dans une mesure moindre qu'Hugo et que Chateaubriand — d'être précis, de donner des sensations délicatement observées, de rendre des coins de paysage avec une étonnante exactitude.

Le *Ressouvenir du lac Léman* offre, à ce point de vue, de très beaux vers, remarquablement drus et pleins et nets quant à ce qu'ils doivent dire et représenter de la nature alpestre[2]).

Les œuvres en prose abondent aussi en tableaux de la vie rustique[3]) admirables de couleur et de vérité[4]).

II. Lamartine est certainement, de tous les Romantiques qui visitèrent la Suisse, celui qui a le plus intensément goûté la beauté de ses paysages, et qui l'a rendue, avec le plus de chaleur et d'émouvante sincérité. Chateaubriand restait froid devant nos sommets alpestres; Hugo, plus qu'au paysage s'intéressait à l'histoire, aux souvenirs variés du passé.

Lamartine, au contraire, donne peu de détails techniques sur les villes, les monuments, les objets captivants et divers qui défilent sous ses yeux. Il admire et passe. C'est le touriste, doublé d'un poète, dont la curiosité s'arrête à tout, mais d'abord aux spectacles de la nature.

---

[1]) Il ne faut pas oublier que Lamartine a, presque autant que Chateaubriand, goûté la mer. Même, il ne conçoit pas de paysage complet sans elle. Il n'a donc eu l'amour exclusif ni de la montagne, ni de la mer. —

[2]) Op. cit. (éd. Lanson), vers 30 et sq.

[3]) Toutes les œuvres fourniraient des exemples. (Par ex.: Confid., XII, p. 401).

[4]) Celle de la terre lémanique, vue à l'aurore, depuis Saint-Cergues. (Lamartine: Confid. (XI, 348 et sq.). Mém. inéd. (p. 299 et sq.).

C'est pourquoi les *Confidences*, *les Nouvelles Confidences*, *les Mémoires inédits*, etc., qui racontent avec détails les événements de sa vie (de sa jeunesse au moins), abondent (en ce qui concerne la vie du poète lors de ses séjours en Suisse), surtout en descriptions d'âmes et de paysages. La nature, l'amour, Dieu, tels sont les thèmes d'inspiration de Lamartine; l'art, l'histoire et les livres le séduisent infiniment moins.

En Suisse, c'est la montagne, l'Alpe, le pays lémanique qui l'enthousiasment particulièrement.

«Quel pays, quelle vallée, quelles montagnes, quels horizons, quelles délicieuses collines! (mande-t-il déjà, en 1812, à de Virieu). Comme tout cela réveille dans l'âme ce vague désir d'amour et de bonheur qui nous tourmente.»[1])

Le spectacle du Léman qu'il découvre, à l'aurore, en descendant de Saint-Cergue sur Nyon, en 1815, l'enchante au point qu'il écrit:

«Jamais, même à Naples, pareil spectacle n'avait émerveillé mes yeux. A chaque échelon de l'éclatante échelle que nous descendions, de nouvelles anses, de nouveaux ports, de nouvelles villes, de nouveaux jardins nous apparaissaient. Il nous semblait assister à la création d'un monde.»[2]).

— Quant aux Alpes, elles l'écrasent, tellement elles lui paraissent sublimes. Elles le saisissent et le ravissent. Il voit en elles une preuve de la présence et de la grandeur de la divinité: «Le spectacle des Alpes, dit Lamartine, est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme est anéanti sous l'architecture de ces montagnes, et il jette un cri. Ce cri est une confession de sa petitesse et un hymne à la grandeur de l'architecte. Voilà pourquoi il y a plus de piété sur la mer et sur les montagnes que dans les plaines. Le miroir de ses œuvres dans lesquelles la Divinité se peint étant plus grand, la Divinité s'y retrace et s'y révèle mieux.»[3])

---

[1]) Lamartine: Correspondance, (t. I. L. XCII, P. 202).
[2]) Lamartine: Mémoires inédits, (p. 299). —
[3]) Lamartine: Guillaume Tell, (I, p. 3-4).

III. La Suisse resta toujours pour Lamartine, comme pour ses contemporains, le pays des bergers et des antiques vertus.

Quelques passages confirmeront ces erreurs d'observation:

«Le Valais, pays d'innocence et de bergères...»[1])

Il dira, comparant le Servien (Serbe) au Suisse:

«Le Servien, au contraire, rappelle le Suisse des petits cantons où les mœurs pures et patriarcales sont en harmonie parfaite sur la figure du pasteur, avec la liberté qui fait l'homme, et le courage calme qui fait le héros.»[2])

Ou encore:

«La grande manufacture d'horlogerie avait alors son centre dans cette Suisse, où la vie pastorale s'unit depuis le moyen-âge à la vie industrielle, lui conservant les mœurs pures, tout en accroissant la modeste richesse des familles.»[3])

Et ceci:

«L'athéisme, délire froid des sociétés expirantes, ne pouvait sortir des montagnes, des lacs et des glaciers d'un peuple pastoral comme le Suisse.»[4])

Enfin tout le volume intitulé *Guillaume Tell*[5]) est l'image d'une Helvétie idyllique, d'une «Arcadie nouvelle».

Mais ces fantaisies répondaient trop aux sentiments intimes et profonds de Lamartine, pour qu'il essayât de se débarrasser de conceptions fausses que chacun, d'ailleurs, acceptait.

Il eût moins aimé notre patrie, l'eût décrite moins amoureusement, s'il eût cru erronées ses opinions sur elle et perdu les illusions qui l'enthousiasmaient.

---

[1]) Lamartine: Mém. inéd. (p. 298).
[2]) Lamartine: Voyage en Orient, (T. IV, p. 6.).
[3]) Lamartine: J.-J. Rousseau, etc., (p. 22).
[4]) Lamartine: J.-J. Rousseau (p. 87).
[5]) Lamartine: G. Tell, (nous en parlons plus loin).

CHAPITRE TROISIÈME

La Suisse dans l'œuvre de Lamartine

I. On lit peu aujourd'hui l'œuvre historique de Lamartine. Elle est pourtant fort considérable, car elle compte près de quarante volumes.[1])

Il est vrai que le poète romantique était déjà vieux quand il s'improvisa historien. Et il n'écrivit guère que par nécessité cette longue suite de volumes qui relatent, presque sans interruption, les événements de 1789 à 1848. Lamartine essayait d'exploiter la veine qui lui avait valu le succès de *l'Histoire des Girondins* (1847).

D'une érudition aussi vaste que celle de Chateaubriand, et plus sûre que celle d'Hugo, moins étalée aussi; moins intransigeant, plus souple d'esprit que l'auteur du *Congrès de Vérône*, Lamartine est certainement, des trois grands écrivains que nous étudions, celui qui est le plus historien par l'étendue de l'information, le relief qu'il donne à ses figures dominantes, la verve, la couleur et la vie du récit.

Mais les sources de Lamartine sont sujettes à caution. Il ne se sert guère que des livres et des mémoires du temps qu'il veut peindre; avec cela, quelques documents officiels et quelques volumes spéciaux traitant des questions qui l'intéressent. Même, certains de ses ouvrages sont dénués de valeur historique, parce que rédigés sans aucune science critique[2]). Ni analyse de source; ni recherche

---

[1]) Citons en particulier:

L'Histoire des Constituants (3v.) et *L'Histoire des Girondins* (8 v.), qui étudient en partie la Révolution française.

L'Histoire de la Restauration, (8 v.) qui traite des années 1813-30.

L'Histoire de la Révolution de 1848, (2 v.).

L'Histoire de Turquie (8 v.) *L'Histoire de Russie,* etc. etc.

[2]) Jullian. C.: op. déjà cit. (p. 74).

des faits scientifiquement contrôlés, épurés de détails inutiles; aucun effort de philosophie historique. Non: la simple narration des événements, assez complète, point difficile à suivre, esquissant les traits généraux sans omettre les détails qui restent dans la mémoire et donnent à l'ensemble couleur et souffle. C'est, on l'a dit, du «lyrisme politique».

Quelle est la place de la Suisse dans cette immense fresque lamartinienne? Evidemment bien mince.

Quelques allusions ici et là, aucune vue synthétique d'une ou de plusieurs périodes de notre histoire.

Et puis, Lamartine ne fait que citer les faits, sans les discuter, et les donne d'ordinaire exacts; il n'y a donc pas lieu de s'étendre sur ce sujet.

Nous retiendrons qu'il a parlé, «en passant»:

— de la rencontre des Helvètes et de César à Bibracte (Histoire de César);[1])

— de la Légende de Tell (Vie de G. Tell);[2])

— enfin des événements auxquels furent mêlés quelques Suisses lors de la Révolution française: Necker, Marat, les gardes suisses au 10 août 1792, etc.[3])

L'auteur des *Constituants* narre les épisodes de 1789 à 1848 d'après les traditions du temps. — Il romance, il brode selon l'imagination populaire.

---

[1]) Lamartine: *Histoire de César,* (p. 103 et sq.), [d'après Plutarque et César].

[2]) Une allusion: Nouv. Médit., (XIX, p. 132-3). [v. App. crit.]. — Nous revenons plus loin sur le vol. de Lam.: *Vie de G. Tell.*

[3]) a) [*Constituants,* passim.]

— Il trace de *Necker* un portrait peu flatté. Le banquier genevois lui paraît affecté, vide, vain, verbeux, indécis, mais habile et honnête, un «alchimiste politique». Lamartine reconnaît pourtant la grandeur de son rôle et de ses services. (1, 19, 48, 124, 222, 287, etc., etc.).

— *Bezenval* (op. cit. passim).

— *Marat* lui est antipathique au possible, et il le peint incapable, intéressé, cruel et bas. (Hist. des Gir. 1, 194, IV 162, V 306, VI passim, etc.).

b) *(Hist. des Girondins,* surtout. t. III, I. XX-XXV, passim); au dire de Lamartine lui-même: «une Etude sur un groupe d'hommes et sur quelques mois de la Révolution» (Avert. III) — *L'Histoire des Constituants* en forme le préambule.

Pour ce qui est des incidents auxquels participèrent les Suisses, avant et pendant le 10 août 1792, Lamartine ne dit rien de nouveau, ni d'original. Mais il est juste pour nos compatriotes; il n'a haine ni mépris, au contraire, pour nos régiments capitulés. Mieux qu'Hugo, il fait la différence entre soldats capitulés et mercenaires. Plus impartial et plus sagace également que l'auteur de *La Légende des Siècles*, il aura par exemple cette page:

«Les uniformes rouges de ces huit cents Suisses, assis ou couchés sur les paliers, sur les degrés, sur les rampes, faisaient ressembler d'avance l'escalier des Princes à un torrent de sang. Indifférents à toute cause politique, républicains prêts à combattre contre la République, ces hommes n'avaient pour âme que la discipline, et pour opinion que l'honneur. Ils allaient mourir pour leur parole et non pour leur idée ou leur patrie. Mais la fidélité est une vertu par elle-même; cette indifférence des Suisses pour la cause du roi ou du peuple rendit leur héroïsme non pas plus saint, mais plus militaire. Ils n'eurent pas le dévouement du patriote, ils eurent celui du soldat.»[1])

La *Vie de Guillaume Tell* de Lamartine doit nous retenir davantage, car la légende tellienne est le seul fait de l'histoire helvétique[2]) sur lequel se soit étendu le poète, lorsqu'il écrivit, sur elle, ou plutôt sur son héros, un volume entier.

Le *Guillaume Tell* est un très court ouvrage de vulgarisation[3]).

---

[1]) Lamartine: Hist. des Girondins, (t. III, l. XX, p. 123).

[2]) Relevons encore une allusion à Eynard, de Genève, le généreux philhellène dont le rôle est connu. (Lamartine: Hist. de la Turquie; T. VIII, p. 320-1).

[3]) *G. Tell* fait partie des opuscules consacrés à la vie de quelques hommes illustres, et que Lamartine écrivit nombreux dans sa vieillesse besogneuse, cruellement frappée de soucis financiers. Rappelons, outre *G. Tell, l'Histoire* ou *la Vie d'Antar,* de *César, d'Abélard,* de *Gutenberg,* de *Christophe Colomb,* de *Cromwell,* de *Bossuet,* de *Fénelon,* de *Bernard* de *Palissy,* etc. —

G. Tell est un volume de 130 pages, en XVII courts chapitres: les cinq premiers sont une élémentaire introduction géographique et historique sur la Suisse primitive; les six suivants (ch. VI-XI) racontent les événements qui précèdent l'apparition de Tell, enfin les six derniers (ch. XII-XVII) relatent la légende de Tell. Résumons-les brièvement:

Chap. I. Détails géographiques généraux sur l'Helvétie: les Alpes (p. 1-4).

Chap. II. La nature alpestre (p. 5-12).

Chap. III. Le paysan des Alpes; mœurs et coutumes (p. 13-20).

Chap. IV. Caractère du Suisse (p. 21-6).

Lamartine trace de Tell et de son temps une image sympathique, calquée entièrement sur la légende, née des traditions orales et de la chronique du *Livre Blanc*, et popularisée par Tschudi, J. de Muller et Schiller.

Lamartine est surtout influencé par Schiller. En effet, la moitié à peu près de son livre (p. 66-III) est la reproduction exacte et textuelle de la scène entre Gessler et Tell du drame allemand (scène III de l'acte III). Et tous les détails donnés par Lamartine sont puisés dans Schiller. Ici donc, aucune recherche de sources, aucun effort critique: Lamartine ne met pas en doute (ce que Chateaubriand avait fait), la légende de Tell. Il donne une simple et poétique vulgarisation.

Le poète trace dans *Tell* la figure de la Suisse chère aux romantiques et que nous connaissons: une «Arcadie moderne». Cette opinion préconçue et fausse, mais encore générale en ce temps, Lamartine la conserva, nous le savons, toute sa vie. —

Chap. V. Coup d'œil rapide sur l'histoire helvétique jusqu'à Tell. — La légende d'Henri de Toggenburg et d'Ida (p. 27-36).

Chap. VI. Les Habsbourg et la Suisse. Les baillis, Gessler, etc. Leur conduite dans le pays; haine du peuple à leur égard (p. 37-41).

Chap. VII. Gessler veut faire détruire la maison neuve de Stauffacher (p. 42-44).

Chap. VIII. Stauffacher, Furst et Melchtal décident de combattre Gessler et les autres tyrans (p. 45-50).

Chap. IX. Le Grutli; sa situation (p. 51-2).

Chap. X. Le Serment du Grutli (nov. 1307) (p. 53-8).

Chap. XI. Nouvelles atrocités des baillis. Apparition de G. Tell (p. 59-62).

Chap. XII. Tell arrêté pour rebellion par les agents de Gessler (p. 63-66).

Chap. XIII. Récit de la scène entre Gessler et Tell, d'après Schiller (G. Tell, A. III, Sc. III) (p. 67-110).

Chap. XIV. Tell est emmené à Kussnacht. Il est placé au gouvernail durant la tempête sur le lac et s'échappe (p. 111-116).

Chap. XV. Tell tue Gessler d'une flèche, au chemin creux de Kussnacht (p. 117-20).

Chap. XVI. Révolte générale en Suisse. Prise des châteaux seigneuriaux de Rotzberg, de Sarnen, d'Uri, etc. (p. 121-6).

Chap. XVII. G. Tell: héros national merveilleusement conforme au caractère, aux mœurs, aux sites helvétiques (p. 127-130).

Dès qu'il connut Huber-Saladin (qui le mit au courant des affaires politiques fédérales), Lamartine s'intéressa à l'histoire contemporaine de notre petite patrie. Preuve en soit quelques discours qu'il prononça à la Chambre française, et qui sont l'écho des conversations de 1841 entre le poète et le soldat.

C'est, le 21 sept. 1845, le discours sur: *La Politique étrangère.* Lamartine y adjure le gouvernement de ne pas se désintéresser des événements de Suisse[1]), de comprendre la situation spéciale de ce pays, de le laisser accomplir lui-même ses réformes nécessaires et de le soutenir dans cette voie salutaire.

Citons quelques passages qui résument les points principaux de l'argumentation de l'orateur:

«La Suisse manque d'unité, c'est-à-dire du principe de vie nationale. (Le malaise de la Suisse).

...Chaque canton est souverain chez lui, et la Suisse entière est sans souveraineté sur elle-même (ibid.).

...Il n'y a pas un sommet, pas une vallée, pas un lac, pas un torrent qui ne crie aux Français:

Il faut que vous soyez les maîtres absolus de l'Allemagne et de l'Italie, ou bien il faut que la Suisse soit un peuple indépendant et fort. (Pourquoi la France ne doit pas rester indifférente).

...Vous voyez donc que la Suisse est tellement indispensable à l'équilibre actuel et à la pondération des peuples, que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. (Importance de la Suisse en Europe).

...De plus, c'est un vieux berceau de liberté, une terre de démocratie... (Elle est un symbole).

...Nous ne souffrirons pas d'intervention. La Suisse accomplit un mouvement vital indispensable, son existence comme nation. Qu'elle l'accomplisse en liberté! (La Suisse doit être indépendante vis-à-vis de l'extérieur).

...Périsse une lettre morte des traités de 1815, plutôt que le sens commun, l'indépendance et la nationalité d'un grand peuple en Suisse.»[2])

---

[1]) On sait que celle-ci souffrait alors de querelles religieuses et politiques, et surtout du manque d'unité réelle et d'un fort pouvoir central. —

[2]) Lamartine: La France parlementaire, (t. IV, p. 237-42).

C'était faire preuve d'une connaissance merveilleuse de notre Etat politique, de notre devoir envers l'Europe et de son devoir envers nous, enfin de notre rôle sur le continent. —

Le colonel Huber-Saladin lui-même n'aurait dit, ni plus, ni mieux. Rarement politique étranger parla d'aussi sagace, loyale et prophétique façon.

Le 31 octobre 1847, Lamartine reprend les arguments déjà exposés, et les développe encore, dans un nouveau discours sur: *La situation de la France à l'extérieur.* Il y traite, en quelques lignes, de la question des Jésuites en Suisse, des couvents d'Argovie, du Sonderbund, et avec une sûreté d'information étonnante. Son allocution débute par ces belles paroles: «Le sang des Suisses nous est aussi sacré que celui de la France[1]).»

Nouvelle allusion à la question helvétique dans le discours de Lamartine à la Chambre, le 29 janvier 1848, sur: *Les affaires d'Italie.* Il trouve indigne que l'Europe intervienne en Suisse, et qualifie «d'impérieux défi» et «d'humiliation» la note que vont faire parvenir au gouvernement de notre pays la France et les autres Puissances.[2])

Lamartine montra mieux encore combien il s'attachait aux affaires politiques de notre patrie, quand, en 1848, ministre tout puissant, il fit nommer, lors de l'affaire de Neuchâtel, le colonel Huber-Saladin: agent officieux du gouvernement français auprès du Conseil fédéral.

Et certes, ce remarquable homme d'Etat, s'il ne s'était retiré définitivement de la scène politique à l'avènement de Napoléon III (2 déc. 1851), eût souvent encore prouvé une sympathie sans calcul pour le pays de son ami genevois, et manifesté abondamment sa sagacité politique et sa noblesse de caractère. —

Dès avant 1848, Lamartine est républicain et partisan, sinon des actes, au moins des grandes idées de la Révolution française.

En 1830, par exemple, il écrit à de Virieu:

«La Révolution-principe est une des grandes et fécondes idées qui renouvellent de temps en temps la forme de la société humaine; et, si tu veux raisonner sans passion avec toi-même, tu verras

---

[1]) Lamartine: La France parlementaire, (t. V, p. 99 et sq.).
[2]) Lamartine: La France parlementaire, t. V, p. 421).

que l'idée de liberté et d'égalité légales est autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien».[1])

Il a horreur de la tyrannie,[2]) sous toutes ses formes. C'est en termes presque religieux qu'il chante l'avènement de la République, en 1848: «La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée»[3]) mande-t-il à M. Rolland. Son *Histoire des Girondins* avait été saluée «comme un appel aux armes» et avait plongé une partie considérable de l'opinion dans l'atmosphère de 1789.

Mais ce sentiment démocratique, Lamartine l'avait inné. Et ni la Suisse, ni les livres, ni telle ou telle personnalité (Huber-Saladin, par exemple), ne l'influencèrent à cet égard. Il suit la même évolution que Chateaubriand et Hugo. Le poète avait été pourtant farouche royaliste sous l'Empire. Mais il ressaisit vite son indépendance, ne se reconnaissant pour seuls maîtres que son cœur et sa raison.

Foncièrement optimiste, il ne soupçonne même pas que la laideur et le vice voisinent toujours avec la vertu et la beauté. L'idéalisme en ce qu'il a de plus grand n'a pas trouvé d'interprète plus fervent, plus noble et plus émouvant que Lamartine, qui chante l'espérance humaine, l'ascension des âmes vers Dieu par la douleur librement acceptée, la fraternité féconde des peuples, la beauté des choses et la bonté de Dieu.

Esprit honnête, épris de justice, profondément humain, il réclame la liberté pour l'individu comme pour les peuples.

Et s'il est libéral, c'est comme homme d'abord et simplement: «Je ne suis, avoue-t-il à lady Stanhope, ni aristocrate, ni démocrate; j'ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l'humanité, et pour les trouver aussi creux l'un que l'autre; je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; je suis homme et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit né au sommet ou au pied de l'échelle sociale! je ne suis ni pour le peuple, ni pour les grands, mais pour l'humanité tout

---

[1]) Lamartine: Corresp. (t. III, L. DXXIV, p. 215-6).

[2]) Il a voué à Napoléon, par ex. une haine et un mépris terribles. Sa fameuse Ode est dans toutes les mémoires. [v. aussi: Corresp. (t. IV, L. DCCXXX, p. 57, etc.)].

[3]) Lamartine: Corresp. (IV, p. 273).

entière; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques, ni aux institutions démocratiques la vertu exclusive de perfectionner l'humanité; cette vertu n'est que dans une morale divine, fruit d'une religion parfaite! la civilisation des peuples, c'est leur foi».[1])

Lamartine place «l'humanité au-dessus des nationalités» et veut «l'homme égal à l'homme, l'homme frère de l'homme; la société comme un fraternel échange de services et de devoirs réciproques, régularisés et garantis par la loi, le christianisme législaté».[2])

«Il voulait, a-t-on dit de l'auteur des *Harmonies*, faire rayonner jusqu'au bout de la terre l'idée de justice et de fraternité.

...Grande lyre tendue à tous les souffles de la pitié, de la douleur et de l'amour, il s'est défini simplement et justement ainsi: «J'ai eu de l'âme, c'est vrai, voilà tout».[3])

Et c'est tout le prestige de sa personnalité, de sa vie et de sa poésie. —

On comprend qu'avec ce caractère et ces idées, Lamartine ait très tôt aimé la Suisse républicaine, alors même qu'il ne lui devait rien. Elle était un exemple, sinon un modèle, de l'état républicain tel que le pouvait désirer un haut esprit, libéral et idéaliste.[4])

II. Les connaissances littéraires de Lamartine étaient extrêmement vastes. La lecture de ses œuvres et de sa *Correspondance* démontre qu'il s'était assimilé facilement les plus grands auteurs, les plus variés aussi, et qu'il avait pénétré toutes les littératures, surtout la grecque et l'anglaise. On sait tout ce qu'il doit à la Bible, à Pétrarque, à Ossian, à Rousseau, à Byron et à Chateaubriand[5]).

---

[1]) Lamartine: Voyage en Orient, (t. I, p. 269 et sq.).

[2]) Lamartine: Voyage en Orient, (t. II, p. 174).

[3]) Clouzet, etc. Vie de Lamartine, (186).

[4]) [v. surtout la fin du poème: *Le Ressouvenir du lac Léman;* nous revenons plus loin sur cette idée (v. analyse de la pièce)].

[5]) Zyromski: La poésie de Lamartine. —

— Nous revenons plus loin sur *Rousseau* et *Byron;* Pétrarque, Ossian et la Bible n'intéressent pas notre étude, mais nous ferons une remarque à propos de *Pétrarque* et de *Chateaubriand:*

Rousseau a été une des grandes admirations de Lamartine. Pourtant, vieilli, revenu de ses illusions après une vie «lamentable et superbe», sachant par expérience qu'idéalisme et réalité sont deux choses très différentes, l'auteur de *Jocelyn* a vu finalement en Rousseau un sophiste dangereux et a été pour lui sévère.

Mais dans sa jeunesse, Lamartine dévorait littéralement les écrits du philosophe de Genève. *Les Confessions*, *la Nouvelle Héloïse*, les *Rêveries* surtout, le *Contrat social et l'Emile* — ceux-ci beaucoup moins, il est vrai — enthousiasment le poète, saisi surtout par ce qu'il trouve en ce Suisse de sensibilité, de «romantisme» pour tout dire. Individualisme, orgueil, misanthropie, lyrisme, amour de la nature, expansion du «moi», mélancolie, tout cela lui plaît infiniment en Rousseau.

Il le lit «en amoureux» et «avec volupté». Il n'a pas de mots assez chaleureux pour peindre sa dilection.[1])

Lamartine ne manque pas, chaque fois qu'il est en Savoie, de visiter les Charmettes; et, ailleurs, les lieux où s'arrêta Rousseau.[2])

Celui-ci a été surtout un prestigieux écrivain et «une âme» exceptionnellement riche et intéressante. C'est son grand attrait pour Lamartine. Rousseau, «ce seul écrivain du dix-huitième siècle dont le génie fut une âme»[3]) répète-t-il souvent.

Un court poème des «Recueillements poétiques» est intitulé: «Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau à l'Ermitage».

Lamartine était un admirateur fervent de l'auteur italien; il le cite et lui emprunte souvent (par ex.: sa conception mystique de l'amour, etc.) [v. Corresp. passim.].

Lorsqu'il vient en Suisse, en 1824, le volume des *Canzoni* est son livre de chevet, il l'annote, y ébauche des vers, y crayonne, par exemple: «la Chute du Rhin à Lauffen». —

Lamartine n'a jamais caché son admiration pour Chateaubriand. Il est certain pourtant qu'il l'aimait peu. Il est même méchant à son égard, dans la Correspondance. Il dit quelque part le «mépriser», et le traite de «Thersite politique» (v. Lamartine: Corresp. t. III, L. CCCLXXXVI, p. 11, 133, 137, 167; T. IV, 8 etc.).

[1]) Lamartine: Corresp. (t. I, p. 146-7) et Mém. inéd. (p. 110), etc.

[2]) Lamartine: Corresp. (t. I, p. 133 et sq; II, p. 87; 177). —

[3]) Lamartine: Confid. (XI, 389).

On en connaît la première strophe:

«Toi, dont le siècle encore agite la mémoire
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau?»[1])

L'influence de Rousseau est même sur lui si forte, si indéniable, que Lamartine moule son style sur celui de son modèle. Et il aura grand peine à se débarrasser des vocables, des expressions ampoulées chères au XVIII[e] siècle.[2])

Mais, répétons-le, l'âge venant, Lamartine se détache de plus en plus de ce maître. Rousseau? il le trouve philosophe dangereux, faux, utopiste, un «sophiste de sentiment» et «un aventurier de gloire»[3]). Il reste toujours, par ailleurs, admirateur fervent du poète, du styliste, mais d'eux seulement.

A la fin de sa vie (1866), Lamartine écrit un livre entier contre Jean-Jacques: *J.-J. Rousseau. Son faux contrat social et le vrai contrat social.*[4])

---

[1]) Lamartine: Recueillements poétiques, (XXIV, p. 255-6).

[2]) Cette comparaison par ex.:

Lamartine:

«L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré;

La constance l'honore et le malheur l'épure.»

(Lam.: Méd. Poét. (Le temple; v. 34 et sq.).

Rousseau avait dit:

«C'est lui (le véritable amour), c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels... Sa flamme honore et purifie toutes les caresses...» (Rousseau: Nouv. Hél. I, 50). [Cité par Lanson: Médit. Poét. t. I, p. 197].

— v. aussi la description sentimentale du lac (Raphael p. 213 et sq.; et Rousseau: Nouv. Hél. IV. 17, etc.).

[3]) Lamartine: Mém. inéd. (p. 362).
— Hist. des Girondins, (t. I, 24 etc.).

[4]) *J.-J. Rousseau. Son faux contrat social et le vrai contrat social.* — (Paris, Lévy 1866).

Gros volume de 288 pages, divisé en 3 grandes parties et une conclusion. — Une courte introduction nous apprend que si la France — pays du sens commun et des idées claires — possède peu d'utopistes, elle peut s'enorgueillir pourtant de Fénelon et de Rousseau, disciples de Platon.

C'est un vigoureux, rapide, quelquefois profond plaidoyer du bon sens, de l'ordre et du spiritualisme social humain contre les sophismes et le «matérialisme égoïste» de Rousseau, «le moins raisonnable et le plus grand des écrivains d'idées des temps modernes.»[1])

Rousseau et *Madame de Staël* exceptés, on ne voit pas que Lamartine ait fréquenté nos auteurs suisses et se soit occupé beaucoup de notre littérature. Il cite quelquefois pourtant *Haller* et *Gessner*, mais sans rien spécifier de leurs œuvres ou de leur génie. «Et c'était le monde des poètes, dit-il en voyant se dérouler devant ses yeux, de Saint-Cergue, le panorama du pays suisse: Vol-

---

Puis, dans une première partie (p. 1-114), Lamartine étudie la vie, le caractère et les œuvres de Rousseau, sauf le Contrat social. Il est sévère dans ses jugements et ne ménage pas son ancienne idole:

«Il y a de la crapule au fond de ce caractère comme il y en a au fond de cette vie». (op. cit. p. 29).

La Nouvelle Héloïse: «un roman déclamatoire comme une rhétorique du sentiment, dissertation sur la métaphysique de la passion, passionné cependant, mais de cette passion qui brûle dans les phrases et qui gèle dans le cœur». (ibid. p. 71); roman écrit en style «qui n'était ni grec, ni latin, ni français, mais helvétique... musique alpestre qui semblait un écho des montagnes, des lacs et des torrents de l'Helvétie» (ib. p. 79-80).

L'Emile: livre d'un style admirable et d'une conception insensée (ib. p. 80). Seule, «la Profession de foi du vicaire savoyard» mérite d'être toujours prisée.

— Une deuxième et une troisième partie étudient le *Contrat social,* unique ouvrage de Rousseau (par ses conséquences), avec les *Confessions,* qui se relise et restera, au dire de Lamartine.

Et le poète de reprendre une à une les thèses de «ce catéchisme de la révolution française» et de les réfuter abondamment, avec justesse et éloquence, souvent aussi avec profondeur (p. 115 et sq.).

Enfin Lamartine clôt son ouvrage par une conclusion lyrique de ton, où nous lisons ces lignes: «Je suis contre J.-J. Rousseau pour Confucius, malgré la prétendue loi du progrès indéfini, progrès dérisoire qui descend souvent, au lieu de monter, du spiritualisme social de Confucius au matérialisme égoïste du *Contrat social.* (p. 250).

Le véritable Contrat social ne s'appelle pas droit, il s'appelle devoir; il n'a pas été scellé entre l'homme et l'homme, il a été scellé entre l'homme et Dieu». (p. 254).

[1]) Lamartine: J.-J. Rousseau, etc. (p. 91).

taire[1]), Rousseau, Byron[2]), Staël, Haller, Gessner, monde de la poésie et de la liberté, éclos au soleil des montagnes».[3])

Autre allusion: «Voilà Schiller, Gœthe, Wieland, Gessner! Il y a en eux de belles pages pour le peuple, car la poésie allemande y descend parce que le peuple monte à elle»[4]). Rappelons ici que si Gœthe, Schiller et Wieland (qui étaient pour les Français d'alors les «romantiques allemands»), étaient célèbres, Haller et Gessner étaient très connus à la fin du XVIII[e] siècle et jouissaient d'une notoriété plus grande même que celle de ces Germains illustres.

---

[1]) Il est étonnant de voir combien Lamartine prise le poète en Voltaire. Il le place au rang des «poètes immortels et souverains» (Lamartine: Médit. (Préf. 1849) éd. Lanson, t. II, p. 369 etc.). Fait qui s'explique, quand on sait la part de l'auteur de *Tancrède* dans la formation littéraire de l'écrivain romantique. —

[2]) Lamartine n'a jamais vu ni connu Byron, quoiqu'il prétende par trois fois (dans le Commentaire des *Méditations,* dans le *Cours familier,* et dans les *Confidences)* l'avoir aperçu à Genève ou sur le Léman. Or, les deux poètes n'ont jamais séjourné à la même époque sur terre helvétique. (v. l'opinion de Lanson: Méd. poét. t. II, p. 433 et sq).

Reste que Lamartine a passionnément admiré et goûté Byron, le considérant toute sa vie comme «la plus grande nature poétique des siècles modernes». Il en fait le héros de son poème: *Sur l'homme* (II[e] Médit.); il continue, en lui ajoutant un dernier chant, le *Pélerinage de Childe-Harold,* et parle du grand Anglais, chaque fois que s'en présente l'occasion, en termes dithyrambiques. Mais ce qui nous intéresse directement, c'est que Lamartine apprit à connaître et lut Byron dans un recueil périodique de Genève. En effet, la *Bibliothèque Universelle de Genève* de 1817, 1818, et 1819 (t. V. VI, VII, IX, XI) contenait de longs extraits de plusieurs ouvrages du noble lord: *Lara,* le *Corsaire, Childe-Harold, le Prisonnier de Chillon, le Giaour, Plaintes du Tasse, Siège de Corinthe.*

Rien de *Manfred.* Et pourtant Lamartine a surtout vu Byron à travers Manfred. (Lanson: Médit. poét. II. p. 433 et sq. et notes).

On pense qu'il était renseigné sur l'auteur anglais par son ami de Genève, de Vignet, qui lui envoyait régulièrement les N[os] de la *Bibliothèque Universelle.*

M. Lanson est plutôt d'avis que c'est à Paris, en 1818, et alors que Byron était dans tout l'éclat de sa renommée, que Lamartine entendit parler de lui, le lut et écrivit ses vers «Sur l'homme». La question n'est pas encore tranchée. —

[3]) Lamartine: Mém. inéd. (p. 299).

[4]) Lamartine: Geneviève, (Préf. p. 35).

Mais Lamartine, comme Chateaubriand déjà, paraît avoir connu nos deux compatriotes plus de réputation que par une lecture approfondie de leurs œuvres.

Il était naturel au contraire qu'il fût au courant des livres de Madame de Staël et nous donnât sur elle des jugements précis. Il a fort goûté *Corinne* et s'intéresse à *De l'Allemagne* bien avant la parution du volume.[1])

Il devra à l'auteur de *Delphine*, comme tout le siècle d'ailleurs, une part de ses idées philosophiques, littéraires et sociales.

Si, à l'âge mûr, il goûte moins Mme de Staël, du moins l'admire-t-il et l'estime-t-il toujours infiniment pour sa sensibilité exaltée, l'indépendance et la vigueur de son esprit, pour son courage dans ses démêlés avec Napoléon, et sa vaillance à défendre les droits de la pensée libre.[2])

«C'était, dit Lamartine en parlant d'elle, un grand homme avec les passions d'une femme. Mais ces passions, tendres et fortes, donnaient à son talent les qualités de son âme, l'accent, la chaleur et l'héroïsme du sentiment».[3])

...«C'est le Jean-Jacques Rousseau des femmes, mais plus tendre, plus sensé et plus capable de grandes actions que lui. Génie à deux sexes! un pour penser, un pour aimer; la plus passionnée des femmes et le plus viril des écrivains dans un même être. Nom qui vivra autant que la littérature et autant que l'histoire de son pays».[4])

...«Elle aimait tout parce qu'elle comprenait tout».[5])

...«Madame de Staël était le Mirabeau de la conversation et des lettres».[6])

Aux auteurs précédents joignons encore *B. Constant*, *Bon-*

---

[1]) *Correspondance* du poète (t. I, 228, 185, 227, 83, 314, etc.).

[2]) Lamartine: *Confidences,* (XI, p. 357 et sq.). Il y raconte pittoresquement comment il vit, de loin, et l'unique fois, Madame de Staël accompagnée de Madame Récamier. Dans le *Ressouvenir du lac Léman* (v. 185 et sq.). (éd. Lanson), un hommage magnifique à l'auteur de *Corinne*.

[3]) Lamartine: *Nouv. Confid.,* (p. 302 et sq.).

[4]) Lamartine: ibid.

[5]) Lamartine: ibid. (p. 330 et sq.).

[6]) Lamartine: (ibid.).

stetten et *Sismondi*, qu'il cite seulement[1]), — et nous aurons une idée de ce que Lamartine connaissait et aimait de nos lettres helvétiques. — Bien peu de choses, en vérité, si l'on songe que Rousseau, B. Constant et Mme de Staël étaient considérés par lui comme des Français et non comme des Suisses. —

III. Après avoir examiné ce que peuvent nous apprendre sur la Suisse, ou sur les relations de Lamartine avec notre pays, les écrits autobiographiques: *Confidences*, *Nouvelles Confidences*, *Mémoires inédits*, etc.[2]), et les ouvrages historiques ou critiques du poète, jetons un rapide coup d'œil sur son œuvre romanesque et poétique.

Le volume qui nous arrête au premier chef, par son importance, c'est les *Méditations poétiques*, avec le poème intitulé «Ressouvenir du lac Léman»[3]).

Lamartine ébaucha ce long poème: 252 vers, en août 1841, lors de son court séjour à Genève, et le mit au net à Paris. —

Ses multiples entretiens politiques et littéraires avec son ami, le colonel fédéral J. Huber-Saladin, avaient travaillé son esprit. Et c'est le thème de ces conversations, amplifié de réflexions personnelles diverses, qu'il reprend dans le «Ressouvenir du lac Léman».

Dans une première partie (Vers: 1-78), Lamartine revenant par la pensée au Léman, aux Alpes, qu'il vient de quitter pour rentrer à Paris, décrit, en vers encore très classiques, la beauté du paysage lémanique[4]).

Voici la brusque vision de hautes vallées pittoresques:

«Je vois blanchir d'ici, dans les sombres vallées,
Des torrents de poussière et des ondes ailées;
Leur sourd mugissement tonne si loin de moi,
Que je n'entends plus rien du fracas que je voi!»
. . . . . .
. . . . . .

[1]) Lamartine: *Nouv. Confid.*, (p. 335 et 339).

— Dans une lettre au baron de Vincy, il dit avoir beaucoup d'estime pour *Bonstetten*, qu'il aimerait connaître personnellement et dont il assure avoir lu plusieurs œuvres (il n'indique pas lesquelles). [De Lessert; p. 95 et sq.].

[2]) Ouvrages qu'il faut compléter l'un par l'autre, tous ne concordant pas toujours par l'exactitude du récit et l'abondance des détails.

[3]) Lamartine: Méditations poétiques, (éd. Lanson: Ressouvenir du lac Léman (t. II, p. 482-96, 252 vers).

[4]) Lamartine: *Ressouv. du lac Léman* (v. 33-78) [éd. Lanson, Médit. poét., t. II, p. 484-6.].

La cascade:

«Flèche d'eau du sommet dans le gouffre lancée,
La cascade en sifflant éblouit ma pensée;
Comme un lambeau de voile arraché par le vent,
Elle claque au rocher, rejaillit en pleuvant,
Et tombe en pétillant sur le granit qui fume
Comme un feu de bois vert que le pasteur allume.
A peine reste-t-il assez de ses vapeurs
Pour qu'un pâle arc-en-ciel y trempe ses couleurs
Et flotte quelque temps sur cette onde en fumée,
Comme sur un nom mort un peu de renommée!...»
. . . . . .
. . . . . .

Quelle richesse de teintes et de reflets du ciel et des montagnes sur les eaux, que celle des lacs de l'Oberland, lors des beaux soirs d'été:

«Notre barque s'endort, ô Thoune, sur ta mer,
Dont l'écume à la main ne laisse rien d'amer;
De tes flots, bleu miroir, ces Alpes sont la dune.
Il est nuit; sur ta lame on voit nager la lune:
Elle fait ruisseler sur son sentier changeant
Les mailles de cristal de son filet d'argent,
Et regarde à l'écart, des bords d'un autre monde,
Les étoiles ses sœurs se baigner dans ton onde.
. . . . . .
. . . . . .
La rêveuse Jung-Frau, de son vert piédestal
Déploie aux vents des nuits sa robe de cristal...
A ce divin tableau, la rame lente oublie
De frapper sous le bord la vague recueillie;
On n'entend que le bruit des blanches perles d'eau
Qui retombent au lac des deux flancs du bateau,
Et le doux renflement d'un flot qui se soulève,
Sons inarticulés d'eau qui dort et qui rêve!...
O poétique mer! il est dans cet esquif
Plus d'un cœur qui comprend ton murmure plaintif;
Qui, sous l'impression dont la scène l'inonde,
Pour soulever un sein, s'enfle comme ton onde,
S'ouvre pour réfléchir, à l'alpestre clarté,
La nature son Dieu, l'amour, la liberté;
Et, ne pouvant parler sous le poids qui le charme,
Répand le dernier fond de toute âme... une larme!»

. . . . . .
. . . . . .

Une seconde partie (Vers: 79-102) résume quelques griefs dont aurait fait part à Lamartine le colonel Saladin: l'Helvétie est faible et peu unie; surtout elle est trop petite, dédaignée des états forts, impuissante à jouer le rôle que lui commanderaient sa valeur et son histoire.

La troisième et dernière partie, la plus longue (Vers 103-240) magnifie, en vers splendides de plénitude, comme des axiomes, notre petite patrie:

«Adore ton pays et ne l'arpente pas.
Ami, Dieu n'a pas fait les peuples au compas:»
. . . . . .
. . . . . .

Non, car l'âme est tout, elle fait les peuples et crée le patriotisme, elle rend possible les actions héroïques:

«Un Pays? C'est un homme, une gloire, un combat!
Zurich ou Marathon, Salamine ou Morat!
La grandeur de la terre est d'être ainsi chérie:
Le Scythe a des déserts, le Grec une patrie!...»
. . . . . .
. . . . . .

La Suisse est donc une terre bénie, car, si exigüe qu'elle soit en territoire, elle peut s'enorgueillir d'avoir fourni en nombre de bons serviteurs de l'humanité:

«ô Léman, à ce titre es-tu donc trop peu grand?
. . . . . .
L'amour, la liberté, ces alcyons du monde,
Combien de fois ont-ils pris leur vol sur ton onde,
Ou confié leur nid à tes flots transparents?»

Et Lamartine de rappeler et de célébrer en quelques vers la mémoire de Rousseau, de Voltaire, de Byron, de Mme de Staël surtout, tous hôtes illustres des rives du Léman.

Que la Suisse ne rougisse donc point de sa minuscule étendue sur la carte du monde, — son âme est haute et sa pensée est forte et riche; cela suffit à sa gloire.

Son rôle est magnifique: elle est le trait d'union entre plusieurs grands peuples. Qu'elle reste le seuil hospitalier où se cimente l'amitié de puissants pays, et que l'on

«voie en ses murs l'Ibère et le Germain
Echanger la pensée en se donnant la main!
Nid d'aigles élevé sur toute tyrannie,
Qu'elle soit pour l'exil l'hospice du génie...»

Quant à lui, Lamartine, termine le poète dans sa conclusion (v. 241-52), il reviendra toujours avec plaisir aux bords du Léman, consoler son esprit et reposer son âme:

«Puissé-je quelquefois, dans ton cristal mouillé,
Retremper, ô Léman, mon plumage souillé!
Puissé-je, comme hier,...
Regarder sur ton sein la voile de pêcheur,
Triangle lumineux découper sa blancheur,
Ecouter attendri les gazouillements vagues,
Et voir ta blanche écume, en brodant tes contours,
Monter, briller et fondre, ainsi que font nos jours!»

Cette pièce est à rapprocher du poème d'Hugo dans la *Légende des Siècles*: «Le Régiment du baron Madruce», plus ample, plus puissant, aussi noble de ton mais plus partial, plus diffus et moins profond que celui de Lamartine[1]).

Les deux illustres écrivains, sur un thème et avec des moyens différents, achèvent avec les mêmes éloges, aboutissent à des conclusions identiques: la Suisse est grande et glorieuse par son âme virile, par sa pensée libérale, par son rôle enfin, par sa nature qui est d'être un lien entre le Nord et le Sud, entre le monde latin et germanique, d'être une «Europe en miniature», unie, confiante, laborieuse et pacifique[2]). —

—o—

— *Le dernier chant du pélerinage d'Harold*[3]) contient dans la dédicace quelques allusions au Léman, cher à l'âme de Byron.

---

[1]) cf. notre app. critique pour les vers qui appellent des restrictions et des commentaires. —

[2]) Mentionnons, à propos des *Méditations,* que le suisse *Niedermayer* en mit plusieurs pièces lyriques en musique: *Le Lac,* l'*Isolement,* l'*Automne,* le *Soir* et l'*Invocation.*

Et ce furent les compositions de Niedermayer qui plurent le plus au poète, celles aussi qui eurent le plus de retentissement.

[3]) op. cit., (t. III des œuvres complètes, p. 135-204).

Allusions d'ailleurs sans importance au point de vue qui nous occupe; v. ces vers:[1])

«Te souviens-tu du jour où, gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme,
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés?
...Le souffle de l'aurore
Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,
Et dorait de ses feux la voile qui colore
Des vagues du Léman l'éblouissant azur...
. . . . . ».

— Quelques vers des *Nouvelles Méditations* rappellent la légende de Tell.[2])

— Des *Poésies Nouvelles*[3]) retenons le morceau intitulé: «Paysage» — La Chute du Rhin à Lauffen».

C'est une brève et sentimentale description du Rhin et de la chute. Rien de précis, des détails vagues, un simple cadre à des réflexions philosophiques.[4])

Lamartine crayonna ces quelques vers sur un *Pétrarque*, en 1824, lors de son séjour à Schinznach. On sait que, de là, il avait poussé rapidement jusqu'à Constance, aux bords du Rhin et à Lucerne. —

— Des *Recueillements poétiques*[5]) rappelons les strophes consacrées à Jean-Jacques et intitulées:

«Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau à l'Ermitage».

— Terminons ce chapitre en ajoutant que les romans de *Raphael*[6]) et de *Régina*[7]) empruntent dans quelques très rares scènes le décor du Léman. C'est leur seul lien avec la Suisse. —

---

[1]) Lam.: *Le dernier chant du péler. d'Harold* (p. 135-6; vers 1-18).

[2]) Citation et commentaire dans notre appendice critique.

[3]) Poésies nouvelles. Bruxelles Haumann 1834 (t. IV des Oeuvres complètes, p. 71-77). (Dans le même vol. quelques mots sur Mad. de Staël, p. 233-4).

[4]) Poésies Nouvelles, (Chute du Rhin à Lauffen, p. 71 et sq.). (surtout depuis les vers:

«Le Rhin sur tous ses bords sème ses flots épars;
De leur choc redoublé le roc gémit et fume...»).

[5]) Lamartine: Recueillements poétiques (XXIV, p. 255-6).

[6]) Lamartine: Raphael (p. 29 etc.).

[7]) Lamartine: Régina (Paris Lévy, 1863).

— Il n'est donc rien, dans l'œuvre poétique et romanesque de Lamartine, — *Le Ressouvenir du lac Léman* mis à part — qui intéresse directement quoi que ce soit de notre pays, et soit digne de mention.

— Lamartine n'entrevit, ni ne comprit différemment que ses grands compatriotes Chateaubriand et Hugo, la Suisse physique et monumentale, historique, littéraire ou politique.

Il fut plus loquace que le premier et critique plus averti et plus souple que le second dans ses réflexions sur la Suisse.

Comme eux, il accepte intégralement l'image puérile de l'Helvétie, les conceptions pastorales qu'avaient léguées à l'âge suivant le XVIII^me^ siècle finissant.

Lamartine eut une connaissance médiocre de notre littérature, Rousseau, M^me^ de Staël et Constant exceptés; il fut mieux informé sur quelques époques de notre histoire, sans être plus personnel d'ailleurs, puisque là encore il suit le XVIII^e^ siècle et accorde foi aux légendes les plus discutées. Mais il goûta infiniment nos paysages; il sentit en artiste la beauté et la grandeur de la nature alpestre, et il les chanta en poète, de façon plus vraie, plus complète et plus heureuse, sinon plus saisissante, que Chateaubriand et qu'Hugo.

Sur ce point, il est personnel. Il l'est plus encore dans quelques réflexions qu'il émit parfois sur le rôle politique et l'avenir international de la Suisse.

Bref, sans avoir séjourné plus longtemps sur notre territoire que ses deux rivaux en gloire, épousant comme eux les idées conventionnelles qui courent alors sur notre patrie, et qu'il gardera toujours, Lamartine lui voua une sincère affection, eut une idée suffisamment claire de notre histoire, de nos mœurs, de notre personne morale et de notre avenir. Il reste, des trois romantiques fameux qui visitèrent la terre helvétique, celui qui la goûta le plus, la sentit et l'aima le mieux; celui qui eut la vision la plus nette, la moins embarrassée de préjugés, des valeurs morales et des destinées de notre peuple. — Il le dut certainement en partie à son commerce avec le colonel Huber-Saladin, tandis que ni Chateaubriand, ni Hugo n'eurent le bonheur d'avoir des «amis suisses». —

TROISIÈME PARTIE

Hugo

CHAPITRE PREMIER

Les voyages de V. Hugo en Suisse

I. — Victor Hugo parcourt la Suisse pour la première fois en août 1825, lors de son voyage aux Alpes. Deux de ses livres nous le rappellent: «Le Rhin», «Alpes et Pyrénées», et un autre, «Victor Hugo raconté», nous donne sur cette course tous les détails.[1])

Invité par Lamartine, qu'il avait vu peu après le Sacre, Hugo se rend à Mâcon avec son ami Nodier, et, de là, fait une brève randonnée dans les Alpes. La bureaucratie tracassière de Genève l'agace. Mais le paysage des Alpes et du Léman le console bien vite.

Après une courte visite à Lausanne, en berline, à l'occasion d'une fête en l'honneur de Guillaume Tell, V. Hugo part pour Coppet.

Le temps maussade le décide à quitter la cité vaudoise, puis Genève, le lendemain déjà.

Mais le poète, très malchanceux, trouve ici les portes fermées: c'est dimanche, jour de culte.

Il entre, pour tuer le temps, à l'église de Saint-Pierre. Mal lui en prend: à peine introduit, il doit se retirer parce qu'il dérange les fidèles. Hugo s'irrite en vain contre ces protestants tracassiers, s'enferme dans sa berline et, sitôt les portes de la ville ouvertes, file d'un trait jusqu'à Sallenches. Il y déjeune de bon cœur avec Mme Hugo et la famille Nodier. Ensuite, départ pour Chamonix par la vallée de Servaz. Les dames, à dos de mulet, les messieurs, à pied, escaladent, le lendemain, le Montanvert. Le temps est splendide, aussi les paysages, variés autant que grandioses, ne laissent-

---

1) V. Hugo: «V. Hugo raconté», (chap. XLII-III, p. 34-64); et «Feuilles d'automne». Paris, Hetzel-Quantin, sans date (VII, pages 42-7, mai 1828; Titre).

ils pas d'impressionner V. Hugo, trop fatigué cependant pour en jouir à l'aise. Un peu tard, les voyageurs s'aperçoivent qu'ils n'ont plus d'argent et se hâtent de rentrer à Paris par Lyon.

Hugo commence, sans la terminer jamais, une brochure qu'il avait promise à son éditeur, intitulée: «Promenade de Paris aux montagnes de Suisse».[1]) Voici d'ailleurs ce qui s'était passé: Quand le roi eut accordé une pension à Hugo, il n'y eut plus d'éditeur qui ne lui fît de prometteuses avances. Urbain Canel, en particulier, lui parla d'un livre à écrire avec Nodier. Le poète pensait justement composer un modeste volume: une «Promenade de Paris aux montagnes de Suisse», et projetait une excursion avec Nodier.

Accompagnés de leurs femmes, de la petite Léopoldine Hugo et de Marie Nodier, les amis entreprennent, en août 1825, la tournée dont nous venons de résumer l'itinéraire.

De retour à Paris, chacun oublie son projet, et le livre promis s'ébauche mais ne se finit jamais.

Ainsi, de ce premier séjour en Helvétie, l'écrivain garde de médiocres impressions et ne rapporte quasi rien: une courte relation de voyage, quelques lignes descriptives dans ses poèmes, et c'est tout.[2])

Il reviendra chez nous quatorze ans après et visitera notre pays, en 1839, beaucoup plus à fond. Sinon des livres, du moins quelques pages très importantes en feront foi. —

II. — V. Hugo part donc de Paris, en juillet 1838, pour les pays du Rhin, sans autre but que de se promener et de rêver. Mais lorsqu'après avoir passé les vallées de Champagne et de Lorraine, puis obliqué vers Liège et la Meuse, il approche du Rhin, involontairement il se prend à réfléchir: vieux châteaux, églises, monu-

---

[1]) Hugo: V. H. raconté (p. cit.). Bertaut: Hugo: vie anecd. des Gr. Ecr. (p. 43-4).

[2]) Hugo: «Feuilles d'automne», passage cité («dicté en présence du Glacier du Rhône»).

Hugo: «V. Hugo raconté» (Fragment d'un voyage aux Alpes), pages citées.

ments, paysages, souvenirs historiques parlent du passé et forcent à sonder l'avenir. Et Hugo d'observer, de lire, d'écouter, d'écrire, à la fois en rêveur, en touriste, en philosophe, il le croit du moins.[1])

Il rassemble ses méditations dans des lettres enthousiastes envoyées à un ami de Paris. Elles ont été plus tard réunies en trois volumes. [2])

Hugo ne songeait plus à ses «Lettres», quand, vers 1841, la question rhénane se pose de nouveau en Europe et passionne les esprits de France et d'Allemagne; le poète alors élève la voix, voulant aussi, lui, le conducteur de peuples, le mage, l'apôtre, donner son opinion sur le sujet brûlant. Il publia les «Lettres» et y ajouta une longue «Conclusion» de cent pages qui traitait de la situation générale, présente et passée, de l'Europe.

Définissant l'esprit de ses récits et leur matière, V. Hugo dit lui-même, avec un peu de prétention, mais assez joliment:

«S'il ne se dérobait par son peu de valeur à l'honneur des assimilations et des comparaisons, l'auteur ne pourrait s'empêcher de faire remarquer que cet ouvrage, qui a un fleuve pour sujet, s'est par une coïncidence bizarre, produit lui-même tout spontanément et naturellement à l'image d'un fleuve. Il commence comme un ruisseau, traverse un ravin près d'un groupe de chaumières, sous un petit pont d'une arche; côtoie l'auberge dans le village, le troupeau dans le pré, la poule dans le buisson, le paysan dans le sentier; puis il s'éloigne; il touche un champ de bataille, une plaine illustre, une grande ville; il se développe, il s'enfonce dans les brumes de l'horizon, reflète des cathédrales, visite des capitales, franchit des frontières, et, après avoir réfléchi les arbres, les champs, les étoiles, les églises, les ruines, les habitations, les barques et les voiles, les hommes et les idées, les ponts qui joignent deux villages et les ponts qui joignent deux nations, il rencontre enfin comme le but de sa course et le terme de son élargissement, le double et profond océan du présent et du passé, la politique et l'histoire.»[3])

---

[1]) Hugo: Le Rhin (I, Préf. p. 1-10).

[2]) Ce livre: «Le Rhin» est «le journal de sa pensée» durant le voyage de quatorze mois au Rhin, de juillet 1838 à fin septembre 1839.

[3]) V. Hugo: Le Rhin, (I. Préf. page 10).

On s'explique facilement pourquoi le Rhin lui fait une si forte impression: le Rhin, fleuve superbe, mais aussi et surtout fleuve de l'histoire, des légendes et des faits héroïques.

Sur ce cours d'eau, si souvent chanté par les poètes et qu'il aime et respecte comme un frère d'une autre famille, V. Hugo s'attarde longuement.

Il le remonte en bateau et s'arrête à Cologne, Bingen, Mayence, Francfort, Worms, Mannheim, Spire, et Strasbourg.

Il visite encore sur la rive droite la Forêt-Noire, Heidelberg et Fribourg en Brisgau.

Enfin, le 7 septembre 1839, à midi, le poète est à Bâle venant de Fribourg en Brisgau. Il séjournera moins d'un mois dans notre pays.[1])

Suivons-le pas à pas sur la terre suisse:

Dès son arrivée, V. Hugo est captivé par la splendeur du paysage environnant: Vosges, Forêt-Noire, Rhin majestueux, enfin montagnes du Jura, «ces bosses formidables, dernières ondulations de ces énormes vagues de granit qu'on appelle les Alpes.»[2])

Hugo donne peu de renseignements sur Bâle, où il n'est resté qu'une journée.[3])

Il loge à la «Cigogne» où, de la fenêtre, il observe particulièrement deux jolies fontaines du quinzième et du seizième siècle, et il ajoute qu'à Bâle il y en a à tous les coins de rue»[4]).

L'écrivain cite, en passant, comme dignes d'attention, la cathédrale, le tombeau d'Erasme, le sarcophage de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg, etc.

Il revient sur certains détails dans la lettre suivante, plus complète et datée de Frick, le 8 septembre.[5])

---

[1]) Sur ce séjour en Suisse:
V. Hugo: Le Rhin, (t. III, lettres XXXII-IX, p. 81-141).
— Les faits et les appréciations apportés par V. Hugo étant discutés plus loin (Appendice, et passim.), nous ne donnons ici que l'itinéraire du voyage.

[2]) V. Hugo: Le Rhin (III, Lettre XXXII, page 81).

[3]) Sur Bâle, v. Hugo: Le Rhin (III, L. XXXII-III, pages 81-93), soit quelques mots seulement dans la lettre XXXIII, la lettre XXXII, quoique intitulée: Bâle, n'étant qu'une introduction.

[4]) V. Hugo: Le Rhin (III, L. XXXII, page 83).

[5]) V. Hugo: Le Rhin (III, L. XXXIII, page 85-92).

Indéniablement, Bâle est une belle cité, mais d'un art, affirme l'auteur, trop soumis encore à l'influence calviniste. Dans la ville même, les constructions intéressantes, les portes curieuses, les édifices ingénieux abondent.

La bibliothèque, enfin, est riche en meubles, livres, tableaux (surtout des Holbein), étoffes etc., qui méritent l'attention.

Mais ce qu'Hugo admire, somme toute, le plus à Bâle, c'est le paysage magnifique de variété qui frappe le touriste quand il se place sur la terrasse de la cathédrale[1])

Laidement badigeonnée en rouge[2]) et sans vitraux, la cathédrale de Bâle, avoue Hugo, fait d'abord le plus mauvais effet. Mais par leur vie, leur valeur, et leur intensité d'expression, les tombeaux, les statues, le portail à rosace byzantine, la chaire, les stalles, les chapiteaux romans du chœur, la crypte sous l'autel, quelques piliers antiques et quelques peintures attirent étrangement.

De bon matin, le poète quitte Bâle, attentif à ce qui le frappe; les vieilles tours reliées entre elles par une enceinte crénelée, les portes fortifiées, les herses, et prend la route de Rheinfelden.

Voici Kreuznach (il écrit: Creuznach), puis Augst, la vieille ville romaine, enfin Rheinfelden.

De Rheinfelden à Brougg (il écrit: Bruck) et à Zurich, le pays devient de moins en moins pittoresque, mais il séduit par sa fertilité, sa richesse, son air vif et propret[3])

Baden étonne Hugo par la variété de ses trésors: ruines gothiques et romaines, eaux thermales, Hôtel de ville, statues et monuments divers.[4])

Le jour a presque paru quand il entre en voiture à Zurich.[5])

Il y est désagréablement réveillé, à quatre heures du matin, par la diane et le pas cadencé des bataillons en marche: petite révolution; Zurich a changé de gouvernement.

La métropole n'agrée pas à Hugo qui n'y trouve cachet ni beauté; mais le lac l'enchante et il s'y promène en gondole quelques heures. Mal logé et mal servi à l'Hôtel de l'Epée, il va résider ailleurs.

---

[1]) V. Hugo: Le Rhin (III, L. XXXIII, page 89).

[2]) Erreur du poète: La cathédrale est en grès rouge et non badigeonnée.

[3]) Hugo: Le Rhin (III, L. XXXIV; pages 95-101).

[4]) Hugo: Le Rhin (III, L. XXXV, page 102).

[5]) Hugo: Le Rhin (III, L. XXXIV-V, pages 93-112).

D'une fenêtre à guillotine, il regarde tomber une pluie monotone. Il est triste sans raison. Pour se distraire, il furette dans les armoires et, péniblement, en tire un livre ignoble et révoltant: «Amours secrètes et aventures honteuses de Napoléon Bonaparte» (Paris, 1814). Cette insulte continuelle à son grand homme l'échauffe et le conduit à philosopher sur l'ingratitude humaine à l'égard des héros.

Ce n'est que dans le vieux bourg de Schaffhouse que le futur auteur des «Châtiments» apaisera sa mauvaise humeur.

Le pittoresque de la cité avec son enceinte de tours, l'église Saint-Jean, l'Hôtel de ville, le couvent de la Toussaint, enfin une amusante méprise (la «calaïsche à la choute») achèvent de le remettre de ses déboires de Zurich[1]). Laissons-lui la parole: «J'avais grand faim, il était tard; j'ai commencé par dîner. On m'a apporté un dîner français, servi par un garçon français, avec une carte en français. Quelques originalités, sans doute involontaires, se mêlaient, non sans grâce, à l'orthographe de cette carte. Comme mes yeux erraient parmi ces riches fantaisies du rédacteur local, cherchant à compléter mon dîner, au dessous de ces trois lignes: *Haumelette au chantpinnions*, *Biffeteque au craison*, *Hépole d'agnot au laidgume*, je suis tombé sur ceci:

Calaïsche à la choute, 10 francs.

Pardieu! me suis-je dit, voilà un mets du pays; *calaïsche à la choute*. Il faut que j'en goûte. Dix francs! cela doit être quelque raffinement propre à la cuisine de Schaffhouse. J'appelle le garçon.

— Monsieur, une calaïsche à la choute.

Ici le dialogue s'engage en français. Je vous ai dit que le garçon parlait français.

— Vort pien, monsir, temain matin.

— Non, dis-je, tout de suite.

— Mais, monsir, il est pien tard.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Mais il sera nuit tans eine hère.

— Eh bien?

— Mais monsir ne bourra pas foir.

— Voir! Voir quoi? Je ne demande pas à voir.

— Che gombrends bas monsir.

---

[1]) Hugo: Le Rhin (III, L. XXXVII, pages 113-116).

— Ah ça! c'est donc bien beau à regarder, votre calaïsche à la choute?

— Vort peau, monsir, atmiraple, manifigue!

— Eh bien, vous m'allumerez quatre chandelles tout autour.

-Guadre jandelles! Monsir choue. (Lisez: *Monsieur joue*). Che ne gombrends bas.

— Pardieu! ai-je repris avec quelque impatience, je me comprends bien, moi; j'ai faim, je veux manger.

— Mancher quoi?

— Manger votre calaïsche.

— Notre calaïsche?

— Votre choute.

— Notre choute! mancher notre choute! Monsir choue. Mancher la choute ti Rhin?

Ici je suis parti d'un éclat de rire. Le pauvre diable de garçon ne comprenait plus, et moi, je venais de comprendre. J'avais été le jouet d'une hallucination produite sur mon cerveau par l'orthographe éblouissante de l'aubergiste. *Calaïsche à la choute* signifiait *calèche à la chute*. En d'autres termes, après vous avoir offert à dîner, la carte vous offrait complaisamment une calèche pour aller voir la chute du Rhin à Laufen, moyennant dix francs.

Me voyant rire, le garçon m'a pris pour un fou, et s'en est allé en grommelant: — Mancher la choute! églairer la choute di Rhin afec guadre jandelles! Ce monsir choue.

J'ai retenu pour demain matin une *calaïsche à la choute*.»

Une courte halte à la chute du Rhin, puis Hugo longe en barque la rive droite du fleuve.[1])

De Schaffhouse à Lausanne, le poète aura le plaisir de faire

---

[1]) Victor Hugo date la lettre suivante du «Rhin», de Vevey, 21 septembre, mais il n'y dit rien de son voyage de Schaffhouse à Vevey.

Il faut en effet savoir que c'est dans deux volumes différents: «Le Rhin» et «Alpes et Pyrénées» que sont dispersées les notes et lettres sur son séjour en Suisse (1839).

Si «Le Rhin» nous conduit, en compagnie du poète, de Bâle à Schaffhouse, puis, de Vevey à Lausanne, — «Alpes et Pyrénées» dans cinq chapitres, nous conduit de Lucerne à Berne, puis à Genève.

Ainsi l'exploration des Alpes dans «Alpes et Pyrénées» I-V, pages 1-54) est la continuation du voyage au Rhin de 1839. Un seul voyage d'Hugo en Suisse, mais deux relations de celui-ci. —

A part un épisode (Les Bateleurs), détaché d'une lettre à Boulanger, ces pages sont toutes des lettres adressées par l'écrivain à sa femme, tandis que celles de la fin de l'ouvrage (IIe partie de «Alpes et Pyrénées») ont été écrites sur des pages d'album dans les lieux mêmes.

route avec une famille protestante très cultivée et très agréable, mais dont il ne nous a pas laissé le nom.

Lucerne,[1]) où Hugo arrive d'abord, l'émerveille par son paysage grandiose. Il parcourt les environs, gravit le Righi, admire, entre Zoug et Arth, puis Kussnacht et Lucerne, les sites, les églises, les cimetières. Le lac des Quatre-Cantons, «la merveille de la Suisse», avec la promenade des bords du golfe de Kussnacht, au crépuscule, lui fait une très forte impression.

A Lucerne même, il s'attarde au «Lion de Lucerne» et surtout à l'arsenal.

L'ascension du Righi fournit à Hugo l'occasion d'une longue digression et de quelques jugements erronés ou discutables que nous relevons et commentons dans notre Appendice.

Victor Hugo a quitté Thoune à cinq heures, et, à huit heures, il est à Berne.[2])

Berne, ce soir-là, plus bariolée et grouillante que jamais, lui fait l'effet d'une ville asiatique.[3])

Il loge à l'Hôtel des Gentilshommes qui lui paraît vieux, mais assez confortable.

Le poète ne passe que quelques heures dans la ville. Aussi, peu de détails historiques, archéologiques ou psychologiques: deux ou trois faits insignifiants et généraux, puis une histoire de bateleurs où sa fantaisie s'en donne à cœur joie.[4])

La lettre suivante, à l'ami de Paris, concerne Vevey[5]).

La jolie ville lémanique séduit Hugo par son climat, sa propreté, sa situation et quelques antiquités intéressantes.

C'est en pleine randonnée aux Pyrénées que, le 9 septembre 1843, entrant dans un cabaret, Hugo y lut la catastrophe de Villequier, où moururent sa fille Léopoldine et le jeune Charles Vacquerie, chantés dans «les Contemplations» («A Villequier»).

Victor Hugo ne continua pas la relation de son voyage et rentra aussitôt, épuisé et abattu...

[Victor Hugo: Alpes et Pyrénées, avertissement (1) et note (229)].

[1]) Hugo: Alpes et Pyrénées, (pages 5-20).

[2]) Hugo: Alpes et Pyrénées (II, pages 21-24).

(Daté: Berne, 17 septembre minuit).

[3]) Victor Hugo: Alpes et Pyrénées (chap, II, p. 23).

[4]) Victor Hugo: Alpes et Pyrénées (chap. III, p. 37-49).

[5]) Hugo ne donne aucun détail sur Soleure et Fribourg, mais certaines allusions font supposer qu'il les vit. Il dit par ex.: «Trèves et Soleure, les deux plus vieilles communes du continent».

[Le Rhin (1, page 124)].

[Sur Fribourg: Hugo, Le Rhin (II, L. XXI, 5, page 58, etc.)].

Longtemps, à Vevey, sur les tombes de deux proscrits anglais: Ludlow et Broughton, l'auteur des «Contemplations» médite sur l'injustice des exils: il se souviendra de ces tombes beaucoup plus tard, lorsqu'il rédigera les premières pages de l'*Homme qui rit*. Seul, il se promène, le soir, du côté de Chillon[1]): tout ce paysage du Léman le ravit. Et Hugo, le songeur de tous les instants, de calculer en son esprit combien de races abritées, de guerres déroulées jusqu'à nos jours sur les rives de ce beau lac.

Les souvenirs historiques sont nombreux à Chillon; aussi Hugo s'y attarde-t-il volontiers.

La crypte du château, qui a trois souterrains importants et qui est au niveau des eaux, est ici l'occasion de belles pages descriptives.

Dans le premier souterrain: la salle des gardes; dans le deuxième: une cellule et un gibet; dans le troisième: cinq petits cachots. Bonivard occupait le dernier cachot, dont il ne reste que le pilier, et des chaînes, quelques anneaux.

Michel Cotié, sauveur malheureux de Bonivard, fut enfermé dans la première prison, puis se tua en s'échappant.

Stimulé par les histoires lugubres qu'on lui raconte, Hugo visite avec ardeur coins et recoins. Il découvre avec joie que, près du soupirail, sur le troisième pilier, Byron a poinçonné son nom.

Le poète reconnaît aussi le caveau où se reposait le duc Pierre de Savoie, dit le «Petit Charlemagne», mais il n'en reste rien. La chapelle (où il ne peut pénétrer), et la chambre ducale, la salle de justice, la chambre de torture, enfin des portes, des tapisseries, des antiquailles et bibelots de toutes sortes le retiennent.

Lausanne, au contraire, déplaît à Hugo.[2]) Le mauvais goût y éclate partout, et il y fait froid, avoue-t-il.

Genève voit le poète dans ses murs le lendemain, 28 septembre[3]); Genève «une république et un océan en petit»[4]).

---

[1]) Le Rhin (III, L. XXXIX, pages 123-37).
(Daté: 22 septembre, 10 heures du soir).

[2]) «Le Rhin» (L. XXXIX, p. 135-7). (Daté: 22 septembre, 10 heures du soir).

[3]) La lettre XXXIX et dernière du volume («Le Rhin», page 137) porte à la fin de l'article sur Lausanne cette dernière ligne: «Je serai à Paris dans dix jours».
Et c'est tout. Il faut recourir au volume: «Alpes et Pyrénées» pour trouver la relation du voyage final de Lausanne à Genève puis en France. (Hugo: «Alpes et Pyrénées, p. 52-4).

[4]) Hugo: «Littérature et philosophie mêlées». Paris Quantin sans date (p. 159).

Elle l'agace par ses façons de parvenue. Badigeonnée à neuf, elle a l'air de renier son passé glorieux et ses précieuses antiquités. En revanche, elle le conquiert par son mouvement intellectuel, son esprit, sa situation et ses jolies femmes.

Hugo quitte ainsi la Suisse à Genève, où, quatorze ans auparavant, en compagnie de sa femme et de quelques amis, il avait passé quelques heures.

Il a traversé le sol suisse à la hâte: quinze jours après son entrée à Bâle, il est de nouveau en France. Et dans sa rapide randonnée, touriste et rêveur à la recherche, en tous lieux, du passé, il n'a pris que quelques notes, mais substantielles et qui méritent examen. —

III. Le troisième séjour de V. Hugo en Suisse fut le plus court: quatre jours. En voici le prétexte et la brève relation:

De Bruxelles, le poète avait envoyé une lettre enthousiaste au Congrès de la Paix de 1869, à Lausanne.

Sur l'insistance de celui-ci, il vint lui-même y participer.

Nommé président par acclamation, il ouvre la séance le 14 septembre 1869, et la clôt le 18 par un grandiloquent discours. Il s'y proclame «citoyen des Etats-Unis d'Europe et du monde».[1])

Rappelons, dans la péroraison, cette courte et sympathique allusion à la Suisse:

«Tournons-nous vers l'avenir. Songeons aux jours certains, aux jours inévitables, aux jours prochains peut-être où toute l'Europe sera constituée comme ce noble peuple suisse qui nous accueille à cette heure. Il a ses grandeurs, ce petit peuple; il a une patrie qui s'appelle la République et il a une montagne qui s'appelle la Vierge. Ayons comme lui la République pour citadelle, et que notre liberté, immaculée et inviolée soit, comme la Jungfrau, une cime vierge en pleine lumière.»[2])

Telle est l'esquisse des trois voyages de V. Hugo dans notre pays, voyages qui ont laissé des traces dans son œuvre.

---

[1]) V. Hugo: «Pendant l'Exil», (t. II, pages 167-73).

[2]) Hugo: «Pendant l'Exil», (t. II, page 173).

Ce chapitre ne contient que la lettre adressée par l'écrivain au Congrès, et les deux discours qu'il y prononça.

Le premier et le troisième sont d'importance secondaire: Hugo en effet n'en rapporte quasi rien au point de vue littéraire, et il ne fut chez nous que de passage.

Le deuxième séjour, au contraire, doit nous intéresser beaucoup plus[1]). Le poète, alors, traversa la Suisse de part en part et résuma ses observations dans deux volumes: «Le Rhin», et «Alpes et Pyrénées».

— Mentionnons enfin, pour être complet, que V. Hugo a fait halte en Suisse en août 1883, deux ans avant sa mort. Aucun biographe, aucune page du poète n'y fait allusion. Mais Romain Rolland, dans une lettre personnelle, dit se souvenir très bien que, le dimanche 19 août 1883, Hugo, accompagné de ses petits-enfants, Georges et Jeanne, et de sa belle-fille, mariée à Lockroy, était descendu à Villeneuve, à l'Hôtel Byron. Hugo serait même venu deux fois de suite à l'Hôtel Byron. Mais rien ne rappelle ce souvenir, ni plaque, ni inscription quelconque.

On inaugurait alors, rapporte Romain Rolland, qui était à Villeneuve en 1883 et qui aperçut l'auteur d'*Hernani*, le funiculaire de Territet-Glion; et Clarens, Montreux, Chillon étaient magnifiquement illuminés. —

---

[1]) On n'ignore pas que V. Hugo était un dessinateur émérite. Nous possédons de lui des esquisses étonnantes des châteaux du Rhin. Le poète en a laissé de très vivantes aussi qui ont trait à la Suisse: châteaux des bords de l'Aar (Lenzbourg), donjon du château de Frauenfeld, vieille tour près de Lucerne (dessin du 13 sept. 1839; dédié à sa fille Léopoldine et portant cette légende: «Ce que je vois de ma fenêtre. Pour ma Didine.»). [V. *Tribune de Genève* du 14. III. 25]; façades d'anciennes maisons de Genève, etc.

— (Pour les dessins d'Hugo, v.: — Coll. Burty (Genève;) Musée V. Hugo (Place des Vosges Paris), etc, — enfin les Oeuvres complètes illustrées de V. Hugo (Coll. Les Beaux Livres pour tous).

— Sur Hugo dessinateur, v.: Struienski, C.: *Dessins de gens de lettres. V. Hugo, A. de Musset,* etc. — (Paris, R. Univ. 1901); Escholier, R.: *L'art de V. Hugo.* (Paris - Correspondant, juin 1925); Chenay, P.: *Album des dessins de V. Hugo* (av. Préf. de Th. Gauthier); etc.

CHAPITRE DEUXIÈME

La Suisse au temps des voyages de Victor Hugo

I. — La Suisse présente-t-elle, vers 1840, au point de vue politique, social ou littéraire, des caractères originaux; est-elle, par rapport au reste de l'Europe, en recul ou en avance? Y a-t-il dans son régime, sa vie, ses coutumes, son histoire, des raisons de la peindre et de la comprendre comme le firent les romantiques et surtout Hugo? Ou bien, plutôt, le poète n'a-t-il vu la terre helvétique que très superficiellement et ne l'a-t-il jugée que d'après ses opinions personnelles, ses préjugés, son imagination?

Un coup d'œil sur l'état de notre patrie à cette époque nous renseignera suffisamment.[1])

L'esprit national, humilié sous la Révolution et l'Empire par les guerres et l'occupation, les luttes de classes et de partis, se réveille, entre 1815 et 1848, et tend à une réorganisation générale du pays.

La Suisse, ainsi que chacun sait, vit en ce temps (de 1815-48) sous le régime du Pacte fédéral, dit Pacte de 1815.

La Confédération est formée de vingt-deux cantons. Aux dix-neuf anciens se sont ajoutés: le Valais, Neuchâtel (à la fois canton suisse et principauté prussienne), et Genève. Berne a dû céder le pays de Vaud et l'Argovie ,mais reçoit en compensation une bonne partie de l'évêché de Bâle.

Les vingt-deux cantons sont souverains et s'unissent pour le maintien de leur indépendance et la conservation de l'ordre. Territoires et constitutions sont fédéralement garantis. La diète —

---

[1]) Sur ce sujet: *Dierauer,* op. cit., (t. V. l. XIII, p. 597-957); *Van Muyden,* op. cit., (III, 6e partie, chap. 1-16, p. 187-483); *Oeschli,* op. cit., etc.

composée des députés de tous les cantons et où chacun de ceux-ci a droit à une voix — se rassemble au chef-lieu du canton directeur, en session ordinaire, le premier lundi de juillet, et dirige les affaires générales de la Confédération. Dans l'intervalle, cette direction est confiée, de deux ans en deux ans, au canton directeur: Zurich, Berne ou Lucerne.

Mais la Suisse souffre, à cette époque, de l'impuissance du pouvoir central au regard de l'indépendance trop grande des cantons[1]). Les institutions diffèrent de territoire à territoire: si Berne, Fribourg, Soleure et Lucerne sont des républiques aristocratiques, Uri, Schwytz, Unterwald, Glaris, Appenzell, Grisons, Valais, sont des démocraties presque pures; et d'autres cantons encore forment des républiques représentatives. En outre, les constitutions cantonales consacrent des privilèges de personnes et de lieu. La confusion est grande aussi entre les trois pouvoirs: législatif, exécutif, et judiciaire.

La Restauration (1815-1830) est indéniablement une époque de faiblesse au point de vue politique, mais elle marque d'heureux progrès dans les domaines social, militaire, économique.[2])

Quelques essais de réformes s'esquissent, ainsi qu'un réveil religieux. Mais c'est après 1830 et sous l'influence de la révolution de juin, que les mouvements politiques et religieux se font sentir nombreux et puissants. Les idées libérales prennent un nouvel essor. Et, en l'espace de quelques mois, douze cantons modifient leur constitution dans le sens démocratique, les uns de façon pacifique, les autres par des moyens violents: Thurgovie (octobre et novembre 1830): Argovie, Soleure (déc. 1830); Fribourg, Lucerne, Berne (déc. 1830); Vaud, Schwytz (1830-31); Bâle (1830-1832); Neuchâtel (1831).

La plupart des nouvelles constitutions consacrent le principe de souveraineté du peuple, la séparation des pouvoirs, l'égalité civile et politique, etc.

---

[1]) cf. Lamartine: *Ressouvenir du lac Léman* [v. 79-102].

[2]) Citons par exemple le système monétaire et postal; l'organisation militaire fédérale; des travaux publics importants et divers — canalisation de la Linth, bateaux à vapeur des lacs, etc. —; développement de l'instruction publique: école de Pestalozzi, du Père Girard, de Fellenberg; associations patriotiques, religieuses, savantes: Société helvétique, Société de Zofingue, Société des carabiniers, etc.; édification de monuments divers: Laupen, St-Jacques, Morat, Wengistein, Lion de Lucerne, etc. —

La diète nomme en 1832 une Commission de quinze membres chargée de proposer un nouveau projet de pacte, celui de 1815 étant reconnu insuffisant et la nécessité urgente de réformes s'étant fait sentir. Mais le projet élaboré trouve une forte opposition et n'est pas adopté. D'où nouvelles discussions politiques et rupture entre les cantons libéraux et les cantons conservateurs. Et, si les premiers (Zurich, Berne, Lucerne, Soleure, Saint-Gall, Argovie, et Thurgovie), garantissent contre toute atteinte leurs constitutions libérales par un traité dit: le Concordat des Sept (mars 1832); les seconds (Uri, Schwytz-Intérieur, Unterwald, Bâle-ville, Neuchâtel) répondent par la Ligue de Sarnen, s'opposent à toute revision du Pacte fédéral, prennent hardiment les armes (juillet-août 1833).

Mais la diète, énergique, ordonne une levée, fait occuper militairement les deux centres de la révolte: Schwytz et Bâle, et déclare dissoute la Ligue de Sarnen.

Bientôt, des divergences religieuses s'ajoutent aux politiques. Si les cantons réformés étaient plutôt libéraux, les cantons catholiques étaient en général conservateurs. Aussi, certains gouvernements libéraux de pays catholiques ou mixtes (Lucerne, Saint-Gall, Soleure, Berne, Bâle-campagne, Argovie, Thurgovie), se croient-ils obligés d'édicter quelques articles limitant l'influence romaine sur le clergé et plaçant, en fait, l'Eglise sous la dépendance du pouvoir civil, de l'Etat. (Articles de Baden 1834). L'abolition de ces articles rétablit seule la paix.

Puis, nouvelles causes de perturbation, les nombreux proscrits étrangers réfugiés en Suisse (Mazzini, etc.), abusent de l'hospitalité helvétique et préparent chez nous, des troubles graves dans leurs patries, ce qui provoque des démêlés avec nos voisins, et surtout avec la France (Affaire Conseil, affaire Louis Napoléon, 1838).

Enfin, dès 1838, les luttes politiques reprennent plus violentes que jamais entre libéraux et conservateurs: Schwytz; Zurich — affaire Strauss; Zuriputsch (1839), dont Hugo sera témoin —; Valais (1840); Tessin; Soleure et Argovie (1840).

En Argovie, la lutte se compliquera de querelles confessionnelles. Les catholiques y sont battus, et le parti libéral alors au pouvoir décrète la suppression des huit couvents existants. Cette affaire des couvents d'Argovie, la question des Jésuites, des corps francs, enfin les troubles qui en résulteront, et l'alliance du Sonderbund, conduiront à la guerre civile (1847). Mais celle-ci mettra fin, pour longtemps, aux querelles religieuses, comme la Consti-

tution fédérale de 1848 — plus largement centraliste, nationale et démocratique que le Pacte de 1815 — aux querelles politiques.

Et le développement économique[1]) continue les progrès intellectuels, sociaux et politiques qui font de cet âge de notre histoire un temps de prospérité remarquable.

A l'époque où Victor Hugo se rendait en Suisse, c'est-à-dire en 1839, il y avait dans les lettres et dans les arts un mouvement de rénovation qui aurait sans doute frappé un voyageur moins pressé, moins superficiel, ayant plus de curiosité pour les hommes que pour les choses.

Il est intéressant de le constater, au XVIII[e] siècle on allait en Suisse autant pour visiter des hommes illustres que pour admirer la nature. Mais les romantiques semblent avoir perdu cette curiosité intellectuelle. Cela tient sans doute au fait que la Suisse ne possédait plus, alors, des Haller, des Rousseau, des Gessner; au fait aussi que le caractère européen, universel de sa vie scientifique et littéraire avait fort diminué. Et pourtant, ces grands individualistes romantiques, comme Chateaubriand, Lamartine, Hugo lui-même, pour épris qu'ils fussent de leur propre personnalité, et toujours à la recherche de leur «moi», auraient pu, s'ils y avaient pensé, trouver des interlocuteurs dignes d'eux.

En effet, la période qui s'étend de 1815 à 1847 est singulièrement attachante au point de vue de l'histoire littéraire ou artistique.[2])

Après la longue et dure époque de l'asservissement, la Suisse reprend conscience d'elle-même, cherche à exprimer son nouvel idéal, à renouer le passé à l'avenir, à se reconstituer et à s'affirmer dans les esprits comme dans les institutions.

Les deux centres de la pensée sont *Zurich* et *Genève*. Genève, c'est alors celle de *Töpffer*, telle que l'a décrite Ph. Monnier: cité à la fois ouverte et fermée, européenne et nationale, où la vie de salon joue encore un si grand rôle. Les écrivains et les savants qu'elle hospitalise peuvent être définis: des patriotes

---

[1]) Agricole, industriel et commercial à Zurich surtout, à St-Gall, Bâle, Genève, dans le Jura romand; nouvelles constructions de routes; amplifications des voies de communication; établissement des chemins de fer (dès 1847), etc. —

[2]) cf. *Godet, Rossel, Bächtold,* op. cit. —
Reynold, G. de: Suisse une et diverse, (p. 150 et sq.).

suisses qui pensent européennement. Ce sont des Genevois qui cherchent à s'helvétiser ou des Suisses «engenevoisés». C'est *Sismondi* et *Charles Victor de Bonstetten.*

A Zurich, en revanche, on est plus étroitement et déjà plus exclusivement suisse. Zurich a renoncé à jouer, dans l'ensemble de l'Allemagne, le rôle directeur qui avait été le sien au XVIIIe siècle, avec Bodmer et Breitinger. Zurich vise surtout à être la capitale intellectuelle de la nouvelle Suisse, en train de marcher à grands pas vers le libéralisme, vers la démocratie. En Suisse allemande, d'ailleurs, c'est toute une littérature qui se crée: roman, théâtre, poésie, dont *Jérémias Gotthelf*, le premier en date de nos grands romanciers de langue allemande, est le plus illustre représentant.

Mais, qu'ils soient romands ou alémaniques, les écrivains de cette époque ont tous, on reconnaît bien là le Suisse, des préoccupations morales, pédagogiques et politiques. Ce sont des hommes d'action et des éducateurs comme *Zschokke*, *E. de Fellenberg* ou le *Père Girard*, qui continuent la tradition de *Pestalozzi.* On veut faire l'éducation du peuple, et c'est au peuple qu'on s'adresse en lui composant des livres de lecture, en vulgarisant l'histoire, en créant pour lui des romans et des nouvelles dont l'enseignement est facile, trop facile même à dégager. On s'efforce même de parler le langage du peuple, et voici que commence le réveil littéraire de nos dialectes, dialectes de la Suisse allemande et rhétoroman.

C'est l'époque enfin du réveil religieux que le nom de *Vinet* symbolise et qui a ses foyers à *Lausanne* et à *Bâle* surtout. C'est ce qu'on pourrait appeler le romantisme protestant.

Dans la peinture on constate les mêmes tendances.[1]) L'art si élégant, mais étroit, des petits maîtres du XVIIIe siècle est abandonné peu à peu: la lithographie lui porte le dernier coup; *Kœnig* etc. ne sont que des survivants. Mais le goût pour les arts se généralise et s'élargit en même temps. Les peintres commencent à traiter de grands sujets, qu'ils empruntent à la nature et à l'histoire: paysages alpestres avec *Calame*, *Léopold Robert*; scènes d'histoire avec *Ludwig Vogel* et, plus tard, *Stückelberg*. Tout cela est encore du romantisme grandiloquent et conventionnel;

---

[1]) *Reynold,* G. de: L'évolution des beaux-arts en Suisse (Suisse une et diverse).

mais tout cela révèle un effort pour exprimer la pensée et l'âme nationales.

Dans tout ce mouvement, on retrouve encore l'impulsion du passé, l'élan donné par le XVIII[e] siècle dont beaucoup ont connu les meilleurs esprits et ont étudié à leur école. Mais on y retrouve surtout l'effervescence d'un peuple enfin libéré de la domination étrangère, qui entend rester maître chez lui, spirituellement et politiquement; qui veut faire son éducation soi-même, d'après ses traditions; qui veut surtout achever de se donner les dernières libertés qui lui manquent encore.

De tout cela Hugo, pas plus que Chateaubriand ou Lamartine, n'a rien vu, rien pressenti, rien désiré savoir[1]).

Tel est, rapidement brossé, le tableau de la Suisse, à l'époque où Victor Hugo y fait son principal voyage.

Rien, dans aucun domaine, qui frappe outre mesure un étranger sagace et averti des choses européennes. Le régime démocratique s'établit, mais sans être encore très remarquable; les arts, sans atteindre l'éclat du siècle précédent, sont florissants; la vie économique, enfin, suit l'essor que lui procurent les découvertes du siècle, comme au reste de l'Europe. Conclusion: La Suisse est un des pays avancés d'Europe, et c'est déjà quelque chose. Or elle n'apparut pas telle aux yeux d'Hugo. Et les pages qui suivent démontreront qu'il apporta parfois dans ses jugements sur notre pays une ignorance et des partis-pris étonnants. —

---

[1]) On trouverait, ici et là, dans *Littérature et Philosophie mêlée, W.Shakespeare, Choses vues* et dans diverses «Préfaces», des allusions à *Rousseau,* à *Constant,* à *M[me] de Staël,* etc. Mais rien qui mérite un développement.

Le seul auteur suisse qui ait l'honneur de quelques pages dans l'œuvre de Hugo, c'est le jeune écrivain genevois: *Imbert Galloix* (1806-28). Il quitta Genève en 1827, pour Paris, croyant y trouver fortune et gloire. Mais un an après (oct. 1828), il mourait de misère dans la grande ville, à l'âge de 22 ans. Il laissait quelques vers et quelques pages de prose inédits, médiocres dit Hugo, qui avait connu Galloix par des amis et qui lui trouvait une «nature de poète». Hugo cite, en particulier, une lettre admirable du jeune genevois décrivant à un ami [D...] ses luttes de désespoir, d'amertume, de misère morale et matérielle. Le grand poète commente en quelques lignes généreuses et nobles les pages, émouvantes de tragique et de sincérité, du pauvre Imbert Galloix.

[Hugo: Litt. et Phil., (1833-p. 245-70)].

II. — Victor Hugo, qu'on ne s'y trompe pas, n'est jamais venu en Suisse, promener, comme tant d'autres romantiques, sa mélancolie et son pessimisme dans les âpres solitudes alpestres.

Non. Bien équilibré, d'une solide santé, foncièrement optimiste, il voyage par plaisir, sans but très défini, en rêveur que toute chose amuse.

Faire des excursions à petites journées, en cabriolet, sans fatigue, libre de voir et de méditer, c'est son délice. Il le dit lui-même.[1])

Encore est-il intéressant de noter ses façons de pérégriner et ce qui le captive le plus quand il voyage. Sont-ce les mœurs d'un pays, sa vie, ses ressources économiques? Non point! Son histoire, ses monuments, ses paysages.

Aussi Victor Hugo est-il très incomplet dans ses relations de route. Tel pays, telle grande ville sont-ils sans cachet historique, sans antiquités, il les passe et n'en rapporte rien. Mais des ruines, des sites, des bibliothèques, des cathédrales, tous les vestiges du passé qui parlent à l'imagination et au cœur, voilà qui le retient longtemps. Reprenant une phrase célèbre de Stendhal, on pourrait dire d'Hugo qu'il est une âme du passé qui se promène sur une grande route. Il a lui-même justement caractérisé sa manière quand il a dit: «Le voyageur a marché toute la journée, ramassant, recevant ou récoltant des idées, des chimères, des incidents, des sensations, des visions, des fables, des raisonnements, des réalités, des souvenirs. Le soir venu, il entre dans une auberge, et, pendant que le souper s'apprête, il demande une plume, de l'encre et du papier, il s'accoude à l'angle d'une table, et il écrit. Chacune de ses lettres est le sac où il vide la recette que son esprit a faite dans la journée, et dans ce sac, il n'en disconvient pas, il y a souvent plus de gros sous que de louis d'or.»[2])

Avant d'être touriste et voyageur, le poète est antiquaire, historien, archéologue, philosophe. Il ne manque jamais, quand les objets s'y prêtent, de discourir longuement à tout propos: néant de l'homme, puissance de Dieu, vanité et oubli de la vie, grandeur et sainteté de la nature, etc.[3]). Souvent une légende,

---

[1]) Hugo: «Le Rhin» (t. I. page 14).
[2]) Hugo: «Le Rhin» (t. I. Préf. page 4).
[3]) Hugo: par ex. «Le Rhin» (t. II. pages 213, 28-9, 127-9, etc.); (t. III, pages 8-9, 46, etc.).

(par exemple: «Le beau Pécopin et la belle Baldour»), une anecdote pittoresque, des traits d'esprit (l'esprit d'Hugo), s'ajoutent au récit, et, parfois, le varient heureusement.[1])

Mais, en général, si l'écrivain s'étend, c'est à propos d'architecture, de faits et de lieux historiques. Toujours, son esprit d'antithèse voit là matière à développements, à parallèles, à méditations psychologiques et philosophiques.

En architecture, c'est à l'art mediéval que vont toutes ses préférences. V. Hugo a parlé magnifiquement du style gothique: il en a montré la sincérité, la simplicité et la grandeur, la finesse et la force, la richesse, l'unité et la variété. La puissance symbolique des chefs-d'œuvre du moyen-âge attire surtout l'esprit naturellement curieux et méditatif de l'auteur de «Notre-Dame de Paris».

Les vieux monuments sont pour lui de vivants amis. Il ne manque pas de critiquer sévèrement, chaque fois qu'il en a l'occasion, les sacrilèges destructions ou les constructions sans originalité.

Mais reste qu'il considère sous un angle si étroit, d'une manière si personnelle, si particulière, pays, choses et gens, que ses livres de voyage en sont, souvent, à la fois insuffisants et prolixes, bourrés de jugements et de faits erronés ou discutables. —

III. — Nous nous réservons d'examiner de près, dans notre appendice critique, tous les passages du «Rhin», d'«Alpes et Pyrénées» et de la «Légende des Siècles» qui ont rapport à la Suisse et méritent d'être expliqués, annotés ou corrigés.

Bornons-nous ici à quelques remarques générales:

— Hugo n'est pas responsable des thèses fausses qu'il propage et qui couraient en son temps sur la Suisse: nation de bergers, pays de la liberté, etc.

Ce sont là préjugés populaires, et V. Hugo, en leur accordant crédit, est coupable seulement de naïveté, de manque d'esprit critique et d'observation.

— En revanche, le poète est pleinement responsable des ignorances, des erreurs matérielles assez nombreuses (faits, dates, ju-

---

[1]) Hugo: (t. II, pages 191-3, 63, etc.); (t. III, pages 115-6, 106, etc.).

gements historiques, géographiques ou philosophiques sur notre pays)[1]) qui remplissent ses volumes.

Rappelons que Hugo écrit à une époque où il sacrifie tout à ses sentiments de démocrate passionné, à son amour du peuple. Il voit un précurseur dans tout homme d'esprit libre et avancé. Et, dans sa manie de trouver partout des modèles et des exemples, V. Hugo prête à l'Helvétie des idées démocratiques avant l'heure.[2])

La vérité historique est pour l'écrivain une obligation morale. Or, V. Hugo a quelquefois dénaturé les faits, apprécié certains actes de nos annales de façon à commettre des inexactitudes fâcheuses; ses conceptions particulières de l'histoire, sa façon d'apporter les documents qui justifient sa thèse ou de passer sous silence ceux qui la détruisent, ne s'expliquent que pour des fins personnelles et politiques.[3])

Ceci est fréquent chez Victor Hugo, et Biré a jadis jugé sévèrement et justement cette manière de tronquer la vérité pour des motifs trop clairs et trop intéressés.[4])

Ce qui ne veut pas dire que nous souscrivions à tous les jugements, parfois tendancieux, de Biré. Nous faisons ces remarques en toute impartialité, sans le moindre esprit de dénigrement, car nous sommes, autant que personne, admirateur enthousiaste du grand écrivain romantique. —

---

[1]) Appendice critique (Hugo).

[2]) Par ex.: «Alpes et Pyrénées» (II, 33 etc.).
cf. ses jugements sur Ludlow, Bonivard, etc. (*Rhin* III, L. XXXIX et passim).

[3]) Appendice et chap. IV (1).

[4]) Biré, E.: «V. Hugo avant 1830» et «V. Hugo après 1830».

CHAPITRE TROISIÈME

Victor Hugo et la Suisse

I. — Si les événements passés et présents ont été, le plus souvent, pour Victor Hugo, un motif, un cadre, un thème à beaux développements, c'est que son intuition de l'histoire le dispensait de tout souci de vérité scrupuleuse: il le croyait du moins.

Il conçoit l'histoire sous forme de légende, ainsi que se la représente l'imagination populaire, qui la voit en traits simplifiés, expressifs, naïfs, vivants[1]). Hugo, au moins dans la «Légende des Siècles», ne raisonne pas sur les causes et les effets, n'a pas la présomption d'exposer l'enchaînement logique des faits, et d'en tirer des lois; non, mais il veut, comme il le dit lui-même «montrer des empreintes successives du profil humain de date en date.»

C'est ainsi que la «Légende des siècles» est la peinture des époques où, lent mais continu, l'éveil se fait de la conscience morale de l'humanité.

Car «un doigt divin conduit les générations», et l'histoire en est la preuve aux yeux du poète[2]). L'homme n'est ici-bas qu'un fétu de paille «aux mains de la Providence et du hasard», seuls maîtres.

L'histoire n'est qu'une perpétuelle antithèse, elle offre un parallélisme constant. Les mêmes événements se reproduisent toujours à des dates et sous des noms différents.

Mais l'histoire ne tolère pas les imprécisions des idées et des faits. La légende, au contraire, permet tous les rapprochements,

---

[1]) v. aussi (dans la Préf. de *Cinq Mars)* comment De Vigny expose une thèse très contestable sur la façon de traiter l'histoire et les sujets historiques. —

[2]) Hugo: «Le Rhin»: (III, Conclusion, pages 154, 310, etc.; I, 125-30, etc.).

tous les artifices, et, morale autant qu'intéressante, parle du peuple et du ciel, du réel et de l'infini, du connu et du mystérieux....

D'instinct, Hugo a pour elle un faible, dicté chez l'écrivain par son sens épique, son amour du symbole et des belles moralités. Aussi ne manque-t-il jamais de conter une légende, au besoin d'en inventer[1]).

Victor Hugo est rarement objectif et reste très soumis, quoi qu'il dise, à l'actualité, à ses expériences d'époux, de père, de soldat, d'homme politique, d'exilé, de patriote...

Aussi «La Légende des Siècles» est-elle, pour une bonne part, le livre de ses confidences, après «Les Châtiments».

Créer, en la considérant avec l'œil du peuple, une légende plus sentie, plus vivante que l'histoire, ce fut l'ambition de Hugo.

Et ses recueils nous prouvent qu'il réussit souvent. Grâce à son génie, il atteignit son but, malgré des méthodes insuffisantes ou mauvaises.

Inspiré par un sujet quelconque, l'écrivain romantique se documente à sa guise, visite rapidement les lieux, s'emplit surtout l'imagination de rêves, de façon à se mettre dans l'atmosphère du temps et du thème.[2])

Il compulse livres, encyclopédies, albums les plus divers. Mais sa manière de recherche demeure incohérente. Hugo glane le pittoresque (c'est ce qui l'attire le plus), indifféremment dans une note, une page, une ligne de dictionnaire, toujours au hasard, sans aucun souci de précision, sans critique.

Il ne cherche pas à connaître, mais seulement à satisfaire un désir passager de son imagination. Il cueille, ici une kyrielle de dates, de noms, d'épisodes, là le sujet d'une anecdote, une image, un détail quelconque, etc; le reste est travail de ses souvenirs et de sa pensée visionnaire.

L'emploi des documents est, chez Hugo, fantaisiste absolument, quoique très habile.

L'exemple du «Rhin», d'«Alpes et Pyrénées», de «La Légende des Siècles», enfin de toute l'œuvre de Hugo, prouve comme il sait «solliciter doucement» les textes, les noms et les faits po-

---

[1]) Hugo: «Le Rhin», (II, L. XXI, pages 43,109: Légende du beau Pécopin et de la belle Baldour).

[2]) Bertaut: Hugo, (page 91-2).

litiques, philosophiques et historiques, citer, décrire et développer quand la solidité de ses thèses y gagne; mais, dans le cas contraire, sous-entendre, affirmer, nier, contredire, dénaturer même avec un sans-gêne souverain[1]).

A la première lecture déjà, toute page de cet écrivain saisit par sa richesse verbale, l'amas de termes techniques, la somme de noms, d'événements, d'éléments divers empruntés à toutes les connaissances humaines.

Mais cette érudition prodigieuse est de fraîche date et toute livresque.

Hugo avait pour se renseigner, outre les ouvrages de circonstance, des livres de chevet où il s'instruisait et qu'il consultait souvent: il les indique parfois mais se tait sur eux le plus souvent. Citons parmi les plus lus: Moreri, Pfeffel, Taylor, Pauthier, Schreiber, Rocoles, Dom Calmet, Gueudeville, Lesueur, Rénier, Marmier, E. Fournet, Sauval, Vaillant, etc.[2])

Sa source habituelle fut Moreri: Le «Grand Dictionnaire» (édition 1683) lui fournit en quantités innombrables des anecdotes, des éléments poétiques, des noms bizarres et sonores de lieux ou d'hommes. Il le feuilletait au hasard et condensait en notes brèves et caractéristiques ce qui le frappait et l'intéressait. Toute l'œuvre de Hugo fourmille d'exemples probants de ces emprunts et notre appendice en citera de nombreux. Il ne s'inspire pas moins de la

---

[1]) v. les ouvrages cités et étudiés dans ce travail, et surtout notre appendice; v. aussi, comme exemple complet et instructif: «V. Hugo raconté par un témoin de sa vie» et les commentaires de Biré.

[2]) Berret a donné, d'après les volumes conservés de la bibliothèque de Guernesey, une liste très complète des œuvres qui servirent le plus Hugo.

(Berret: Légende des Siècles, (t. I. Introduction pages LVI-LXVI).

Une source inconnue du «Rhin» a été trouvée dernièrement par J. Giraud; c'est:

Davity: Les Etats, Empires et Principautés du monde. Paris, Chevalier, 1619.

Ce géographe et polygraphe du XVII[e] siècle a fourni une bonne partie des renseignements contenus dans la fameuse «Conclusion» du «Rhin».

(Giraud, J.: «Revue d'Histoire litt. de la France». (Paris, Colin, sept. 1922).

[Cité par Levaillant, H.: «Figaro» (F. litt., samedi 16 sept. 1922)].

Bible, d'idées de l'époque, d'articles de journaux, de revues, de légendes traduites et imitées, dont il garde, avec quelques faits, la couleur locale.[1])

Sur la Suisse, les notions de Victor Hugo sont certaines, mais insuffisantes. Il la connaît par ce que les légendes, les manuels, les dictionnaires et enfin son expérience personnelle lui ont appris.

Ici encore, Moreri l'aide beaucoup. Et quelques rares passages feraient croire qu'il aurait même un peu pratiqué nos historiens: Jean de Muller et Monnard en particulier[2]). En tout cas, notre historien national, érudit et poète, écrivain épique et âme romantique, devait agréer au littérateur français. Pourtant l'œuvre de Hugo ne révèle pas d'imitation directe de cet auteur.

Et d'ailleurs, nous l'avons vu, V. Hugo juge l'histoire d'un pays d'un point de vue toujours particulier et souvent étroit: elle se réduit à un amas de noms et de faits bizarres, sans importance, mais qui plaisent à son esprit fantaisiste. Veut-il donner, dans «Le Rhin» ou dans «Alpes et Pyrénées», par exemple, une idée

---

[1]) Par exemple, pour la Bible: Toute la première partie de la «Légende des Siècles» (V. Hugo: Légende des Siècles, t. I.: d'Eve à Jésus, pages 21-103).

Il emprunte à Jubinal («Chansons de Geste», v. «Journal du Dimanche du 1er nov. 1846) pour certains poèmes: «Le mariage de Roland», «l'Aigle du casque», «Aymerillot»; à Malleta) [Histoire du Danemark, Copenhague, 1758] pour le «Parricide»; à Feydeau, à quantité d'auteurs de deuxième plan (v. Berret, Lég. des S.; Intr. et passim).

a) cf.: *Stadler, H.:* P.-H. Mallet. Lausanne. Imprimerie commerciale 1925.

[2]) V. Hugo possédait dans sa bibliothèque de Guernesey un numéro de la «Revue française» contenant un compte-rendu des «Tableaux de l'Histoire de la Suisse au XVIIIe siècle» (1715-1803) par Monnard (Paris 1885), le traducteur de Jean de Muller.

Et ces lignes de l'opuscule:

«La liberté descendit du ciel sur les montagnes; chaque montagne n'est-elle pas un autel d'où la liberté fera monter son encens vers le ciel?»

(Revue française, 1855, t. II, page 575).

peuvent avoir inspiré ces vers de Hugo:

«Le mot liberté semble une voix naturelle
«De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
«Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
«Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu!»

(Lég. des S.; Régiment du Baron Madruce, v. 389-92).

[cité par Berret: Lég. des S., t. II, 709-10, note).

Mais nous n'avons pas trouvé d'exemple qui prouverait un emprunt net et indiscutable d'Hugo à Jean de Muller ou à d'autres historiens nationaux.

sommaire de l'histoire suisse, il évite tout tableau général: il se contente de choisir, un peu dans chaque époque, et d'aligner, sans souci d'importance, de proportion, et de vérité, noms sur noms: personnages divers, diplomates, hommes de guerre, saints, littérateurs, batailles, traités, faits divers, etc.[1])

Ainsi, dès qu'il touche à l'histoire et à la philosophie, Victor Hugo se révèle-t-il érudit, piocheur prodigieux de détails innombrables et pittoresques; mais jamais, quoi qu'il prétende, il ne sera historien ou philosophe au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Chose singulière, il ne manque jamais, à tout propos, d'étaler avec orgueil ses droits à la science, ses sources, ses recherches, ses conceptions historiques. Le critique fait montre des mêmes défauts que l'historien. Il parle avec suffisance dans ses notes, et ses préfaces, de son travail de documentation, de son but, de ses intentions, etc. Ces prétentions, mêlées souvent à une grande ignorance, ont fait dire à Hugo les choses les plus cocasses et l'ont fait traiter de «bête» par ses ennemis.

Il estropie les noms en les copiant, commet des anachronismes grossiers, brouille temps, pays et gens, sacrifie à la rime (et à ses thèses personnelles), histoire et géographie.[2])

Agaçante aussi, sa manie des réquisitoires contre les grands: rois, soldats, princes, prêtres, tous vampires du peuple impuissant, bon et innocent...

Mais il eut, il faut l'ajouter bien vite, (et quoique sa supériorité reste en poésie, en poésie épique surtout, dans l'imagination et l'évocation), des qualités prodigieuses de synthèse, de mémoire, d'érudition. Des intuitions géniales surtout, même en science pure.[3]). Elles ont suppléé heureusement à ses lacunes, à son instruction incomplète, à ses défauts de méthode, de mesure et d'intelligence critique.

Car, Hugo n'avait pas l'érudition sûre et patiente, le sens précis et rigoureux de la science. «A ses yeux, dit justement Rigal,

---

[1]) voir, par ex.: Hugo, «Alpes et Pyrénées», (II, 31-33, etc.).

[2]) Appendice, passim; les exemples y abondent; cf. Berret, une anecdote d'Hélène Vacaresco sur les connaissances et les méthodes du poète. (Berret: Légende des S., t. II, p. 450-1, note).

[3]) cf. ses pages inédites sur la radio-activité. Le professeur Richet les a commentées et louées abondamment. (Le Temps, n° du samedi 10 décembre 1921).

l'intuition suppléait aux recherches, et l'imagination — la sienne — avait plus de flair que l'histoire pour découvrir la vérité.»[1])

Ne voyant jamais qu'un seul côté des choses, il construit des ensembles faux, avec des détails justes.

Mais, appuyons encore là-dessus, même avec des bases scientifiques peu solides, Victor Hugo est arrivé à dresser d'une époque une figure vraie parfois dans ses grandes lignes, colorée et vivante. Il sait souvent ressusciter le passé si fortement que la documentation la plus minutieusement exacte paraît pâle en regard de ses tableaux épiques.

Dans l'imitation la plus large, l'auteur de «La Légende des Siècles» sait être personnel. Il s'inspire d'un mouvement oratoire, saisit ici un détail caractéristique, un autre là, mais il refond l'ensemble, lui insuffle sa richesse d'imagination et la vie.[2])

Il serait faux et injuste d'assimiler Hugo à un plagiaire conscient: il imite autrui, mais sait renouveler.

Et puis, l'artiste est vraiment incomparable, — tous les critiques sont d'accord sur ce point; — il unit les dons poétiques les plus rares et possède surtout le plus exceptionnel, ce don grâce auquel, sans effort, il remonte jusqu'au mythe. Primitif spontané, pour qui la nature n'a pas de secrets, il en comprend l'âme une et diverse, et sait donner aux choses mortes (pierres, villes, êtres, passé, histoire, etc.), aux idées abstraites, une vie individuelle.

Et personne n'aura su comme ce fougueux halluciné et cet artiste souverain, reconstituer, malgré d'énormes défauts et de criantes lacunes, d'aussi grandiose et prophétique façon, et par sa seule puissance de vision, les périodes historiques disparues. —

— Victor Hugo n'a pas laissé que des descriptions et des réflexions, écrites en cours de route, sur la Suisse; il s'est inspiré aussi en poète du pays helvétique: il en a chanté l'histoire et des héros. Et c'est ici «La Légende des Siècles» et «Notre Dame de Paris» qu'il faut feuilleter.

---

[1]) Rigal: Hugo, poète épique, (Introd. XIV).

[2]) Sur Hugo imitateur: Giraud, V.: «Chateaubriand, Etudes littéraire ». Paris, Hachette 1904 (surtout: Influence de Chateaubriand sur Hugo, pages 301-17).

Le poème de la «Légende des Siècles»: «Le régiment du Baron Madruce» mérite, plus que tout autre, une sérieuse étude. On y trouvera en effet les conceptions historiques du poète sur la Suisse, ses opinions sur notre rôle politique et social, son emploi des légendes, ses méthodes. Grossières ignorances et intuitions profondes s'étalent magnifiquement dans ce morceau oratoire. Recherchons-en donc l'origine, la valeur et la portée.

— De passage à Lucerne en septembre 1839, Hugo fait une longue halte à l'Arsenal de la ville et laisse des remarques importantes dans son album et dans son volume «Le Rhin»[1]). Ce qui l'a frappé: armes, vêtements, objets divers de toutes époques, il l'a noté attentivement. De cette visite, il garde surtout présents à la mémoire deux objets: pendules à deux clous, une veste de paysan et une souquenille galonnée, uniforme de la Garde Suisse. C'est pour lui une antithèse symbolique que ce «sayon de pâtre» et cette «défroque impériale», toute la gloire et la honte d'une histoire. Et Hugo de réprouver le service mercenaire et de traiter les Suisses d'avant la Révolution de laquais vendus et de bas serviteurs des tyrans.

C'est là l'idée première, l'origine, le noyau des discours contenus dans «Le Régiment du Baron Madruce». En particulier, l'antithèse entre l'héroïsme, l'amour de l'indépendance des montagnards suisses et la basse servilité des mercenaires.

Mais voici comment, sous quelles impressions et à quelle occasion, V. Hugo rassembla ses souvenirs, compulsa d'anciennes pages et écrivit les cinq cents vers du «Régiment du Baron Madruce»[2]).

A cette époque — 1859 — un fort mouvement d'opinion agitait l'Europe contre les oppressions et les répressions exercées par l'Autriche en Italie, en Pologne, en Hongrie. Hugo, toujours à l'écoute des voix populaires et des moindres événements de la vie quotidienne, s'inspire des circonstances, et amalgamant tant bien que mal — incidents d'alors, idées philosophiques et politiques du moment, notes rapportées de Suisse, — il écrit son poème. C'est, dans le cadre du XVII[e] siècle, avec les mercenaires suisses comme protagonistes, un chant à la liberté, une satire contre

---

[1]) Hugo: Le Rhin (t. III, Conclusion pages 149 et 149-50; note).
[2]) Berret, Lég. des Siècles, (II, page 677 et sq.).

les potentats. C'est l'exilé qui s'adresse indirectement à l'empereur, à tous les chefs politiques.[1])

Plutôt hymne qu'épopée historique, ainsi qu'on l'a dit[2]), le morceau de Hugo trahit un orateur persuasif, mais un historien peu véridique[3]). Les faits sont imprécis, soi-disant empruntés à la Guerre de Trente Ans, le décor vague, l'action obscure. Hugo prend ses matériaux pêle-mêle, dans l'histoire contemporaine (despotisme de l'Autriche, révoltes en Hongrie, Pologne, Italie, etc.); dans l'histoire suisse des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, dans ses souvenirs de voyage; puis dans Moreri, où dates, faits et personnages lui sont abondamment livrés; enfin, mais très peu de chose, dans Jean de Müller. La fusion d'éléments si divers ne pouvait être que laborieuse; la vérité était sacrifiée, de parti-pris, à l'idée générale, à la pensée politique et philosophique de l'auteur.

Ajoutons, pour être juste, que V. Hugo a eu ici et là des vues superbes sur le rôle de notre patrie; il a eu de l'Helvétie (comme lien entre les peuples, modèle d'une vraie démocratie, ébauche d'une Société des Nations), une idée noble, que le temps a confirmée, en partie, et qui fait honneur à son sens prophétique, à son cœur généreux et à son esprit sagace. Dommage qu'il ait encore de la Suisse l'idée romantique que nous connaissons, dommage enfin que de rencontrer une telle ignorance de notre histoire et tant d'affirmations hasardées et injustes.

---

[1]) *Le Régiment du Baron Madruce* (publié dans «La Légende des Siècles» et écrit en 1859):

[Hugo, Légende des Siècles, t. III, n° XXXI, page 71-86.
et Berret, Légende des Siècles II, pages 685-719].

Le poème comprend trois discours se répondant l'un à l'autre et peut se résumer ainsi:

a) Description du Régiment en marche.
L'aigle d'Autriche dit: Gloire à mes soldats, les mercenaires suisses (vers 1-120).

b) L'Aigle montagnard, l'aigle des Alpes suisses, clame:
Honte à ces guerriers sujets, mes enfants! (v. 121-370).

c) Le poète rectifie: Oui, honte aux soldats esclaves, mais gloire à leur mère, pays de la liberté (vers 370-560).

[2]) Berret: «Légende des Siècles», (II, page 684).

[3]) Nous relevons dans l'Appendice les erreurs d'Hugo.

— C'est maintenant le lieu, après ces remarques générales, de revenir aux thèses d'Hugo, dans «Le Régiment du Baron Madruce».

Nous avons parlé déjà des fausses conceptions romantiques du poète sur la Suisse politique et sociale de son temps. Arrêtons-nous ici sur ses opinions erronées à l'égard de «la Suisse héroïque» et de toute la période d'avant 1789, sur ses confusions entre le service mercenaire et le service étranger; enfin sur les influences de la Révolution de 1789 ou de 1848 sur son esprit dès qu'il parle de démocratie helvétique et la prône en la comprenant mal.

Vers 1840, Victor Hugo est tout à la fois théiste, bonapartiste et républicain: il était auparavant légitimiste et catholique; il est ensuite monarchiste et libéral; il sera plus tard enfin, anti-catholique et républicain socialiste.[1])

Tout son système de réorganisation politique et sociale, il le doit aux Révolutions de 1789 et de 1848 et à leurs théoriciens. Et, député, romancier, poète, journaliste ou orateur, l'auteur des «Misérables», le «penseur», le mage, le conducteur de l'humanité se fait l'apôtre des libertés politiques, religieuses et populaires, de la pensée libre, du démocratisme et des réformes universelles. Quand il vient en Suisse, c'est avec l'œil du républicain qu'il considère l'histoire et les institutions de notre pays. Inconsciemment, parce qu'il est sous l'influence des idées vulgarisées par les révolutions françaises; consciemment, parce qu'il veut donner un modèle vivant du régime et des réformes qu'il prêche.

La Suisse est déjà la terre romantique et légendaire de la Liberté et du libéralisme avancé; Hugo n'hésite donc pas à la prendre comme type. Ses livres, du «Rhin» et «d'Alpes et Pyrénées» à «La Légende des Siècles», propagent ces opinions préconçues.

L'erreur est grande pourtant, car la Suisse n'était pas, avant 1789, et jusqu'en 1830, une véritable démocratie, et les réformes qu'elle adoptera ensuite seront toutes dues aux deux révolutions françaises.

Le poète a donc donné de notre patrie une conception démocratique assez contraire à la réalité. Et là est sa faute. Mais où il

[1]) On divise en général la vie de Hugo en 4 périodes.
I. Victor Hugo: légitimiste et catholique (1818-29).
II. Victor Hugo: chrétien, monarchiste et libéral (1829-32).
III. Victor Hugo: déiste, bonapartiste et républicain (1832-51).
IV. Victor Hugo: anti-catholique et républicain socialiste (1852-85).
(Souriau, M.: Les idées morales de Victor Hugo. Paris, Bloud, sans date).

se trompe encore, et de façon presque impardonnable, c'est en généralisant cette manière de voir, c'est en faisant de toute l'époque glorieuse de notre histoire qui va des origines à 1789, une préparation démocratique à la Suisse de 1848.

Les jugements de Victor Hugo sur l'état militaire[1]), politique

---

[1]) De Vallière: «Les Suisses en Italie» (pages 1-66). — 1331-1515, par exemple, sont deux siècles de conquête. Les Suisses, très tôt en rapport avec l'Italie, firent d'abord du commerce avec leurs voisins, puis s'emparèrent d'une partie de l'Italie du nord dont il nous reste le Tessin.

La première expédition date de 1331: quelques marchands attaqués sont le prétexte à la prise de la Lévantine par les soldats des petits cantons. Puis, les expéditions se font plus nombreuses: 32 jusqu'en 1515. Les Suisses s'emparent d'une bonne partie de l'Italie du nord, jusqu'aux portes de Milan. Marignan seul mettra un frein à leurs conquêtes (1515).

Voici quelques lignes de l'Italien Vettori qui montrent lumineusement dans quel esprit ces armées entraient en Lombardie:

«Pour les Suisses, que j'estime au-dessus de tous les rois, ce qu'ils désirent c'est de pouvoir entrer en Italie quand il leur plaira, de tenir le duc de Milan sous leur dépendance, d'en tirer chaque année une grosse pension et d'avoir pour voisins, non des gens qu'ils craignent; mais au contraire des gens dont ils soient craints. D'ailleurs ils sont animés de l'amour de la République et de la gloire. Il n'y a que les Suisses qui soient capables de contraindre le roi d'Angleterre à céder.»

(Cité par De Vallière: «Les Suisses en Italie», 9).

Nous voici loin de l'esprit démocratique et humanitaire complaisamment prêts à nos aïeux par l'écrivain français.

Voici quelques détails que nous croyons utile de rappeler: C'est en Italie aussi que l'armée suisse prit conscience de sa valeur, acheva son développement et acquit les qualités manœuvrières qui ont fait sa réputation. Elle était la mieux préparée et la plus puissante de l'époque, — et non cette armée de paysans héros, mal armée, mal équipée et mal organisée, chantée par Hugo.

Les auteurs du temps sont unanimes:

Machiavel dit (Discours sur l'Art de la Guerre):

«Le Pape a plus à redouter les Suisses que la France, attendu que les Suisses finiront par asservir l'Italie, sans espoir de retour, car ce sont des républicains armés comme ne l'ont jamais été aucun autre peuple et aucun monarque de ce temps».

Et plus loin: «C'est le seul peuple qui soit resté pareil aux anciens en ce qui concerne les institutions militaires» etc. (De Vallière, «les Suisses en Italie»8).

et social de l'ancienne Confédération, attestent une méconnaissance

---

Les Suisses, en leur temps, ont été des rénovateurs en art militaire. Et ceci mérite quelques détails techniques: c'est répondre aux erreurs de Hugo que d'insister sur ce point.

Longtemps en lutte contre les meilleures armées et les plus différentes, nos ancêtres acquirent une expérience profonde des choses de la guerre. Au début du XVIe siècle, ils avaient créé une tactique spéciale: tactique pratique, adaptée merveilleusement au lieu comme aussi au tempérament des combattants. Le système du service obligatoire pour chaque canton, système inconnu au reste de l'Europe, permettait aux Suisses de lever à n'importe quelle occasion, et en très peu de temps, des effectifs de 50.000 hommes. Et là, seigneurs, citadins et paysans, coude à coude, se conjuguaient admirablement. Les chefs étaient des nobles ayant déjà l'expérience militaire et connaissant leurs soldats.

Les Suisses — Hugo l'a toujours ignoré — n'étaient pas des novices. Les guerres d'indépendance, le goût des aventures qui poussait la jeunesse à se battre au loin, les expéditions à l'étranger avaient préparé et aguerri les Confédérés. [Hist. militaire de la Suisse, p. p. l'E. M. G. (depuis 1915)].

On a relevé avec raison que les Suisses prenaient les armes:
— officiellement (guerres d'indépendance), et c'était le régime de la nation armée;
— à titre privé (expéditions volontaires), et c'était les soldats de métier.

Ainsi un nombre considérable de professionnels renforçait toujours les armées helvétiques d'une sûre réserve.

La cavalerie, moins nombreuse et moins réputée que l'infanterie, était loin d'être négligeable. L'arme redoutée des troupes confédérées était la pique, longue de 18 pieds, terrible quand les soldats la maniaient avec habileté et force. Les combats par masse la rendirent indispensable et la firent remplacer la hallebarde. L'épée courte et le poignard étaient les armes légères.

La formation suisse par excellence, à cette époque, était le «carré»: aux piquiers qui constituaient le premier rang succédaient les hallebardiers (avec drapeaux au milieu) enfin, sur les flancs, les arquebusiers.

Les piquiers allaient au combat quand les armes de jet avaient lâché la première décharge. C'était là la formation de combat. En marche, les armées avançaient soit en disposition frontale (centre et deux ailes), soit placées en profondeur, échelon derrière échelon.

La marche au pas, nécessaire à cause du maniement de la pique, très longue, fut introduite dans les armées par les Confédérés, qui la scandaient avec fifres et tambours.

L'organisation militaire des Suisses, leur discipline sévère (v. les codes militaires d'alors), leur ténacité, leur esprit d'offensive, la valeur de leurs chefs et leur héroïsme en firent vite l'armée la plus réputée et la plus forte d'Europe.

absolue du sujet.[1])

Des guerres d'Italie à la fin du XVIIIe siècle, l'état du Corps helvétique s'était peu modifié. Il comprenait les XIII Cantons avec leurs pays alliés et leurs pays sujets[2]. Le lien fédéral était mince et le régime démocratique — là où il existait — inégal et incomplet. Les cantons veillaient surtout à leur souveraineté, à leurs droits et à leurs avantages, dans l'administration des bailliages communs.

Les querelles intérieures, les luttes confessionnelles, affaiblirent malheureusement assez vite la Confédération jadis unie et puissante.

La vie politique cantonale était empreinte partout — malgré les différences de canton à canton — d'un caractère fortement aristocratique. Un petit nombre de familles privilégiées se répartissaient les pouvoirs publics. Les villes, d'ailleurs, leur durent d'importants et heureux progrès administratifs, économiques et intellectuels. Mais l'injustice (la situation parfois pénible des bailliages communs), la corruption des mœurs, l'esprit et l'orgueil de caste, firent naître des abus, empêchèrent la juste compréhension de réformes, et amenèrent la chute du régime.

Ce rapide coup d'œil sur l'ancienne Suisse nous montre à quel point Hugo, dans son besoin de trouver un état démocratique-type, s'est illusionné dangereusement sur notre état.

Il s'est si bien forgé, pour les besoins de sa cause, l'image d'une Helvétie de légende, que, même après ses voyages dans notre pays, il en a gardé la silhouette gravée dans son imagination: terre des libertés depuis toujours, sans querelles politiques, sans ambitions périlleuses, simplement indépendante et fière; refuge tranquille et sublime de paysans heureux: «Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement.»[3])

L'Espagne, la France sous Louis XI, engagèrent des Confédérés pour l'instruction de leurs troupes et adoptèrent leur tactique.

Les Suisses furent donc bien les créateurs des armées modernes: il fallut Marignan et l'artillerie de François 1er pour détruire la légende de l'invincibilité helvétique.

[1]) Appendice.

[2]) [v. le tableau général de l'état politique de la Suisse dans notre Appendice].

[3]) Hugo: Lég. des S. (Rég. du Baron Madruce, page 714, v. 467).

Nous savons que la vérité est légèrement différente.

Une autre erreur grave, mais plus spéciale, et surtout frappante (elle forme le thème de tout le poème!) dans «Le Régiment du Baron Madruce», c'est la thèse du service mercenaire. Elle demande quelques renseignements.[1])

Avant Marignan, les Suisses avaient fait la guerre pour leur propre compte, mais après cette défaite et le traité perpétuel de 1516, ils la firent au service d'autres nations.

Et pendant que la gloire helvétique est, en Suisse même, obscursie par les divisions et les guerres civiles, les engagés, eux, la maintiennent haut à l'étranger, font revivre l'esprit militaire, en décadence à l'intérieur, et empêchent le démembrement de la patrie. Ceci grâce à leur prestige et parce qu'il sont un lien heureux entre la Suisse et les Puissances.

Notons qu'à cette époque, il n'y avait aucun déshonneur à servir: car, dans tous les pays, le service militaire était un métier et devait donc être rétribué. Hugo parle à tort d'«honneur vendu», etc. La notion du soldat-citoyen n'existait pas encore. Et puis, les soldats étaient peu payés (quatre à six écus par mois en France!), souvent avec de grands retards[2]), et pourtant chacun devait subvenir à son entretien complet. Et le code militaire suisse, très sévère, punissait de mort pillage ou vol.

L'expression «service mercenaire» est une méprise du poète français, très générale d'ailleurs aujourd'hui encore. C'est «service capitulé» qu'il faut entendre. Les Suisses servaient comme alliés, comme auxiliaires: seuls, parmi tous les étrangers, en France au moins, ils avaient ce titre: «alliés». Leurs libertés (culte, langue, code militaire, droit, justice, coutumes, etc.), étaient garanties par des traités officiels, dûment signés et renouvelés à chaque règne. Les détails de l'organisation des corps suisses étaient signifiés dans les capitulations. Grâce à celles-ci un officier (colonel ou capitaine), s'engageait à livrer tant de troupes (nombre fixé par le traité), d'abord pour une campagne, ensuite pour quatre ans, finalement de façon permanente. Nos régiments capitulés étaient donc des

---

[1]) Sur ce chapitre, cf. les ouvrages cités dans notre bibliographie. Pour les lignes qui suivent les ouvrages les plus importants, sont: *De Vallière, P.: Honneur et Fidélité,* et *Le rég. des Gardes suisses de France,* etc.

[2]) La France fut parfois en retard, dans le payement, des années (v. de Vallière, op. cit.).

unités prêtées par divers cantons à la France et à d'autres pays, et qui ne dépendaient que du Corps helvétique. Les cantons pouvaient rappeler leurs hommes dès qu'ils le jugeaient bon. La Confédération retirait de grands avantages de ce régime: outre un gain matériel appréciable, elle voyait ses frontières et ses libertés assurées par ses voisins; et ce fut souvent d'une importance décisive pour l'existence même de notre pays.

Entièrement différent du service capitulé se présentait le service mercenaire: pur et simple système des engagements individuels, aucunement contrôlé par des traités officiels, ce qui prêtait à tous les abus et aux pires malentendus[1]). Victor Hugo (il a malheureusement de nombreux pairs encore dans notre temps), a toujours confondu les deux régimes. De là tant d'erreurs et d'injustices, dans la *Légende des Siècles* en particulier.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que le service étranger fut jadis pour la Suisse une nécessité. N'ayant pas d'issue vers la mer et enfermée dans ses montagnes, elle se devait de rechercher des alliances pour se créer des débouchés, garder d'utiles relations politiques, et trouver à l'extérieur des carrières lucratives à ses fils, puisque l'industrie et le commerce étaient relativement pauvres dans un pays surtout montagneux, sans matières premières, trop prolifique et trop peuplé.

L'émigration exista de tous temps en Helvétie, et le service militaire étranger en a été cinq siècles durant la forme principale.

Grâce à lui, un peu de gloire rejaillissait sur le nom suisse; enfin et surtout l'équilibre économique du pays était, si l'on peut dire, assuré, car bien des parents vivaient de l'argent envoyé par les fils engagés à l'étranger; grâce à lui encore, la neutralité suisse était respectée par nos grands voisins.

Ajoutons, en passant, qu'aujourd'hui l'émigration n'est plus un bien pour la Suisse, mais une plaie: sans colonies qui reçoivent ses indigènes, ni surplus de natalité qui compense ses pertes, notre pays voit ses 500.000 ressortissants, répandus dans le monde entier, remplacés par plus de 400.000 immigrés.

---

[1]) V. dans notre app. critique une note spéciale sur le service mercenaire, sur les services avoués et non avoués.

— cf. *Rambaud:* Hist. de la civilisation fr. [t. II, ch. XI-XII, p. 201, 213 et sq.] Paris Colin 1916 (2 v.).

Le Service étranger aux XIXe et XXe siècles serait devenu, s'il se fût prolongé, un non-sens: des Confédérés ne pouvaient plus, contre les peuples et leur volonté, soutenir l'absolutisme. Et nous ne pouvons que saluer avec contentement la disparition de ce régime. Mais il eut jadis ses avantages, ses beautés et ses grandeurs. Il était bon de le rappeler puisqu'un illustre écrivain l'a méconnu. Lamartine, plus sage et plus impartial qu'Hugo, a dit des régiments suisses capitulés:

«Indifférents à toute cause politique, républicains prêts à combattre contre la République, ces hommes n'avaient pour âme que la discipline et pour opinion que l'honneur. Ils allaient mourir pour leur parole et non pour leur idée ou pour leur patrie. Ils n'eurent pas le dévouement du patriote, ils eurent celui du soldat.»[1])

II. — «Notre Dame de Paris», «Victor Hugo raconté» et «Pendant l'exil» renferment quelques pages qui ont rapport à la Suisse, pages très peu nombreuses et très peu importantes. Examinons-les brièvement.

Dans «Notre Dame de Paris», Louis XI, qui a parlé sur un ton de mépris des paysans, s'attire cette réponse du chaussetier maître Coppenole:

«— Sire, les Suisses aussi étaient des manants. Monsieur le Duc de Bourgogne était un grand gentilhomme, et il faisait fi de cette canaille. A la bataille de Granson, Sire, il criait: Gens de canon, feu sur ces vilains! et il jurait par Saint-Georges. Mais l'avoyer de Scharnachthal se rua sur le beau duc avec sa massue et son peuple, et de la rencontre des paysans à peaux de buffle, la luisante armée bourguignonne s'éclata comme une vitre au choc d'un caillou. Il y eut là bien des chevaliers de tués par des marauds, — et l'on trouva monsieur de Château-Guyon, le plus grand seigneur de la Bourgogne, mort avec son grand cheval grison dans un petit pré de marais».[2])

Ce passage est intéressant à deux points de vue. D'abord, il montre une fois de plus la vision simpliste et romantique de Hugo sur la «Suisse héroïque», et sur son armée. Ensuite, il rappelle de

---

[1]) Lamartine: Hist. des Girondins (t. III, l. XX, p. 123).

[2]) Hugo: «Notre-Dame de Paris», (II, L. X., chap. V., pages 306-7). C'est la seule page à citer dans ce recueil.

façon si singulière quelques lignes de Rousseau, qu'il force le rapprochement: — Après avoir indiqué que le luxe, déjà contraire à la vertu, peut encore engendrer la faiblesse et la ruine des individus et des Etats, l'auteur d'«Emile» proclamait la sainteté de la pauvreté, sa grandeur et ses succès, et il ajoutait à l'appui de sa thèse:

«Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne qui faisait trembler les potentats de l'Europe.»[1])

Ainsi la légende rapportée par Hugo sur «les vilains à peau de buffle», vainqueurs des brillants chevaliers bourguignons, vient en droite ligne de Rousseau. L'écrivain genevois, dans son désir ardent de toujours glorifier peuple, pauvreté et vertu, donne de l'armée confédérée de l'époque une image que les faits et l'histoire contredisent. Et nous savons qu'Hugo et les Romantiques n'ont pas mieux jugé.

Dans le volume «Pendant l'Exil» (II, 1862-70), deux fragments nous intéressent: «Genève et la peine de mort» (1862, V), et «Congrès de la paix à Lausanne» (1869, III).

Nous avons commenté le second en son lieu, quand nous avons parlé des différents voyages du poète en Suisse.[2])

Quant au premier, voici:[3])

La République de Genève, dans les derniers mois de 1862 décide de reviser sa constitution et d'abolir la peine de mort. Le gouvernement, une fois déjà, avait refusé. M. Bost, de l'église réformée, pensa envoyer un appel à Hugo, alors à Guernesey, en le priant d'appuyer de tout son talent et de son influence un point de vue qui était le sien: abolition de l'échafaud. Le poète répondit; mais la lettre arriva trop tard; le gouvernement était resté sur

---

[1]) J.-J. Rousseau: Discours sur les sciences et les arts, Londres, s. édit., 1782 (éd Oeuvres complètes, t. IV, 2e partie, pages 37-38).

[2]) Hugo: «Pendant l'exil», (II, 1869, III, 167-75, et cf. aussi notre chapitre II, fin).

[3]) Hugo: «Pendant l'Exil», (II, 1862, V, 22-37).

ses positions. Le peuple, heureusement, ne ratifia pas le vote du Grand Conseil et, stimulé par la lettre d'Hugo, qu'on avait publiée, demanda la suppression de la guillotine, — et l'obtint.

La lettre d'Hugo, très longue (douze pages de texte), s'étend d'abord sur l'importance de la question: «la peine de mort», sur les injustices qu'elle a créées, sur la difficulté de la résoudre, sur la nécessité d'y parvenir, et enfin se termine par un magnifique appel au peuple de Genève, pour qu'il abolisse la peine de mort.

La grandiloquence et l'humanité de cette lettre produisirent l'effet escompté.

III. — Après l'étude des rapports de Hugo avec la Suisse, après le contrôle et le commentaire critique de ceux-ci, la question naturelle qui se pose en dernier lieu est de savoir à quoi se réduit, somme toute, l'influence de la Suisse sur le grand écrivain français, — étant donné que l'Helvétie a été pour le poète et l'historien un thème d'inspiration. Cette influence a été double:

Le philosophe, le penseur doit à notre pays quelques-unes de ses conceptions sur la nature et sur le monde. La montagne suisse a influencé son sentiment de la nature, sa compréhension particulière de Dieu et de la terre; et d'autre part la démocratie suisse, son intelligence d'une démocratie universelle, d'un état politique supérieur et idéal.

— C'est dans «Alpes et Pyrénées» que Victor Hugo manifeste le mieux son sentiment de la nature. Il se laisse aller, ici, à l'interprétation directe: il voit l'ensemble et saisit des correspondances mystérieuses entre les choses, la nature, Dieu et l'homme.

C'est d'abord — comme chez Rousseau qui reste, en ce domaine comme en tant d'autres, l'initiateur des romantiques, — la joie de s'enfoncer dans les terres pour fuir les voix humaines, écouter celles de la nature, et jouir de la beauté:

«...Je marche devant moi; je prends le chemin qui se présente, je regarde, chapiteau par chapiteau, les arbres, ces piliers de la grande cathédrale mystérieuse; et, plongé dans la lecture de la nature comme les vieux puritains dans la méditation de la Bible, je cherche Dieu. Ami, chacun a son livre et voyez-vous, dans l'évangile comme dans le paysage, la même main a écrit les mêmes choses. Quant à moi, je pense que toutes les faces de Jéovah

veulent et doivent être contemplées, et cette idée règle et remplit toutes mes rêveries depuis vingt ans...

Je pense aussi que l'étude de la nature ne nuit en aucune façon à la pratique de la vie, et que l'esprit qui sait être libre et ailé parmi les oiseaux, parfumé parmi les fleurs, mobile et vibrant parmi les flots et les arbres, haut, serein et paisible parmi les montagnes, sait aussi, quand vient l'heure, et mieux peut-être que personne, être intelligent et éloquent parmi les hommes. Je ne suis rien, je le sais, mais je compose mon rien avec un petit morceau de tout.

Je vais ainsi toute la journée, sans trop savoir où je suis, l'œil le plus souvent fixé à terre, la tête courbée vers le sentier, les bras derrière le dos, laissant tomber les heures et ramassant les pensées quand j'en trouve. Je m'assieds dans ces excellents fauteuils revêtus de mousse, c'est-à-dire de velours verts, que l'antique Palès creuse au pied de tous les vieux chênes pour le voyageur fatigué; je mets en liberté, pour ma bienvenue, comme un souverain débonnaire, toutes les mouches et tous les papillons que je trouve pris dans les filets autour de moi; petite amnistie obscure, qui, comme toutes les amnisties, ne fâche que les araignées. Et puis, je regarde couler au-dessous de mon trône, dans le ravin, quelque admirable ruisseau semé de roches pointues où se fronce à mille plis la tunique d'argent de la naïade; ou bien, si le mont n'a pas de torrent, si le vent, les feuilles et l'herbe se taisent, si le lieu est bien calme, bien désert, bien éloigné de toute ville, de toute maison, de toute cabane même, je fais faire silence en moi-même à tout ce qui murmure sans cesse en nous, j'ouvre l'oreille aux chansons de quelque jeune campagnard perdu dans les branches avec son troupeau de chèvres, là-bas, bien loin, au-dessus ou au-dessous de moi. Rien n'est mélancolique et doux comme la tyrolienne sauvage chantée dans l'ombre par un pauvre petit chevrier invisible, pour la solitude qui l'écoute. Quelquefois, dans toute une grande montagne, il n'y a que la voix d'un enfant[1]).»

Ainsi, pour qui la comprend avec son âme, la nature est mieux qu'un objet de consolation et de paix. Chaque chose y a sa vie. Le grand travail mystérieux de la terre s'y manifeste. Et dans le calme immense qu'il y trouve, l'homme, en même temps qu'il

---

[1]) Hugo: Le Rhin (III, L. XXVIII, pages 8-9).

découvre un témoin généreux, sent l'infini des êtres et la présence de Dieu.

Hugo a déjà tendance à identifier mer et montagne. Pour la première fois, celle-ci l'inspire vraiment; mais non pour elle-même, car elle n'est qu'une marche posée entre la terre et l'infini, où l'imagination du poète voit Dieu unifié à la nature. C'est la fusion du panthéisme et du déisme. Voici à cet égard un passage significatif:

«J'avais, comme je vous l'ai dit, laissé le village derrière moi. Le soleil était ardent, la fraîche haleine du Rhin s'attiédissait, la route se couvrait de poussière; à ma droite s'ouvrait étroitement, entre deux rochers, un charmant ravin plein d'ombre; un tas de petits oiseaux babillaient à qui mieux mieux et se livraient à d'affreux commérages les uns sur les autres dans les profondeurs des arbres: un ruisseau d'eau vive, grossi par les pluies, tombant de pierre en pierre, prenait des airs de torrent, dévastait les pâquerettes, épouvantait les moucherons et faisait de petites cascades tapageuses dans les cailloux. Je distinguais vaguement le long de ce ruisseau, dans les douces ténèbres que versaient les feuillages, un sentier que mille fleurs sauvages, le liseron, le passe-velours, l'hélichryson, le glaïeul aux lancéoles cannelées, la flambe aux neuf feuilles perses, cachaient pour le profane et tapissaient pour le poète. Vous savez qu'il y a des moments où je crois presque à l'intelligence des choses; il me semblait qu'une foule de voix murmuraient dans ce ravin et me disaient: où vas-tu? tu cherches les endroits où il y a peu de pas humains et où il y a beaucoup de traces divines; tu veux mettre ton âme en équilibre avec l'âme de la solitude; tu veux de l'ombre et de la lumière, du mouvement et de la paix; des transformations et de la sérénité; tu cherches le lieu où le verbe s'épanouit dans le silence, où l'on voit la vie à la surface de tout et où l'on sent l'éternité au fond; tu aimes le désert et tu ne hais pas l'homme, tu cherches de l'herbe et des mousses, des feuilles humides, des branches gonflées de sève, des oiseaux qui fredonnent, des eaux qui courent, des parfums qui se répandent.

Eh! bien, entre. Ce sentier est ton chemin.

Je ne me suis pas fait prier longtemps, je suis entré dans le ravin.

Vous dire ce que j'ai fait là, ou plutôt ce que la solitude m'y a fait; comment les guêpes bourdonnaient comme des clochettes

violettes; comment les nécrophores cuivrés et les féronies bleues se réfugiaient dans les petits antres microscopiques, que les pluies leur creusent sous les racines des bruyères; comment les ailes froissaient les feuilles; ce qui tressaillait sourdement dans les mousses; ce qui jasait dans les nids; le bruit doux et indistinct des végétations, des minéralisations et des fécondations mystérieuses; la richesse des scarabées, l'activité des abeilles, la gaîté des libellules, la patience des araignées; les arômes, les reflets, les épanouissements, les plaintes, les cris lointains, les luttes d'insectes à insecte, les catastrophes des fourmilières, les petits drames de l'herbe; les haleines qui s'exhalaient des roches comme des soupirs, les rayons qui venaient du ciel à travers les arbres comme des regards, les gouttes d'eau qui tombaient des fleurs comme des larmes; les demi-révélations qui sortaient de tout; le travail calme, harmonieux, lent et continu de tous ces êtres et de toutes ces choses qui vivent en apparence plus près de Dieu que les hommes, vous dire tout cela, mon ami, ce serait vous exprimer l'ineffable, vous montrer l'invisible, vous peindre l'infini. Qu'ai-je fait là? Je ne le sais plus! Comme dans les ravins de Saint Goarshausen, j'ai erré, j'ai songé, j'ai adoré, j'ai prié. A quoi pensais-je? Ne me le demandez pas. Il y a des instants, vous le savez, où la pensée flotte comme noyée dans mille idées confuses. Tout, dans ces montagnes, se mêlait à ma méditation et se combinait avec ma rêverie: la verdure, les masures, les fantômes, le paysage, les souvenirs, les hommes qui ont passé dans ces solitudes, l'histoire qui a flamboyé là, le soleil qui y rayonne toujours.»[1])

Dans ces maîtresses pages, trop peu connues et citées, se peignent admirablement la religiosité, le besoin de croire en un Dieu personnel et unique, en la vie des choses, en la toute puissance de la nature. C'est Dieu révélé par les beautés naturelles et les manifestations de la vie universelle: chaque objet est une pensée de Dieu. L'auteur des «Voix intérieures» n'a jamais mieux livré qu'ici sa «Profession de foi du vicaire savoyard».

On sait que Hugo n'a pas de doctrine philosophique très définie, mais des impressions seulement, des sentiments teintés de philosophie, et surtout l'art de matérialiser en de puissants symboles certaines idées métaphysiques.

---

[1]) Hugo: Le Rhin (III, pages 17-19).

Il est clair, pourtant, qu'il a toujours cru en Dieu[1]), et d'une manière demeurée au fond très chrétienne, catholique. Il a été panthéiste, en tant qu'il a chanté les forces de la nature, mais il en a toujours distingué un Dieu personnel: Dieu de la Conscience, de la Vérité, de la Bonté, de la Justice, et de l'amour; le «moi de l'infini». Mais aussi, Dieu reste immanent à l'univers. Et l'infini du monde, c'est Dieu, comme l'infini de soi, c'est l'âme. Beauté, Vérité, Justice, Bonté sont des attributs de la Divinité. Et la preuve céleste par excellence, c'est la conscience morale. Poursuivre la voie du devoir, de la vertu, c'est trouver un Dieu intérieur, l'unique et parfait créateur des Etres, de tout temps infirmes et déchus. D'où l'imperfection de l'univers entier. Avant la faute originelle, tout était joie et pureté. Depuis, le mal habite la matière. Et l'homme ne se rapproche de Dieu qu'en s'épurant par le deuil, l'exil, le devoir et la sagesse. L'âme humaine a libre choix, mais elle a tout à gagner à s'élever à la lumière; elle en tire sa supériorité. L'humanité lutte toujours entre le Bien et le Mal. Avec des reculs parfois, mais pourtant lentement et sûrement, le Progrès est en marche. L'âme immortelle vainc, grâce à Dieu, les forces diaboliques et tend naturellement au Bonheur. Chaque être souffre et pense. Tous sont la conscience de l'univers. La nature est pleine d'âmes. Hugo croit nettement à la vie, à la conscience, à la responsabilité morale des choses: animaux, végétaux, minéraux. Tout a une voix, partie du grand Tout. Et dans ce lien logique, quoique souvent imperceptible, qui va de l'objet inerte à Dieu, l'homme est l'intermédiaire pensant.

La puissance céleste sait ce qu'elle crée et ne laisse rien sans but choisi. Tout aide Tout. La nature déploie violemment son élan vital, avec ses êtres innombrables et leur degré d'infini et de mystère. Pourquoi ne pas la respecter? L'homme est-il absolument centre du monde? Le moindre animal n'a-t-il pas autant que lui droit à la vie, à la pitié? Tout se tient et s'harmonise dans l'Univers, partout se sent l'âme d'un Dieu qui fait tendre chaque être au Bien, au Parfait.[2])

[1]) Guyau: L'Art, etc. (207 et sq.); Dupuy, op. cit., passim, etc.

[2]) De là chez l'écrivain, à propos d'une date, d'un nom, d'un fait historique, tant de rapprochements, de digressions, de citations et d'enchaînements prolixes. Sans compter que Hugo y trouve une occasion d'établir une science un peu pédante (nous en avons déjà donné de nombreux exemples). Il aime à transcrire, par exemple, les vieux signes bizarres, où il trouve un sens et des symboles. [V. Hugo: Le Rhin, (I, 171, II, 223, 4; III, 126, 129, 130, 134, etc.].

Or, rien n'engage davantage l'esprit humain à la contemplation de l'infini et de la divinité que la mer ou la montagne. Et puis, aux yeux de Hugo, les montagnes sont saintes: elles protègent les peuples, donnent l'indépendance et restent le refuge des vertus. Mais les pays de soleil font seuls œuvre civilisatrice.[1])

Ainsi, répétons-le, s'expliquent à la fois, et la prédilection de V. Hugo pour notre pays de montagnes, et l'influence de la Suisse sur les conceptions philosophiques du poète, sur sa façon de sentir et d'interpréter la nature.

Riche, illustre, de santé rayonnante, de tempérament un peu bourgeois, très attaché à la vie, des raisons profondes manquaient à Victor Hugo pour être un désenchanté, un chercheur idéaliste, un «reconstructeur de société», genre Rousseau. Et pourtant on sait qu'il avait conscience de jouer un rôle éminent et de remplir une fonction sociale. Et il envisageait son art comme «un moyen de concorde sociale».

Il faut rendre cette justice au poète qu'il a toujours parlé pour l'humanité autant que pour lui-même. Il a vraiment ambitionné de guérir des plaies, promouvoir des progrès, chanter la sagesse et la vertu, magnifier l'art: bref, être pour la misère humaine le missionnaire de Justice, de Beauté et de Vérité.

Véritable force de la nature, il a toujours admiré ce qui était puissance ou symbole de puissance: Infini, Ciel, Mer, Océan, Fleuve, Idée, Vie, Pitié, Grandeur, Géants, Génies de la pensée et de l'action. Et, par contraste, lui, le fort, se sent de la pitié, un besoin de protection et d'amour pour les petits, pour les faibles, les humbles. De là, chez lui, le courant humanitaire à côté du courant panthéiste et métaphysique. Il veut être un «écho» de l'humanité en même temps qu'un mage. Mais il y a chez Hugo, outre un cœur généreux et un esprit de penseur, sinon de philosophe, un diplomate-écrivain, un politique assez averti qui possède un sens merveilleux de l'opportunité.[2])

Qui a jamais su mieux que lui saisir l'idée moyenne, mal dégagée encore, d'une époque, et l'universaliser superbement; feindre

---

[1]) A propos de cette réflexion curieuse d'Hugo sur les montagnes: v. «Alpes et Pyrénées» et «Le Rhin», passim. (surtout conclusion, 213).
[2]) Berret: «Légende des S. (Intr. III-XII).

de défendre toujours en ses livres les intérêts humains et, en flattant le peuple, maintenir et élever sa popularité et son prestige personnels? Mais il partage profondément et sincèrement les idées courantes du XVIII[e] siècle sur le progrès indéfini; et il veut, dans ce sens, accomplir sa tâche. A toute occasion, par la plume, ou la parole, il défend les libertés et toutes les libertés, prône les réformes sociales et politiques, encense la démocratie.

En sa foi naïve dans le peuple, Hugo le considère comme capable de réaliser dans l'avenir le progrès social intégral. Ignorante, encroûtée dans ses habitudes, ses idées et ses vices, méchante, misérable, la plèbe ne vit dans son état pitoyable que par l'égoïsme et l'intérêt bien entendu des riches, des prêtres, des princes et des rois. C'est du moins l'opinion du poète. Et il esquisse ce plan de régénération:[1])

Bien-être des masses par la démocratisation de la propriété.

Relèvement spirituel et matériel de l'humanité par l'enseignement gratuit et obligatoire, par l'instruction intellectuelle, morale et manuelle.

Si les hommes ne sont pas égaux par la valeur et l'esprit, ils le sont par la naissance et les nécessités de la vie. Chacun dépend de chacun. Bonté donc, Amour, Fraternité à l'égard de ses semblables, et surtout à l'égard des miséreux, des faibles, des enfants, des femmes, des vieillards. Respect de tout ce qui est Vertu, Beauté, Devoir.

Ces réformes, humaines et nobles, mais trop générales, absolues et chimériques pour être réalisables, demandent, si elles veulent être poursuivies avec persévérance, d'après V. Hugo, un régime stable: ni monarchie, ni communisme ou nihilisme, mais régime démocratique bien compris.

Et, parce que le poète croit au progrès sûr et indéfini, il combat fortement l'ancienne société, celle du soi-disant «despotisme sanguinaire». Que les consciences soient libérées, que la Bonté règne à tous les degrés de l'échelle sociale et le monde sera régénéré; mais pour tendre à l'émancipation humaine, il faut balayer impitoyablement tous les «égoïsmes» et tyrannies religieux, sociaux politiques.

Dans ses livres, ses lettres, ses discours à Paris, Bruxelles, Lausanne, etc., Hugo prêche la guerre à la guerre, la mort à la

---

[1]) v. *Les Misérables* surtout, et diverses préfaces, passim.

mort, la liberté des individus et des peuples. Il proclame, par exemple, le droit à l'indépendance de l'Irlande, de l'Italie, de la Grèce, de la Pologne, des états de l'Amérique du sud, etc.[1]). Il demande l'abolition de l'échafaud[2]).

Enfin, et c'est ce qui nous intéresse surtout ici, à une époque de nationalisme étroit, où il n'était pas toujours habile d'être franc, V. Hugo se proclame, quoique ardent Français, membre de la démocratie universelle, «Citoyen des Etats Unis de l'Europe et du monde». Religion de l'humanité et Société des nations sont ses mots de ralliement. Et il se souvient ici de la Suisse: par sa diversité, petite Europe; par ses libertés constitutionnelles, première république du continent. Il rêve d'une démocratie universelle construite à son image. Le grand poème: «Le régiment du Baron Madruce» contient de magnifiques louanges à l'adresse de notre patrie qui

«La première alluma sa lampe dans la nuit;»[3])

terre des libertés républicaines, des fiers libérateurs de tyrans, des serviteurs de l'humanité.

«Ce qu'elle a fait jadis pour les siècles, est fait».[4])

Quand Victor Hugo viendra, en 1869, présider à Lausanne le Congrès de la Paix, il citera à nouveau la Suisse comme un modèle d'Etat politique.[5])

C'était afficher avec éclat et sa foi en un idéal politique supérieur et le modèle qu'il choisissait.

---

[1]) Hugo: «Hugo raconté», «Choses vues»; «Litt. et phil. mêlées» (passim).

[2]) Lors des votes sur cette question à Genève (v. chap. IV, 3) en 1862. (Hugo: «Pendant l'Exil», 1862, 22-37).

[3]) Hugo: «Lég. des S. (Régiment du Baron Madruce, page 709, v. 387).

[4]) Hugo: «Légende des Siècles» (Le Régiment du Baron Madruce, page 715, v. 491).

[5]) Cité, Hugo: «Pendant l'Exil» (II, 1869, page 173); v. aussi les magnifiques lettres envoyées par le poète aux membres du Congrès de la Paix à Genève (sept. 1871), à Lugano (sept. 1872), à Paris, etc. [*Avant l'Exil,* t. II, p. 151 et sq.; *Depuis l'Exil,* t. II, p. 61-4; p. 99 et sq.; p. 119, etc. —].

CONCLUSIONS

Parmi les grands romantiques, Victor Hugo est presque le seul qui ait parcouru assez longuement la Suisse, qui s'en soit inspiré pour son œuvre.

Quatre voyages: quelques jours en 1825, trois semaines en 1839, enfin quelques jours encore en 1869 et 1883, lui font traverser la Suisse, de Bâle à Genève par les vallées du Rhin et de l'Aar, suffisamment pour admirer, observer, et garder de nettes impressions.

On peut tirer des livres du poète: à la fois une vision descriptive, «monumentale» de notre pays[1]), et une vision, une conception historico-philosophiques de la Suisse.[2])

Toutes deux contiennent bien des ignorances, bien des partis-pris; mais aussi de nombreuses vues exactes, beaucoup d'opinions profondes et justes, plusieurs peintures puissantes et colorées de la Suisse.

De l'idée, très romantique encore, qu'il se fait de notre histoire, de nos coutumes et de notre patrie, Hugo est excusable: elle est la conséquence des légendes qui se sont créées à la suite de Rousseau et de quelques écrivains du XVIIIe siècle. Mais l'auteur de la «Légende des Siècles» reste, par ailleurs, pleinement responsable des copieuses erreurs historiques, géographiques et politiques, enfin des thèses erronées, des informations fausses qui remplissent ses volumes.

Il est dommage que, déjà mal renseigné, puisant à des sources peu sûres et trop diverses, l'écrivain français n'ait jamais fait table rase de ses idées préconçues et de ses buts politiques.

L'influence de la Suisse sur Hugo a été, quoique secondaire, inconstestable et intéressante. L'Helvétie a d'abord inspiré le descripteur, le penseur et le poète; elle a ensuite éclairé les con-

---

[1]) *Le Rhin, Alpes et Pyrénées, V. Hugo raconté,* etc.
[2]) *Légende des Siècles, Notre-Dame de Paris, Pendant l'Exil,* etc.

ceptions du politique, lui a offert le modèle d'un état républicain, et l'a persuadé plus profondément de la nécessité de la démocratie; — enfin, elle a modifié son sentiment de la nature par l'interprétation plus directe de la montagne, elle a aidé au développement comme à l'expression plus nette, à la fusion plus complète de ses tendances déistes et panthéistes.

Il est vrai que l'influence de la Suisse sur Hugo, pour notable qu'elle soit, est loin d'égaler celle de l'Italie, de l'Espagne, du Rhin. Elle est même en fonction de cette dernière. Elle est un corollaire d'autres influences que nous avons d'ailleurs déterminées. Mais elle est cependant importante, — ce qui est à l'honneur de notre pays. —

Conclusions générales

Conclusions générales

Nous grouperons et commenterons sous les chefs suivants les considérations et les faits qui nous semblent ressortir de notre étude.

I. Pourquoi les romantiques viennent-ils en Suisse ?

Il est de mode depuis Rousseau de visiter la Suisse, de venir admirer surtout le Léman, terre classique des amants et des rêveurs, et les Alpes. Grâce à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, à Haller, à Gessner et quelques autres, grâce aux écrivains étrangers influencés par les Suisses, grâce enfin aux premiers romantiques, notre patrie apparaîtra comme «le pays par excellence» des beautés naturelles et des valeurs morales. Elle sera le refuge de la liberté, à ceux qui, loin du bruit, de la corruption et de la platitude quotidienne, cherchent, pour leur âme agitée, le calme dans la solitude, pour leur cœur, le spectacle du bonheur simple et des vertus primitives offert par des populations montagnardes. Enfin la contemplation d'une nature variée, grandiose et sauvage à la fois, sera chère aux individualistes exaltés et tristes, tourmentés des désespoirs nés des luttes de l'idéal avec la réalité, bref atteints du «mal du siècle», aspirant à la méditation, au silence, à une félicité au moins apparente.

A ces raisons d'ordre psychologique et moral s'en ajoutent d'autres, d'ordre littéraire, historique et politique.

La Suisse a exercé une influence intellectuelle et morale indéniable au XVIII[e] siècle, grâce aux œuvres de ses écrivains et de ses savants; elle offre, dans une Europe monarchique, l'exemple à la fois de démocraties et d'oligarchies (les patriciats, celui de Berne surtout), éclairées, et qui peuvent donner à méditer utilement[1]); enfin son histoire, ses légendes, ses mœurs, ses institutions séduisent par certains traits d'héroïsme, de simplicité et de fière indépendance. C'en est assez pour qu'un tel pays s'impose à l'attention d'une époque comme le romantisme. —

[1]) Montesquieu [«Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence» — Paris Barckhausen 1900] citait Berne comme modèle d'une oligarchie. —

II. Chateaubriand, Hugo et Lamartine en Suisse

Aussi, à la fin du siècle, la Suisse devient-elle le rendez-vous d'une foule d'artistes, d'érudits, d'hommes et de femmes du monde venus de toutes les parties de l'Europe. Elle est un champ de curiosité qui doit être vu et admiré.

Mais de la masse des visiteurs de tous rangs, de toutes races, de toutes professions que reçoit notre pays, les poètes se détachent nettement, et, parmi eux, Gœthe et Byron chez les Anglais et les Allemands; Chateaubriand, Hugo et Lamartine chez les Français. Ces trois illustres écrivains — puisqu'aussi bien eux seuls nous intéressent ici — font en Suisse, entre 1800 et 1870, de nombreux voyages, les uns dictés par la nécessité, les affaires, l'exil, etc.; d'autres nés de la curiosité, de l'étude, de l'occasion; d'autres enfin qui ne sont que des traversées rapides de notre territoire.

III. Comment ils la voient et la comprennent

Chacun, cela va de soi, obéissant aux goûts de son esprit, aux penchants de son intelligence et de son caractère, réagira différemment en face de la multiple figure de la Suisse et s'attachera à tel aspect plus particulièrement qu'à tel autre.

Chateaubriand, qui passa sur notre territoire plus souvent qu'il ne s'y arrêta, cherche chez nous, avant toute chose, le repos, le calme.

Hugo, lui, vient admirer des panoramas pittoresques mais surtout rêver, à la recherche de témoignages, de souvenirs des vieux temps. C'est le contemplateur et le poète en quête de vestiges captivants.

Lamartine réunit, comme voyageur, les deux manières de ses compatriotes. C'est un esprit délicat, attentif à tout ce que le lieu, l'occasion et le jour lui offrent d'intéressant. Il ne recherche rien en particulier, que la beauté partout où il la rencontre. C'est du spectacle de la nature qu'il jouira le plus ardemment, le plus complètement.

Mais pénétrons plus profond et, pour juger du degré d'influence exercée par la Suisse sur les romantiques et de la valeur de

leurs témoignages sur elle, envisageons leur attitude à l'égard des aspects nombreux qui figurent l'image de ce pays et le définissent: les paysages, l'art, l'histoire, les institutions.

a) La nature, le paysage, la montagne suisses

Les paysages helvétiques, le Léman et les Alpes surtout, émeuvent puissamment les trois poètes français, comme tous les romantiques d'ailleurs. Panorama grandiose et divers, calme, solitude, tout porte ici au sentiment de l'infinitude, élève à Dieu, ennoblit l'âme. Ce caractère est nettement perçu et marqué dans Lamartine et Hugo. On sait que Chateaubriand, lui, préférait de beaucoup la mer à la montagne, élément essentiel du pays suisse. Il admire donc, mais sans aimer ni s'attendrir.

b) Les moeurs, les coutumes

Ce qui saisit les romantiques, leur plaît étrangement et sur quoi ils appuient souvent dans les pages consacrées à la Suisse, c'est la simplicité, la franchise, la solide et grave allure, le sérieux du montagnard, son amour de l'indépendance, ses vertus primitives. Car pour nos visiteurs, le Suisse est le type du paysan rude et bon, du soldat fidèle, du champion de la liberté, — et il n'est que cela.

c) L'art et les institutions

Chateaubriand, Lamartine et Hugo ont une idée fort sommaire de notre littérature. Si l'on met à part Rousseau, Madame de Staël et B. Constant, qui étaient considérés comme Français et qui étaient illustres, — ils ne connaissent rien de nos lettres. Tout au plus citent-ils, ici et là, quelques noms connus du XVIIIe siècle: Gessner, J. de Muller, Lavater, Haller, dont ils ignorent presque toujours les œuvres, mais qu'une réputation qui fut européenne maintient en notoriété.

Nos institutions? les romantiques savent qu'elles sont démocratiques, les admirent et les aiment comme telles, mais n'essayent point de les pénétrer, de les analyser, de les discuter. Pourtant, ils les vantent et donnent souvent en exemple notre régime politique.

d) L'histoire

Même insuffisance. La période dont ils s'inspirent le plus volontiers, c'est celle des temps héroïques, de la légende, celle des luttes pour l'indépendance, celle des Stauffacher et des Furst, des

Tell et des Winkelried, celles des guerres de Bourgogne[1]). Cette histoire primitive, toute pleine de symboles, d'actions éclatantes et de mystères, popularisée par les écrivains, ravit les romantiques par sa grandeur épique, sa poésie et sa portée humaine. — Mais hors de là, rien, c'est l'ignorance quasi complète.

IV. Ce qu'il y a de vrai, de faux ou d'incomplet, de personnel ou d'emprunté dans les observations et les conceptions des romantiques sur la Suisse

La Suisse dans l'Europe et dans l'avenir
Conclusion

Ce qui frappe le plus le lecteur impartial des poètes dont nous parlons, c'est assurément la naïveté, l'inconscience, l'absence d'esprit critique avec lesquelles ces auteurs acceptent les conceptions fausses qui, au XVIIIe siècle, s'accréditent sur la Suisse. Conceptions épico-pastorales qui défigurent absolument notre pays, en le représentant comme le refuge idéal, sauvage et magnifique, de populations vertueuses, simples, rustiques et primitives, «antiques parmi les modernes», sorte de «bons sauvages» ignorants de tout mal, parce que vivant loin de la corruption citadine, des bas égoïsmes, et ne connaissant que leurs montagnes, leur foyer et leurs bêtes. Opinions évidemment simplistes. Car enfin, la Suisse du XVIIIe et du début du XIXe siècles avait ses industriels, ses commerçants, et ne formait pas qu'une masse de paysans; et puis, elle vivait de la même vie que le reste de l'Europe, ayant ses tares, ses vices, ses plaies, ses querelles mesquines, ses guerres glorieuses, ses luttes de partis comme tout pays de l'époque. Et l'Helvétien d'alors, si belle que fût sa terre natale, n'était ni meilleur, ni pire que ses voisins. Mais la tradition est plus forte que tout, et elle dominera les esprits longtemps. Chateaubriand, Hugo et Lamartine sont ses serviles interprêtes. — Bref, la Suisse contemporaine leur échappe.

Ils ne sont pas plus heureux dans leurs connaissances historiques sur notre patrie, Hugo surtout, le plus mal informé de tous sur ce point.

---

[1]) v. Appendice critique.

Tous aussi, Chateaubriand excepté, accordent foi aux légendes qui couvrent les origines de notre formation politique; tous s'illusionnent sur le caractère véritable de la période qui s'étend jusqu'à la Révolution française, faisant de la Suisse une démocratie avant l'heure, ignorant totalement nos guerres de conquête et d'impérialisme et l'état social et politique réel de l'Helvétie d'avant 1789. On dénature absolument le caractère spécial des services étrangers, dont on méconnait les origines, les raisons d'existence, les conséquences utiles et funestes. Et l'on fait du Suisse capitulé le soldat des despotes, des oppresseurs, ivre de sang et assoiffé d'argent.

De même, quelle insuffisance, quelle incompréhension flagrante, quand les romantiques commettent de trop rares allusions à l'art, aux institutions helvétiques! Science, peinture, gravure, sculpture, architecture, musique, sont complètement passées sous silence. Et en littérature, le début du XIXe siècle, tout ce qui précède le XVIIIe siècle, sont ignorés. Le XVIIIe siècle même, si riche, si intensément vivant et varié, est connu de réputation, grâce à quelques noms, toujours les mêmes et point encore oubliés, mais n'est pas pénétré. Il est ainsi incontestable que l'influence helvétique est bien moins forte sur le romantisme qu'on ne l'imaginerait au premier abord, moins importante surtout qu'à l'âge précédent. Elle est nulle sur Chateaubriand, assez insignifiante sur Hugo et sur Lamartine, qui doivent seulement à la Suisse un peu de leur entente juste et de leur sentiment vrai de la montagne, enfin quelques réflexions, quelques inspirations historiques et un modèle du régime politique qu'ils souhaitent pour leur pays et l'Europe.

Et ce recul s'explique: la Suisse étant peut-être moins riche intellectuellement qu'à l'époque de Rousseau, donne moins aussi; elle tend d'ailleurs à s'abstraire de plus en plus de l'Europe.

Les romantiques délaissent, comme démodées et artificielles, quoiqu'ils y croient encore, les inspirations idylliques, épicopastorales chères à Gessner et à ses émules étrangers, et s'attachent plutôt à l'histoire et à la politique.

Bref, les romantiques saisissent une partie bien minime de l'image, de la pensée et de la vie complète de notre patrie, qu'on aperçoit universellement alors au travers du masque de la légende et de conceptions conventionnelles et préconçues. Et l'on sait assez que plusieurs de nos auteurs, Rousseau surtout, sont les créateurs de cet état de choses.

Nous n'en voulons donc pas trop aux poètes d'alors: ils suivaient les idées du temps.

Et puis, ils ont eu, souvent aussi, des pages profondes et justes à notre endroit: ils ont bien senti et bien peint le caractère vrai du paysan suisse, ils ont goûté la beauté variée, la grandeur de nos montagnes, de nos paysages, de nos Alpes. Surtout — et ici les romantiques se sont révélés, dans leurs réflexions, personnels et sagaces, — ils ont magnifiquement compris et célébré, — Hugo, dans *Le Régiment du Baron Madruce* et Lamartine dans *Le Ressouvenir du Lac Léman*, — le rôle dévolu à la Suisse en Europe: être l'exemple d'une nation internationale; rester l'asile hospitalier des proscrits et des malheureux; servir de lien entre les mondes germanique et latin; être le pays qui met sa gloire, non à réaliser des ambitions politiques, militaires ou économiques que l'exiguïté de son territoire rend vaines, mais à servir vaillamment l'intérêt de l'humanité tout entière.

Idées banales, idées toutes faites qui sont encore courantes à l'étranger, même chez les écrivains les plus avertis, bien qu'on étudie plus la Suisse aujourd'hui qu'autrefois: idées généreuses cependant et qui font honneur au nom et au pays suisses.

Nous nous sommes bien gardé, dans ces brèves conclusions, de porter un jugement d'ensemble. Notre travail, en effet, n'embrasse qu'une trop courte période: ni les littérateurs français ou étrangers d'avant le XVIIIe siècle, ni ceux qui sont postérieurs au romantisme — Michelet surtout, — ni ceux qui sont nos contemporains ne sont envisagés ici. Sans apporter d'amples changements à notre conclusion, l'étude minutieuse de tant d'auteurs permettrait néanmoins des constatations plus nombreuses, et partant plus générales et plus précises aussi que les nôtres.

Telles quelles, celles-ci ont pourtant leur utilité, elles sont une modeste contribution à l'enquête plus vaste qui examinerait de près les rapports de la Suisse avec tout le romantisme, voire avec tout le dix-neuvième siècle littéraire français. — Enquête intéressante et que nous entreprendrons peut-être plus tard. —

Berne, décembre 1925.

Appendice critique

APPENDICE CRITIQUE[1]

A. Chateaubriand:

I. Essai sur les Révolutions anciennes et modernes.

1. (T. 1, XXXV, p. 225):

Adorer Dieu, défendre la patrie, cultiver son champ, chérir et l'épouse et les enfants que le ciel lui avait donnés, telle était la profession religieuse et morale du Suisse[2]).

2. (T. 1, XXXV, p. 227, (note 1):

...L'aventure du vieux Henri, auquel le gouverneur Landsberg[3]) fit arracher les yeux...

. . . . . .

Quant à l'anecdote de la pomme et de Guillaume Tell, elle est très douteuse[4]).

---

[1]) Selon l'ordre chronologique des œuvres.

[2]) Cet exemple, pour rappeler que l'idée romantique, puérile et fausse, propagée par Rousseau et le XVIIIe siècle finissant, d'une Helvétie peuplée de «bons Suisses», pasteurs vertueux et primitifs, se trouve encore dans Chateaubriand. Moins souvent d'ailleurs que dans Hugo et Lamartine, et dans l'*Essai* presqu'uniquement. —

[3]) Landsberg pour Landenberg [V. Hugo rapporte également ce fait en le commentant plus abondamment que Chateaubriand; aussi donnons-nous dans les pages qui le concernent les détails nécessaires sur Landenberg, comme sur Tell et tous les héros des temps de l'indépendance helvétique. (v. Hugo App. crit.)].

[4]) Chateaubriand, en un temps où Hugo et la plupart de ses contemporains croyaient à la légende tellienne, se montre plus sceptique et s'accorde avec l'opinion de G. E. de Haller et de U. Freudenberg qui voyaient dans le personnage de Tell une transposition de la légende danoise de Tokko. (cf. Guillaume Tell, fable danoise 1760).

3. (T. 1, XXXV, p. 228, (note 1 et p. 232):

La vertu des bons Suisses[1])...

. . . . . .

Lorsque les Suisses étaient vertueux, ils ignoraient les lettres et les arts. Lorsqu'ils commencèrent à perdre leurs mœurs, les Haller, les Tissot, les Gesner, les Lavater parurent[2]).

4. (T. 1, XXXV, p. 235):

Ce fut le sort des anciens habitants du Danube et de ceux de l'Helvétie, de se distinguer au temps de l'innocence par les mêmes qualités: la fidélité et la simplesse; et par les mêmes vices au jour de la corruption: l'amour du vin et la soif de l'or[3]). Ces

---

[1]) Mêmes remarques que sous 1, (N° 1).

[2]) Manifeste influence des théories de Rousseau.

— A de Haller (1708-1777) l'illustre savant, écrivain et poète bernois, dont l'«Essai de poésie suisse» (surtout les *Alpes*) eut, avec les «idylles» de Gessner (et non Gesner) (1730-88), une si grande notoriété et une si forte influence au XVIII[e] siècle par la vérité des paysages évoqués (idéalisés dans Gessner) et la profondeur du sentiment de la nature. (de Reynold: Hist. Litt. de la S. au XVIII[e] siècle, t. II, l. I, II, et III, passim).

— A. Tissot, l'écrivain et célèbre docteur romand (1728-97) [«avis au peuple sur sa santé», etc. (de Reynold, 501, et passim.)].

Quant à Lavater (1741-1801), le théologien zuricois, il est connu surtout pour ses «Chants Suisses» et ses «Fragments physiognomiques». Les romantiques français, fort mal informés de sa pensée, s'engouent uniquement des *Essais physiognomiques* et n'ont pas la moindre connaissance du reste de son œuvre immense, — indigeste à vrai dire et médiocre de fond et de forme. On ne voit alors en lui que le pasteur ascète et sermonneur ou le phrénologue, le graphologue amusant. (Balzac, G. Sand, Musset, Stendhal le goûtent comme tel).

Bien oublié aujourd'hui, Lavater joua un grand rôle dans le domaine des idées à la fin du XVIII[e] siècle, et il reste un type curieux et accompli du Suisse. — (Guinandeau, O.: Jean Gaspard Lavater, études sur sa vie et sa pensée jusqu'en 1786, Paris Alcan 1924).

[3]) Voilà une allégation aussi erronée qu'insultante pour notre histoire. Il éclate manifestement ici que Chateaubriand ignorait tout du régime des capitulations et des services mercenaires. Les historiens compétents (De Vallière: Honneur et fidélité), ont prouvé que les Suisses au service étranger furent presque toujours d'une discipline et d'une abnégation admirables.

Malgré le proverbe, ils n'eurent jamais «la soif de l'or». Mais leur solde étant leur seul gagne-pain (souvent celui de toute une famille au pays), ils exigeaient avec énergie, — et avec raison — d'être payés selon les contrats. Et combien de fois ne donnèrent-ils pas leur sang (en France

deux peuples combattirent à la solde des monarques pour des querelles, autres que celles de la patrie. Neutres dans les grandes révolutions des Etats qui les environnaient, ils s'enrichirent des malheurs d'autrui et fondèrent une banque sur les calamités humaines.

5. (T. 1, XXXV, p. 236):

...Le montagnard des Alpes et le pasteur de l'Ister[1])...

II. Génie du Christianisme.

6. (T. II, IVe p. I. II, 7 p. 133-4).

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature et pour musique sur les croupes des Alpes ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs et les bêlements des troupeaux de sa montagne[2]).

III. Itinéraire de Paris à Jérusalem.

7. Le voyageur a sous ce rapport de grandes obligations aux

---

notamment), alors que des comptes non réglés s'échelonnaient déjà sur de nombreuses années? (Nous donnons à propos d'Hugo, qui a parlé de ces questions plus copieusement que Chateaubriand et avec moins d'exactitude encore, tous les détails historiques et autres sur ce sujet). (v. Hugo: App. crit.).

[1]) Ancien nom du Danube.

[2]) Tableau idéalisé de la vie champêtre suisse et qui sent l'influence de Rousseau.

Remarquons ceci encore: Chateaubriand n'a pas observé lui-même chez nous, à cette date, le fait qu'il cite; car, avant 1804, il n'a pas encore parcouru la Suisse. C'est l'Anglais Coxe qui rapporte la chose (dans un passage que cite Chateaubriand dans les notes de son ouvrage, t. II, notes XLV, p. 333-4). Et l'écrivain romantique connaissait les *Lettres sur la Suisse avec observations de M. Ramond.* (Paris, 1781, 2. v.) de Th. W. Coxe. On s'en rend compte par ce passage tiré du chap.: Cimetière de campagne (Génie du Christianisme, II, IVe p. I, II, 7, p. 132 et sq.), où il veut prouver que les cimetières de campagne de nos temps chrétiens sont bien plus agréables que les lieux de sépulture des *anciens.*

— L'influence de Gray, de Hervey et d'Young est visible d'ailleurs dans tout ce chapitre. (cf. Van Tieghem: La poésie de la nuit et des tombeaux).

Anglais: ce sont eux qui ont établi de bonnes auberges dans toute l'Europe, en Italie, en Suisse[1]), en Allemagne, en Espagne, à Constantinople, à Athènes, et jusqu'aux portes de Sparte en dépit de Lycurgue.

IV. Réflexions politiques et littéraires.

8. (2e p. p. 7 et note):

La Suisse et la Hollande, reconnues en 1648 comme républiques indépendantes, seront peut-être élevées à la dignité de monarchies constitutionnelles[2]).

(Et en note) :

On ne reconnut à la Suisse qu'une quasi-liberté.

V. Essai sur la littérature anglaise.

9. (T. I, p. 198):

Calvin, docteur aigre qui brûla Servet[3]).

VI. Les Natchez.

10. (P. 20-1):

Mais pourrais-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devait la défendre des surprises de l'ennemi? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descendus des rochers de l'Helvétie, vêtus de la pourpre de Mars; la pique dont vos aïeux percèrent les tyrans est encore dans vos mains rustiques; au milieu du désordre des camps et de la corruption du nouvel âge,

---

[1]) Exact. Avant 1750 déjà, des Anglais de bonne famille avaient pris l'habitude de séjourner entre Lausanne et Genève au bord du Léman. (cf. de Reynold: Le Doyen Bridel; ch. II, B. et la société lausannoise).

[2]) La Hollande est en effet aujourd'hui un royaume constitutionnel: mais la Suisse est une République fédérative et un Etat neutre.

— Aux traités de Münster et d'Osnabrück (Westphalie, 1648), la Suisse, grâce à son illustre représentant, Rod. Wettstein, bourgmestre de Bâle, avait été proclamée solennellement «indépendante de l'Empire allemand» (24 oct. 1648).

«Le fondement des libertés héréditaires était assuré» pouvait dire Wettstein lui-même. — (v. Dierauer, t. III, ch. 7, p. 600 et sq.).

[3]) Chateaubriand a été, chaque fois qu'il a eu l'occasion d'en parler, très sévère et cruellement ironique pour le protestantisme et les grands réformateurs.

— Le docteur espagnol Michel Servet (1509-1553) ayant osé attaquer le dogme de la Sainte-Trinité, Calvin le fit dénoncer: Servet dut

vous gardez vos vertus premières. Le souvenir de vos demeures champêtres vous poursuit; ce n'est qu'à regret que vous vous trouvez exilés sur de lointains rivages, et l'on craint de vous faire entendre ces airs de la patrie qui vous rappellent vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs et le mugissement des troupeaux sur vos montagnes. D'Erlach tient sous sa discipline ces enfants de Guillaume Tell; il descend d'un de ces Suisses qui teignirent de leur sang, auprès de Henri III, les lis abandonnés. Heureux si, sur les degrés du Louvre, les fils de ces étrangers ne renouvellent point leur sacrifice[1]).

---

quitter Vienne (Dauphiné). Le malheureux se réfugia aveuglément à Genève, pour échapper à l'Inquisition. Calvin le fit arrêter et brûler vif (1553). (v. Dierauer, t. III).

[1]) Chateaubriand fait figurer les Suisses dans l'armée de Chépar, à la revue militaire qu'organisa le gouverneur de la Louisiane (Natchez, 20-21). C'est d'ailleurs le seul passage du livre où il soit fait allusion à notre pays.

Le nom de *d'Erlach* est probablement cité ici parce que cette famille était illustre en Suisse, et même en France, où des d'Erlach ont servi longtemps et avec éclat, voire encore sous la Révolution et au temps de Chateaubriand.

Citons à ce sujet les lignes suivantes d'un spécialiste des questions d'histoire militaire, M. le major de Vallière: «Le régiment colonial suisse Karrer au service de France, a servi en Louisiane, à la Dominique, aux Antilles — souvent réparti par compagnies sur les navires de la flotte. Il y a, peut-être, eu parmi les officiers un d'Erlach».

...Je n'ai pu trouver aucun indice se rapportant à ce d'Erlach.

...Quant à l'allusion au d'Erlach «qui teignit de son sang, sous Henri III les lis abandonnés», c'est évidemment de la journée des barricades qu'il s'agit (12 mai 1588), dans laquelle le régiment Gallaty fut très mal traité — (cimetière des Innocents, marché-neuf, Hôtel de Ville). Un seul officier, le capit. Bodmer, fut tué. —

Sous Henri III, il y eut une compagnie Benoit d'Erlach en 1585, dans le régiment de Loutten; deux compagnies Pierre et Benoit d'Erlach dans le régiment de Bonstetten en 1587, et un régiment Louis d'Erlach en 1589, qui servit en Savoie.

J'ai l'impression que Chateaubriand a pris un nom pour un autre, ou s'est servi, simplement, d'un nom suisse connu, sans preuves».

Allusion aussi à l'admirable conduite des Suisses, huguenots et catholiques, au service de Charles X, Henri III, ou Henri IV.

(v. l'épisode célèbre de la retraite de Meaux, sous le colonel Pfyffer de Lucerne, et qui sauva Charles IX (28 septembre 1567).

— A remarquer aussi que cette page descriptive a intéressé Hugo (cf. les premiers vers du *Régiment du Baron Madruce).*

VII. Mélanges politiques et littéraires.

11. (Les Quatre Stuarts, le protect. p. 78):

Olivier (Cromwell) étendit son autorité protectrice jusque sur les Vaudois, dans les montagnes de la Suisse[1]).

VIII. Analyse raisonnée de l'Histoire de France, etc.

12. (P. 44):

Tutilon, moine de Saint-Gall, exerçait à Metz l'art de graveur et de sculpteur...

(Et ibid., p. 111) :

Soixante dix ans après la mort de Charlemagne, le moine de Saint-Gall écrivit la vie de Karle le Grand...; le moine de Saint-Gall tenait ses autorités, etc.[2]).

---

[1]) Chateaubriand confond ici les Vaudois du Piémont et le pays de Vaud. Il est certain que Cromwell (1599-1658), reprenant la tradition d'Elisabeth, voulait faire de son pays le champion — en Europe — de la cause protestante. Et pendant sa dictature (1653-8), il exerça une grande influence sur tout le continent. Il fut l'allié naturel des Réformés. Même la France, d'ailleurs, conclut avec lui un traité, contre l'Espagne: Cromwell y gagna Dunkerque, en Europe, et la Jamaïque, en Amérique. — (Malet t. III, p. 361).

[2]) L'abbaye de Saint-Gall était, au moyen-âge, le plus important et le plus célèbre des couvents suisses. Et ses écoles (deux au couvent: l'une qui formait les novices; la seconde, réservée aux autres élèves) étaient connues dans tout le monde germanique.

L'abbaye a produit des savants et des artistes illustres. Citons: *Ratbert* (Annales du couvent: Casus Sancti Galli); ses élèves: *Notker le Saint ou le Bègue* (912) l'auteur des célèbres séquences et d'une «vie de Charlemagne» (dont Chateaubriand parle inexactement, et donne une longue analyse pour montrer qu'à ce poème la Chanson de Roland doit beaucoup), et *Tutilo* (Chateaubriand écrit Tutilon), à la fois peintre, sculpteur et architecte; enfin *Notker le lippu* (an 1000) (trad. de la Bible en allemand, etc.) et les *Ekkehard*.

— Ce même passage est reproduit par l'auteur dans *l'Essai sur la Littérature anglaise*. (v. t. I, p. 81).

[cf. *Rahn:* Gesch. des bild. Künste (l. II, ib. IV, p. 146 et sq.)
Baechtold: Gesch. der deutsch. liberat. in der Schw. (ch. II, p. 16 et sq.).
Dierauer: (l. I, ch. III)].

— Il faut reconnaître que, pour son temps, Chateaubriand reste un critique, un historien assez sûr et souvent bien informé. De même qu'il a su pénétrer les auteurs les plus divers et en parler avec goût, il a su comprendre un peu toutes les époques: antiquité, moyen-âge, temps modernes. Et ses ouvrages historiques nombreux:

13. (P. 285):

Le traité de Fribourg produit entre la France et les Suisses cette paix nommée perpétuelle, qui ne laissa plus à ceux-ci que l'honneur de verser leur sang pour les Français. (1516)[1]).

14. (I, p. 298):

Le protestantisme criait à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers de Sirvet[2] à Genève...

15. (I, p. 301):

En Suisse, il (le protestantisme) ne réussit que dans les cantons aristocratiques analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz[3]), Ury[3]), et Underwald[3]), berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent...

Essai sur les Révolutions anciennes et modernes, les Etudes historiques, les Mélanges politiques et littéraires, les Réflexions politiques, l'Analyse raisonnée sur l'histoire de France, le Congrès de Vérône, etc. l'Essai sur la littérature anglaise, etc., évidemment bien dépassés par la science moderne, prouvent néanmoins d'immenses lectures, une vaste érudition, et une intelligence critique qu'Hugo, par exemple, ne posséda jamais. La Conclusion des *Mémoires d'Outre-Tombe* étonne par ses vues profondes et souvent prophétiques.

En un temps pauvre en historiens (Velly et Mably à l'âge précédent, puis Anquetil), il sait donner de merveilleuses visions historiques (Martyrs, Atala, etc.), faire aimer l'histoire, révéler la renaissance médiévale et chrétienne (Génie du Christianisme), l'art du moyen-âge, les institutions politiques et sociales de l'Ancienne France; rompre avec la tradition romaine et la mythologie, intéresser à l'histoire contemporaine, — bref, être l'initiateur de la science historique moderne, que perfectionneront et agrandiront avec éclat Thierry, Guizot, Michelet et Fustel de Coulanges. Ce n'est pas un mince mérite. [cf. Jullian, C.: Extrait des hist. fr. du XIX[e] s. Paris, Hachette, 1913, (v. Intr. p. III et sq.)].

[1]) En effet, après la défaite de Marignan (1515), François 1[er] cherche à gagner l'amitié des Suisses au Congrès de Fribourg. (29 nov. 1516). Peu après est signée, entre les deux adversaires, la «Paix perpétuelle». Le roi de France payait 700,000 couronnes aux Confédérés, et des pensions annuelles à chaque canton, aux trois ligues grisonnes, au Valais, et même (mais des sommes moindres) aux pays alliés et aux pays sujets. Les Suisses gardaient les bailliages italiens, mais la France prenait le Val d'Ossola. — Enfin, en 1521, la France concluait une alliance avec tous les cantons, Zurich excepté. [v. *Dierauer,* t. II, l. V (passim, ch. 1-6)].

[2]) Pour Michel Servet (détails: v. plus haut, app. crit.).

[3]) On écrit: Schwytz, Uri et Unterwald.

— Fait exact, un peu exagéré pourtant. L'établissement de la Ré-

IX. Mémoires d'Outre-Tombe.

16. (Biré, t. 1, I, VI, p. 428):

La Suisse fédérale subsiste au milieu de nous: pourquoi? parce qu'elle est petite, pauvre, cantonnée au giron des montagnes, pépinière de soldats pour les rois, but de promenade pour les voyageurs[1]).

17. (T. X, p. 324):

Je franchis le pont, laissant les bourgeois et les paysans de Bâle en guerre au milieu de leur république[2])...

18. (T. X, p. 210):

...voilà, au pied de l'Achsenberg[3])...

19. (T. X, p. 212):

...les mugissements du Schœchen[4]) et de la Reuss.

20. (T. X, p. 223):

...on gagne la prairie d'Ursern[5])...
Au village d'Hospital[6]) commence la seconde rampe...

21. (T. X, p. 260):

Nous prîmes notre route par Sampach[7])...

22. (T. X, p. 247):

---

forme n'a pas occasionné, à Berne par exemple, «une grande effusion de sang». (cf. Dierauer, op. cit.).

[1]) Opinion un peu simpliste, et qui méconnaît la complexité de l'histoire suisse ainsi que la volonté patriotique du peuple. (Hugo commettra la même erreur dans *le Rhin;* v. App. crit.).

[2]) Allusion aux événements de 1831-32. Les campagnes bâloises cherchaient, en vain, à obtenir les mêmes droits que la ville. Les autorités ne cédant pas, les communes rurales élisent un gouvernement autonome. D'où, guerre civile et combats de Liestal et de Gelterkinden. Et, finalement, comme la ville refuse d'acquiescer aux désirs des campagnes, la Diète fédérale accepte le fait accompli et reconnaît le partage du Canton en deux demi-cantons: Bâle-Ville et Bâle-Campagne (1832). [v. *Oechsli:* Gesch. der Schw. in19 J., t. II, l. 2, ch. 6 et sq. v. Numa *Droz:* (La Suisse au XIXe siècle, Ier vol.). v. *Dierauer:* t. V, 2; l. 13, ch. 1-2].

[3]) Pour Axenberg.

[4]) Pour Schaechen (rivière et vallée d'Uri).

[5]) Pour Urseren.

[6]) Pour Hospenthal (village d'Uri).

[7]) Pour Sempach, la bourgade lucernoise, au-dessus de laquelle se déroula la célèbre bataille de 1386. (v. Dict. géogr. de la Suisse).

En rentrant à Constance, nous avons aperçu madame de Saint-Lieu et son fils Louis-Napoléon[1])...

23. (T. X, p. 261):

En arrivant à Berne, on nous apprit qu'il y avait une grande révolution dans la ville[2]): j'avais beau regarder, les rues étaient désertes, le silence régnait, la terrible révolution s'accomplissait sans parler, à la paisible fumée d'une pipe au fond de quelque estaminet.

---

[1]) Ceci se passe en août 1832, lors du long séjour de Chateaubriand en Suisse. Avec madame Récamier, il s'arrêtera, quelques jours plus tard, à Arenenberg, invité par le prince et sa mère. Nous avons parlé de l'événement en son lieu et place (ch. 1).

— On sait que Napoléon III, alors Prince Louis-Napoléon (né aux Tuileries, le 20 avril 1808; mort à Chiselhurst en Angleterre, le 9 janv. 1873) vivait en Suisse avec sa mère, à Arenenberg (Thurgovie), puisqu'il lui était défendu de rentrer en France. Il avait reçu la bourgeoisie d'honneur du canton de Thurgovie et servait dans notre armée comme capitaine d'artillerie. Mais il n'avait jamais caché qu'il cherchait à rétablir dans sa patrie la dynastie napoléonienne. Il échoua dans sa tentative de soulever en sa faveur la garnison de Strasbourg (1836) et fut déporté en Amérique sous le gouvernement de Louis-Philippe. Pourtant, le Prince revint à Arenenberg, en octobre 1837, et y resta même après la mort de sa mère (1837). Mais de graves complications diplomatiques surgirent quand l'ambassadeur français eut exigé, en termes un peu provoquants, l'extradition de Louis-Napoléon. La guerre même était imminente. Le Prince mit heureusement fin au conflit, en quittant la Suisse pour se réfugier en Angleterre. —

[2]) Allusion finement ironique aux agitations qui éprouvèrent Berne et la plupart des cantons suisses, en 1832. Elles venaient du peuple qui demandait une revision des constitutions cantonales dans le sens démocratique.

Les frères Schnell de Berthoud, étaient, dans le canton de Berne, les protagonistes tenaces d'une constitution libérale. Le gouvernement essaya de quelques concessions dont ne se contenta pas le peuple. Mais une assemblée mouvementée, tenue à Munsingen, intimida les dirigeants bernois. Bientôt le Grand Conseil céda, et ce fut la disparition de l'ancien régime. — [v. *Dierauer:* t. V, 2; l. 13, ch. 1-2].

B. Lamartine

I. Méditations poétiques.

1. (Ed. Lanson, Ressouvenir du Lac Léman; II, p. 482, et sq., vers 1 et sq.):

Ressouvenir du Lac Léman, A. M. Huber-Saladin[1]) 1842.

Encore mal éveillé du plus brillant des rêves,
Au bruit lointain du lac qui dentelle tes grèves,
Rentré sous l'horizon de mes modestes cieux,
Pour revoir en dedans je referme les yeux,
Et devant mes regards flottent à l'aventure,
Avec des pans de ciel, des lambeaux de nature.

---

[1]) Résumons, d'après M. G. de Reynold (v. lettre par lui adressée à M. Lanson, sur ce sujet, et citée dans: Lanson, V, II, p. 479 et sq.), ce que l'on sait d'essentiel sur ce personnage. Il s'agit du colonel fédéral John Huber-Saladin, né à Rome en 1798 et mort à Genève en 1882.

Le colonel Huber descendait de barons tyroliens, réfugiés en Suisse lors des guerres de Souabe. Très jeune, il se destine à la carrière militaire, accomplit ses études d'officier en Hollande mais entre, en 1820, dans l'armée suisse. Il se distingue vite au service de son pays, soit comme officier actif, soit comme attaché militaire à l'étranger, soit comme délégué helvétique aux conférences de Berlin.

Aristocrate et protestant, à l'origine conservateur en politique, Huber-Saladin suit le mouvement général de l'époque et devient libéral. Il est un des dirigeants du journal *Le Fédéral* de Genève (1833-46).

Homme du monde recherché et influent, il connut Mme de Staël et fréquenta chez elle et ses amis, à Coppet.

Huber fut en relation, à Rome, avec Chateaubriand; à Genève avec Bonstetten, Lamartine, etc.

Quand le poète des *Méditations* vint à Genève, en juillet et août 1841, le colonel Huber le reçut dans son salon. Et entr'eux se noua une solide amitié.

En 1848, lors de l'affaire de Neuchâtel, Huber-Saladin fut nommé, grâce à Lamartine (alors ministre), agent officieux du gouvernement français auprès du Conseil fédéral.

A part quelques discours et brochures politiques, et des *Mémoires* encore inédits, Huber n'a guère publié qu'un volume: *Le Comte de*

2. (Ibid., vers 79 et sq.):

Huber! heureux enfant de ces tributs de Tell,
Que Dieu plaça plus près des Alpes, son autel!
. . . . . .

Circourt, son temps, ses écrits. Mme de Circourt, son salon, ses correspondances. (Paris in 8°, 1881). [cf. Lanson, t. II, p. 479 et sq.).

— Ajoutons que Lamartine cite encore plusieurs fois dans son œuvre le nom d'Huber-Saladin. Ainsi dans un discours qu'il prononce à la Chambre, le 21 avril 1837, le poète, voulant prouver que la guerre d'Algérie est une guerre d'extermination inutile, donne à l'appui de ses opinions quelques lignes d'un rapport qu'avait rédigé Huber-Saladin, alors major, qui avait été envoyé en mission en Afrique par le gouvernement suisse.

Dès cette époque (1837), Lamartine connaissait donc déjà, au moins de nom, l'officier helvétique. (v. *Lamartine:* La France parlementaire, t. I. (Sur Alger) p. 346 et sq.).

Enfin dans son volume sur *J.-J. Rousseau* (p. 278-88), nouvelle allusion.

Rappelant, en le louant, le livre de Sayous: *Le Dix-huitième siècle à l'étranger,* Lamartine est charmé d'y apprendre que le *Contrat social* de Rousseau serait né de la lecture de: *La Religion essentielle à tous les hommes,* opuscule original de Marie Huber de Genève (née en 1695), mystique profonde, «Sainte-Thérèse suisse et française».

Et le poète de nous avertir alors que le colonel, son ami, est du même sang qu'elle, et de nous donner des détails très intéressants et très exacts sur les origines et la famille des Huber. Retenons ces lignes élogieuses sur l'officier suisse:

«...Un de leurs descendants, héritier de leur naturalisation universelle, le colonel Huber, à la fois homme de guerre, homme de lettres volontaire, diplomate dans l'occasion, poète quand il se souvient des Alpes, romancier quand il se rappelle Madame de Montolieu ou Madame de Staël...» (Lamartine: J.-J. Rousseau, etc. (p. 283 et sq.).

—Ajoutons que la date de 1842 en tête du *Ressouvenir,* ne répond pas à la réalité, puisque cette pièce a été composée en 1841, imprimée dans la *Presse* (feuilleton du 18 août 1841), et reproduite en fragments dans le *Fédéral* (Genève), le 24 août 1841. D'ailleurs, c'est bien la date de 1841 qui est conservée dans les éditions de 1842 et 1845. — (Lanson: t. II, p. 480-1).

— *Le Ressouvenir du Lac Léman* fait partie des onze pièces ajoutées en 1849 aux premières *Méditations.* (v. Lanson, t. I, Intr., LXIV et sq.).

Ce poème ayant été écrit en 1841, il eût été naturel que Lamartine le joignit plus tard aux vers des *Recueillements,* et non aux *Méditations* de 1820. Pourquoi n'en est-il pas ainsi?

C'est que l'homme et le caractère ont changé, à cette date, évolué: le poète est alors l'apôtre d'une humanité meilleure. Il écrit la *Marseillaise de la Paix.*

De passage à Genève, dans l'été 1841, Lamartine est reçu chez le le colonel fédéral Huber-Saladin, il a de nombreuses conversations avec

Mais tu dis, dans l'orgueil de ta fière tendresse:
Ces monts sont trop bornés pour l'amour qui m'oppresse[1])
On voit la liberté sur leurs flancs resplendir;
Mais pour l'adorer plus, je voudrais l'agrandir[1]).
. . . . . .

3. (Ibid., vers 131 et sq.):

Le règne de l'esprit est à la fin venu.
Plus d'autres boucliers! — l'homme combat à nu. —
La conquête brutale est l'erreur de la gloire[2]).
. . . . . .

---

ce patriote éclairé, qui veut son pays uni et fort. Ces heures de discussion ne sont pas perdues. De retour à Saint-Point, Lamartine prend la plume, transcrit en vers le sujet de ses causeries avec le militaire genevois, se souvient de ses courses dans les Alpes, du Paysage lémanique et chante ce que pense son esprit sagace, ce que ressentent son âme sensible et noble, son cœur généreux.

On s'est demandé avec raison (Lanson, I. L. XIV) si ces vers, d'allure humanitariste, n'avaient pas été placés en cet endroit et en ce livre (Méditations), pour faire contrepoids à quelques odes qui célébraient trop ouvertement des sentiments légitimistes. «Lamartine n'a-t-il pas voulu montrer avec son point de départ, son évolution et son point d'arrivée», interroge finement M. Lanson?

On sait qu'Huber répondit par des vers aussi au poème de l'écrivain français: «A Monsieur de Lamartine, réponse à un Ressouvenir du Léman. — Montfleury, 26 août 1841» (Genève in 8° 1841).

Ils parurent en partie dans le *Fédéral* (N° 76, 21 sept. 1841). Enfin sont conservées, à Saint-Point, trois lettres de J. Huber-Saladin à Lamartine, datées de Hofstetten, 23 juin 1842; de Montfleury, 17 décembre 1845 et de Paris, 16 oct. 1860. M. Lanson les reproduit in-extenso dans son volume. (Lanson, t. II, p. 480-1, et App. IV, p. 589-96).

[1]) Un peu exagéré en ce sens qu'Huber-Saladin (v. Préf. de la Réponse à Lamartine), n'a ni rêvé, ni désiré l'agrandissement de la Suisse. Mais il eût voulu son pays plus fortement organisé et uni. Et puis, comme tous les patriotes d'alors, il a souffert de voir la Suisse perdre la Valteline (au Congrès de Vienne 1815), sans gagner le Chablais. Enfin l'espèce de «protectorat déguisé» qu'exerçaient sur notre patrie les grandes puissances humiliait le colonel Huber. (Lanson, II, p. 487, N° 2).

[2]) Voilà qui répond bien aux pensées du moment. Lamartine en particulier, dans ses vers comme dans sa prose ou ses discours, entraîné par le courant démocratique et humanitariste du temps, se fait l'apôtre de l'union, de la paix, du travail dans la fraternité et la liberté.

N'oublions pas que le poète venait d'écrire (mai 1841) la *Marseillaise de la Paix,* qui faisait grand bruit et contrastait singulièrement, de ton, avec le *Rhin Allemand* de Becker ou la *Réponse* cinglante de Musset. —

4. (Ibid., vers 185 et sq.):

. . . . . .

Mais mon âme, ô Copet[1]), s'envole sur tes rives,
Ou *Corinne* repose au bruit des eaux plaintives.

. . . . . .

5. (Ibid., v. 190 et sq.):

Seule elle traversa la mer de tyrannie![2])

. . . . . .

. . . . . .

Ce petit coin de terre, oasis de vengeance,
Protestait pour le siècle et pour l'intelligence:
Le poids du monde entier ne pouvait assoupir,
Liberté, dans ce cœur ton suprême soupir!
Ce soupir d'une femme alluma le tonnerre
Qui foudroya d'en bas le Titan de la guerre;
Il tomba, sur son roc par la haine emporté.

. . . . . .

II. Nouvelles Méditations poétiques.

6. (Méd. XIX[e] (La Liberté); p. 132-3) :

Liberté! nom sacré, profané par cet âge,
J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,

---

[1]) Pour Coppet. —

[2]) Ces vers sont, avec ceux qui le précèdent et le suivent dans le contexte, un bel hommage rendu à M[me] de Staël, dont on sait combien Lamartine prisait haut la vibrante sensibilité, la force de pensée, et surtout le courage dans la lutte contre Napoléon tout puissant.

Nous avons parlé plus haut des relations entre le poète et l'auteur de *Corinne,* et de ses jugements sur elle. Nous n'y reviendrons pas.

— Personne n'ignore que Chateaubriand et M[me] de Staël furent, parmi les écrivains marquants de l'Empire, les seuls qui osèrent résister au conquérant. Ils furent pour lui de sérieux adversaires, car leurs livres et leurs brochures étaient répandus et lus dans toute l'Europe.

Madame de Staël — il est juste de le rappeler — souffrit d'ailleurs beaucoup plus de Napoléon que l'auteur d'*Atala.* Même à Coppet, elle avait à craindre Napoléon, qui la faisait épier par le préfet de Genève. Elle avait reçu l'ordre, en 1800, de se retirer à la campagne; en 1803, il lui était défendu d'entrer dans Paris; en 1805, de venir en France; de 1810 à 1812, elle était étroitement surveillée à Coppet; mais, en 1812, M[me] de Staël s'enfuyait; — Chateaubriand, lui, ne fut jamais exilé sous Napoléon. (Lanson: II, p. 381, 494, etc. et notes).

Telle, (etc.). . . . . .
Telle enfin que d'Ury[1]), prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,[1])
Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes
Et semblable au torrent, qui fond sur les campagnes,
Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!

III. Voyage en Orient.

7. (V. II, p. 378):

Il y a là deux lieues de pays qui tromperaient l'œil du voyageur, s'il ne se souvenait qu'il est à huit cents lieues de l'Europe: il pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne[2]) et Vevay[2]) ou sur les rives enchantées de la Saône...

IV. Poésies nouvelles.

8. (Chute du Rhin à Lauffen), V. IV, des O. C., p. 71-6): «La Chute du Rhin à Lauffen[3])».

V. Histoire des Girondins.

9. (V. IV, p. 168):

Marat n'avait point de patrie. Né au village de Baudry[4]) près de Neuchâtel, de parents obscurs, dans cette Suisse cosmopolite....

VI. Les Confidences.

10. (Ch. XI, p. 349):

...entre Villeneuve et Vevay[5])...

---

[1]) Pour: Uri et Appenzell.
L'idée de l'écrivain est juste, car la Ligue de 1245-50, dont le pacte de 1291 n'est, croit-on, que le renouvellement, allait bien: «des rives du Léman aux rochers d'Appenzell». [v. Dierauer, t. I, l. 5].

[2]) Pour Lausanne, et Vevey.

[3]) Pour Laufen, la petite localité zurichoise du Rhin.

[4]) Boudry et non Baudry, village neuchâtelois.
Lamartine a tracé de Marat (Jean Paul, 1744-1793) le démagogue et le pamphlétaire de l'*Ami du Peuple,* un portrait peu flatté et cruellement vrai. (v. Hist. des Gir.).

[5]) Pour Vevey.

11. (Ch. XI, p. 349):

La police fédérale pouvait me prendre pour un des nombreux espions que l'empereur envoyait dans les cantons pour soulever l'opinion en sa faveur et révolutionner le pays contre les faibles restes de l'aristocratie de Berne[1]).

12. (Ibid., p. 350):

...je descendis au point du jour vers le lac du côté de Nyons[2])...

VII. Nouvelles Confidences.

13. (1, I, p. 13-14):

J'avais passé la plus grande partie de ce temps en Suisse sur les lacs de Genève, de Thoun[3]) et de Neufchâtel[4]), etc...

14. (XXIX, p. 217):

... d'où l'on voyait à gauche et en face Lausanne, Vevey, Villeneuve, Saint-Gingo[5])...

VIII. Les Constituants.

15. (V. 1, I, II, p. 173):

Il (Mirabeau) se rapprocha de Sophie en se cachant à Verrière[6]), hameau des montagnes helvétiques voisin de Pontarlier.

---

[1]) Il s'agit des graves conflits diplomatiques entre la France et la Suisse lors des Cent-Jours, alors que Lamartine quitte son pays pour ne pas s'enrôler sous les drapeaux impériaux.

— Lamartine paraît faire de Berne la capitale de la Suisse et faire dépendre le Pays de Vaud de Berne aussi: double erreur.

L'Acte de Médiation était encore en vigueur alors. Il admettait comme autorité supérieure la Diète, à laquelle les grands cantons (Berne, Zurich, Vaud, St-Gall, Argovie et Grisons) envoyaient deux députés, les autres cantons un seul. La Diète se réunissait deux fois par an, et à tour de rôle, à Fribourg, Berne, Soleure, Bâle, Zurich et Lucerne, chefs-lieux des six cantons directeurs, ainsi nommés parce que le gouvernement de chacun dirigeait pendant un an les affaires de la Confédération.

On voit que Vaud ne dépendait plus de Berne et formait un canton; enfin que Berne n'était pas capitale — elle le deviendra en 1848 — du pays —. Le Pacte de 1815 remplacera l'Acte de Médiation. —

[2]) Pour Nyon.

[3]) Pour Thoune ou Thun (allemand).

[4]) Pour Neuchâtel.

[5]) Pour Saint-Gingolph. —

[6]) Plutôt: Les Verrières (suisses), le petit village-frontière neuchâtelois. — Il s'agit des nombreuses fuites du grand tribun qui erre,

IX. Histoire de César.

16. (P. 106):

A leur tête se trouvait Divicon[1])...

X. La France Parlementaire.

17. (T. I., p. 247):

L'Allemagne, l'Italie, la Suisse[2]), Genève, ont envoyé des travaux remarquables, dignes représentations de ces nations diverses à ce pacifique congrès d'humanité.

18. (T. II, 147):

Au 22 février, vous étiez las d'un cabinet de six mois, qui avait compromis la France en Suisse[3]), etc.

19. (V. p. 257):

La Suisse, cette langue du pays de Gex qui nous donnait un port sur le lac de Genève à Versoy[4]), etc.

---

dans sa vie aventureuse, en Allemagne, en France, en Hollande, en Suisse, en Belgique, en Italie, à Londres, à Paris, «traînant partout, comme dit Lamartine, les stigmates de ses vices, l'éclat de son talent et le mystère de ses nombreux amours». On sait que Mirabeau publia quelques livres à Genève et à Neuchâtel.

[1]) On écrit: Diviko, quelquefois Divicon, mais surtout Divico.

[2]) Il s'agit des mémoires (sur l'abolition de la peine de mort) qui pouvaient être envoyés à Paris, de tout pays, à l'occasion du concours ouvert par la *Société de la Morale Chrétienne* sur l'abolition de la peine de mort (1836). Lamartine avait été nommé rapporteur; il se prononça nettement contre la peine de mort. (Discours à l'Hôtel de Ville, 18 avril 1836).

— De Suisse, ce fut le Mémoire (sous N° 18) du doyen Morel (Ch. F. 1772-1848), le savant historien et pasteur de Corgémont (Courtelary, Jura-bernois), qui attira surtout l'attention du Jury. Il fut l'un des six mémoires jugés dignes d'être honorés de la médaille de bronze décernée par la *Société de la Morale Chrétienne*. Le doyen Morel recommandait l'abolition de la peine de mort. —

[3]) Tiré du discours: Sur la discussion de l'Adresse, en réponse à M. Thiers (janv. 1839). —

Il s'agit de graves conflits diplomatiques entre la France et la Suisse, nés de l'affaire Louis-Napoléon (1838). — Nous avons relaté les faits plus haut déjà. (v. App. crit. Chateaubriand). — On se rappelle qu'en 1836 les relations diplomatiques avaient été très tendues déjà entre les deux pays, lors de l'affaire Conseil. —

[4]) Plutôt: Versoix.

XI. Cromwell.

20. (P. 228-9):

C'est ce même Ludlow[1]) qui, proscrit peu de temps après la mort de Cromwell comme régicide, alla vieillir et mourir impénitent de ce meurtre à Vevay[2]), sur les bords du Lac Léman, où l'on voit sa tombe.

21. (P. 234).

Toutes les factions de ce siècle étaient religieuses, comme toutes les factions du nôtre sont politiques. En Suisse[3]), en Allemagne, dans le Nord, en France, en Ecosse, en Irlande, en Angleterre, tous les partis empruntaient leurs principes, leurs divisions, leur férocité à la Bible: ce livre était devenu l'oracle universel.

XII. Guillaume Tell.

22. (Ch. IV, p. 23-4):

Ses vertus ne sont ternies que par un vice, vice naturel aux peuples pauvres: la cupidité[4]).

...Il vend tout, même son propre sang, pour rapporter un peu d'or dans son pays, qui n'en produit point.

...Indifférent à la cause pour laquelle il s'engage jusqu'à la mort, il est le mercenaire des cours ou des camps.

...Libre chez lui, il prête chez les autres son bras aux souverains pour subjuguer les peuples.

23. (Ch. V, p. 28):

La taille élevée, la chevelure blonde, l'azur des yeux, la blancheur du teint, la majesté calme de l'attitude dans les Suisses des petits cantons, la similitude même des noms de races et des noms de lieux, attestent cette parenté lointaine avec les Suédois[5]).

24. (Ch. V, p. 31-2):

Les comtes de Hapsbourg[6]), famille puissante, etc....

---

[1]) Vrai. Hugo rappelle le fait aussi; et nous donnons alors les détails nécessaires (v. Hugo. App. crit.). —

[2] Vevey.

[3]) Exact. —

[4]) Affirmation facile. Nous avons déjà fait justice de cette erreur et d'autres encore, sur le même sujet, à propos d'Hugo (v. Hugo: App. crit.).

[5]) Faux. Lamartine fait des Cimbres et des Suédois les aïeux des Suisses. Cette opinion, reprise du *Livre Blanc* avait été généralisée par les premiers historiens, mais elle reste erronée. Les Schwytzois ne descendent pas plus des Suédois que les Uranais des Goths et les Unterwaldiens des Romains. (v. Dierauer, t. I; l. II, ch. 1, p. 100 et sq.).

[6]) Pour: Habsbourg.

25. (Ibid., p. 32 et sq.):
Les Comtes de Toggemburg[1])...
Les Comtes de Rapperschwyl[2])...

26. (VI, p. 37 et sq.):
...Schwytz, Uri et Underwald[3]):

27. (XVI, p. 123):
...les escarpes du château de Rosberg[4])...

XIII. Correspondance.

28. (T. II, L. CCCXXII, p. 278):
Je vais à de petites eaux allemandes, à Schinznach en Argovie, près d'Arau[5]) ou de Zurich.

29. (T. II, L. CCCXXIII, p. 279):
Cette lettre a été interrompue tout ce temps-ci, d'abord par une course à Lucerne et au lac de Walenstat[6]), et puis au retour par une forte maladie de ma femme...

30. (Lettre à M^me^ de Lamartine) v. Lanson, op. cit., t. II, App. IV, p. 589):
Nous sommes revenus ce matin de Thoune, Berne, Interlaken, Lauterbrun[7]) Brientz et la Sementhal[8]).

XIV. Mémoires inédits.

31. (P. 322):
...le lac d'Yverdun[9]).
...La Chaux-de-Fond[10])...

---

[1]) Pour: Toggenburg.
[2]) Pour: Rapperswyl.
Très puissantes familles. — Les *Comtes de Toggenburg* possédaient (avec l'abbé de St-Gall et les Comtes de Kybourg) une bonne partie de la Suisse du Nord-est. Le dernier Comte de ce nom, Frédéric, meurt en 1436. — Les *Comtes de Rapperswyl* dominaient, avec les seigneurs de Regensberg, dans le zurichgau. R. de Habsbourg, à la fin du XIII^e^ siècle, s'empara de leurs biens. (Dierauer, op. cit., t. I et II, passim).
[3]) Pour: Unterwald.
[4]) Pour: Rotzberg.
[5]) Pour: Aarau.
— Schinznach possédait et possède toujours des eaux sulfureuses renommées. Cette localité argovienne, sur l'Aar, est située presque à égale distance de Bâle, de Zurich et de Berne. — C'est à Schinznach que fut fondée par Iselin, en 1762, la *Société helvétique*. Les assemblées annuelles avaient lieu à Schinznach, plus tard à Olten. (v. D. G. de la S.).
[6]) Pour: Walenstadt.
[7]) Pour: Lauterbrunnen.
[8]) Pour: Simmenthal (vallée de la Simme — Oberland bernois).
[9]) Pour: Yverdon. Mais il s'agit du lac de Neuchâtel, dénomination officielle.
[10]) On écrit: La Chaux-de-Fonds.

C. V. Hugo

I. Le Rhin.

1. (T. II, p. 152 et sq.):

Un ruisseau sort du lac de Toma[1]), sur la pente orientale du St-Gothard; un autre ruisseau sort d'un autre lac au pied du Lucmanierberg; un troisième ruisseau suinte d'un glacier et descend à travers les rochers d'une hauteur de mille toises. A quinze lieues de leur source, ces ruisseaux viennent aboutir au même ravin, près Reichenau[2]). Là ils se mêlent. N'admirez-vous pas mon ami, de quelle façon puissante et simple la Providence produit les grandes choses? Trois pâtres se rencontrent et c'est un peuple; trois ruisseaux se rencontrent, c'est un fleuve.

Le peuple naît le 17 novembre 1307; la nuit, au bord d'un lac où trois pasteurs viennent de s'embrasser; il se lève, il atteste le grand Dieu qui fait les paysans et les césars, puis il court aux fléaux et aux fourches.

Géant rustique il prend corps à corps le souverain géant, l'empereur d'Allemagne. Il brise à Kussnacht le bailli Gessler[3]) qui faisait adorer son chapeau; à Sarnen, le bailli Landenberg[3]) qui crevait les

---

[1]) *Toma.* Lac alpestre du canton des Grisons (district de Vorderrhein), de 250 m. sur 100, à 12 km. N N-E de Baduz, et source du Rhin antérieure. (v. Dictionnaire géogr. de la S.).

Lucmanierberg: dans les Grisons près Disentis. Le passage va de Disentis à Olivone. (v. Dictionnaire gén. de la Suisse).

[2]) *Reichenau:* (C.. Grisons) village au confluent du Rhin antérieur et du Rhin postérieur.

[3]) *Gessler, Landenberg, Wolfenschiess,* Personnages de la légende de Tell. Rien ne prouve qu'ils aient ou non existé; et les faits que leur attribue Hugo sont bien ceux que rapporte l'histoire. (v. Légende du «Livre Blanc»; voir aussi: Dierauer, I. L. II, chap. I, 169 et sq.); (Van Muyden: I, 2e partie chap. III, 210-25).

yeux aux vieillards; à Thalewyl[1]) le bailli Wolfenschiess, qui tuait les femmes à coups de hache; à Morgarten, le duc Léopold; à Morat, Charles le Téméraire. Il enterre sous la colline de Buttisholz[2]) les trois mille Anglais d'Enguerrand de Coucy. Il tient en respect à la fois les quatre formidables ennemis qui lui viennent des quatre points cardinaux; il bat à Sempach le duc d'Autriche, à Granson[3]) le duc de Bourgogne, à Chillon le duc de Savoie, à Novare le duc de Milan; et notons en passant qu'à Novare, en 1513, le duc de Milan était duc par le droit de l'épée et s'appelait Louis XII, roi de France.

Il accroche à un clou dans ses arsenaux, au-dessus de ses habits de paysan, à côté des colliers de fer qu'on lui destinait, les splendides armures ducales des princes vaincus; il a de grands citoyens, Guillaume Tell d'abord, puis les trois libérateurs, puis Pierre Collin[4]) et Gundoldingen[5]), qui ont laissé leur sang sur la bannière de leur ville, et Conrad Baumgarten[6]) et Scharnachthal[7]),

---

[1]) *Thalwyl:* faux. Hugo confond le nom de la ville zurichoise avec le village de Thalewyl ou Dallenwil dans l'Obwald; mais c'est à Altzellen que se sont passés les exploits de Wolfenschiess (d'après le Livre Blanc).

[2]) *Buttisholz,* village du canton de Lucerne (d. de Sursee) au pied sud du Gutisberg.

En 1375, l'armée d'Enguerrand de Coucy y fut battue par les gens de l'Entlebuch (Gugelkrieg).

Pour se dédommager d'un douaire que lui devaient ses cousins, les Habsbourg d'Autriche, le sieur de Coucy, gendre d'Edouard III d'Angleterre, vint en Suisse, avec ses aventuriers gallois, rançonner le pays. Mais ses bandes dispersées et battues à Buttisholz, Anet et Fraubrunnen, durent repasser le Jura. Hugo parle de 3.000 hommes, mais le nombre exact n'est pas connu.

[3]) *Granson.* On écrit plutôt Grandson.

[4]) A Arbedo moururent héroïquement *Pierre Collin* (Kollin), banneret de Zoug, le landamann *Roth,* et le banneret *Puntinger* d'Uri. — L'écharpe ensanglantée de Collin se trouve au petit musée de Zoug, près de la place qui porte son nom et de sa statue. —

[5]) *Pierre de Gundoldingen,* avoyer de Lucerne dont il dirigeait très habilement la politique. Irrités des vexations de la garnison de Rothenbourg, les Lucernois rompent la trêve conclue avec l'Autriche, détruisent le château de Rothenbourg et occupent Wolhusen. C'est alors que le duc Léopold se réconcilie avec les villes de Souabe et livre aux Suisses la bataille de Sempach (9 janvier 1386) qu'il perd et où meurt vaillamment Pierre de Gundolgingen.

[6]) *Conrad Baumgarten,* personnage de légende (v. Livre Blanc) qui, à Altzellen, aurait tué Wolfenschiess en train de séduire sa femme.

[7]) *Nicolas de Scharnachthal,* diplomate et capitaine bernois, un des

et Winckelried[1]), qui se jetait sur les piques comme Curtius dans le gouffre; il lutte à Bellinzona[2]) pour l'inviolabilité de la conscience; il perd Zwingli en 1531 mais il délivre Bonivard en 1536; et depuis lors il est debout. Il accomplit sa destinée, entre les quatre colosses du continent, ferme, solide, impénétrable, nœud de civilisation, asile de science, refuge de la pensée, obstacle aux envahissements injustes, point d'appui aux résistances légitimes...

. . . . . .

Le fleuve naît entre deux murailles de granit; il fait un pas et il rencontre, à Andeer[3]), village roman, le souvenir de Charlemagne; à Coire[4]), l'ancienne Curia, le souvenir de Drusus[5]); à Feldkirch, le souvenir de Masséna; puis, comme consacré pour les destinées qui l'attendent par ce triple baptême germanique, romain et français, laissant l'esprit indécis entre son étymologie grecque et son étymologie allemande *Rinnen*, qui toutes deux signifient couler, il coule en effet, franchit la forêt et la montagne, gagne le lac de Constance, bondit à Schaffhouse, longe et contourne les arrière croupes du Jura, côtoie les Vosges, perce la chaîne des volcans, ...

Ainsi, trois pâtres, trois ruisseaux. La Suisse et le Rhin s'engendrent de la même façon dans les mêmes montagnes. —

---

héros des guerres de Bourgogne. Il succède à E. de Diesbach, comme avoyer. (v. Dierauer, II, V. 233-305, etc.).

[1]) *Winkelried,* héros de la première Confédération, rendu populaire par le «Sempacherlied». L'existence de Winkelried et ses exploits de Sempach ne sont pas prouvés, mais des actions d'éclat ont sûrement eu lieu à Sempach et Winkelried peut y avoir joué un grand rôle. (Dierauer I. 391, n. 399, n. 434, II, 559, 560, etc.). (Van Muyden: Hist. de la Conf. Suisse, I. chap. XI).

[2]) *Bellinzona.* Aucune bataille n'y eut lieu. Hugo confond avec Arbedo, situé tout près de Bellinzona, et où, le 30 juin 1422 3,000 Suisses combattirent 18,000 Milanais qui voulaient reprendre Bellinzone, le val d'Ossola et la Léventine. Les Suisses s'empareront à nouveau de ces territoires en 1425 et en 1440.

[3]) *Andeer,* commune du canton des Grisons (d. Hinterrhein), vallée du Rhin postérieur, à 12,5 km. de Thusis. Habitants de langue romanche. (v. Dict. géogr. de la Suisse).

[4]) *Coire,* le chef-lieu du canton des Grisons, d'origine préromaine. Les Romains en firent une place solide, en avant de la Germanie. Et Drusus y livra de nombreux combats.

Coire, en 493, passa aux Ostrogots; en 536 aux Francs.

[5]) *Drusus,* fils de Livie et frère de Tibère, né en 38 av. J. C. Général plein de talent qui remporta des victoires importantes en Gaule, en Rhétie (Grisons et Voralberg), en Germanie. Père de Germanicus et de Claude. Il mourut l'an 9 av. J. C.

2. (T. III, L. XXXIV, page 92):

Je suis à Zurich. Quatre heures du matin viennent de sonner au beffroi de la ville, avec accompagnement de trompettes. J'ai cru entendre la diane, j'ai ouvert ma fenêtre. Il fait nuit noire et personne ne dort. La ville de Zurich bourdonne comme une ruche irritée. Les ponts de bois tremblent sous les pas mesurés des bataillons qui passent confusément dans l'ombre. On entend le tambour dans les collines[1]). Des Marseillaises alpestres se chantent devant les tavernes allumées au coin des rues. Des bisets zurichois font l'exercice dans une petite place voisine de l'Hôtel de l'Epée, que j'habite, et j'entends les commandements en français: Portez arme! Arme au bras!...

. . . . . .

C'est qu'il y a une révolution à Zurich[1]).

---

[1]) Il s'agit de la petite révolution et des troubles de 1839. Voici quelques détails:

A cette époque, les propagandistes étrangers, des réfugiés politiques en général, travaillaient activement dans tout le pays à répandre les idées démocratiques et révolutionnaires. Ils y parvenaient d'autant mieux que plusieurs d'entre eux occupaient dans l'enseignement supérieur de hautes charges: tels Mickiewicz et Melegari à Lausanne, Desor à Neuchâtel, Wackernagel à Bâle, les savants Saupf, Schœnlein, Oken, etc. à Zurich. Les conservateurs libéraux ont beau échouer dans leurs projets de réforme; poussés par la propagande étrangère, ils n'en persévèrent pas moins: leur parti d'avant-garde sera le parti radical.

Bientôt les questions religieuses s'ajoutent aux questions politiques. Hirzel à Zurich essaye, sous l'influence allemande, de faire pénétrer ses idées dans les cercles universitaires. Ce partisan de la libre-pensée triomphe: on crée à Kussnacht un séminaire dirigé par le Wurtembergeois Scherr.

En 1836, une chaire étant vacante à la faculté de théologie, quelques membres du Conseil de l'instruction publique proposent l'appel du célèbre théologien allemand David Strauss (le précurseur de Renan), mais l'opposition est grande et rien n'est décidé.

Les élections ont lieu en mars 1838 et une nouvelle vacance s'étant produite, le Conseil d'Etat, malgré une forte opposition, appelle Strauss. Le pays s'agite et d'innombrables pétitions engagent le gouvernement à revenir sur sa décision. Ce qui arrive en effet; mais il est voté, en compensation, une pension de retraite au professeur allemand. Une assemblée populaire a lieu à Kloten, près de Zurich, le 2 septembre 1839. On l'interdit vainement. Pendant que les autorités zurichoises tergiversent, 10,000 campagnards se rendent au chef-lieu, renverse le gouvernement et forcent à la retraite un détachement d'infanterie et de dragons envoyé contre eux. L'ordre est si vite rétabli que la diète n'intervint pas. Les nouvelles élections ont lieu le 17 septembre et le peuple est calmé.

Les petites villes veulent faire comme les grandes. Tout marquis veut avoir son page. Zurich vient de tuer son bourgmestre et de changer de gouvernement.

3. (T. III, L. XXXIV, page 95):

...En ce moment passait sous la porte un peloton d'environ deux cents hommes qui revenaient du polygone avec un canon. Je crois que c'est l'armée de Bâle[1]).

4. (T. III, L. XXXIV, page 95):

Augst, voilà un nom bien barbare. Eh bien, ce nom, c'est Augusta. Augst est une ville romaine, l'ancienne Rauriqua, l'ancienne Augusta rauracorum, fondée par le consul Munatus Plancus) auquel les Bâlois ont érigé une statue dans leur Hôtel de

---

Le parti radical battu, c'est le parti conservateur qui, à nouveau, reprend le pouvoir et décide de se retirer de la «Ligue des Sept».

Tels sont les faits détaillés et précis de cette révolution, dite «Züriputsch», que V. Hugo vit et vécut en partie, durant son séjour à Zurich.

Ajoutons d'ailleurs qu'anciens conservateurs et campagnards étaient de sentiments trop disparates pour être longtemps unis. Quelques années après, en effet, le parti radical zurichois, parti démocratique avancé, reprenait toute son influence. (van Muyden: III, 6e part., chap. IX, 326 et sq.). (Dierauer: V, 1, 13, chap. IV 739-61).

[1]) *Armée* est évidemment pris, ici, dans un sens ironique.

— Chaque ville importante, Berne, Bâle, Zurich, Genève, Fribourg, etc., avait alors, puisque les armées permanentes n'existaient pas, sa «garde nationale», plus connue sous le nom de *milice* urbaine ou de milice municipale. Ce système de milices imposait à tous également le service militaire, et les troupes ainsi formées étaient le soutien de la ville en temps de guerre, de siège, etc.

La milice assurait la défense des privilèges communaux, elle assurait aussi la sécurité de la ville pendant la nuit. Les bourgeois formaient naturellement la grande partie des troupes, où les exempts étaient très nombreux. Suivant les villes le corps de ces soldats-citoyens était divisé en tant d'unités, qui fournissaient pour la garde de nuit tant d'hommes, etc.

Enfin, une petite garde permanente formait la garde dite: *Garde d'Etat.*

C'est à elle qu'Hugo fait probablement allusion ici. —

[2]) Personnages et faits sont authentiques:

Munatius Plancus est un général et orateur romain né à Tibur. Il servit César et Pompée, puis Antoine et Octave. Consul, puis censeur, il eut d'importants commandements en Gaule et en Asie. Proconsul en Gaule, il séjourna à Lyon, qu'il agrandit, en Rauratie à Augst, à Bâle, à Trèves, etc.

Ville, avec une épitaphe rédigée par un brave pédant qui s'appelait Beatus Rhenanus[1]).

5. (III, p. 99, 123, 100, 102, 106, etc.):

...Rhinfelden[2]);
...Vévey[3]);
...Freiburg[4]);
...Braves Zuriquois[5]);
...Zurich s'appelait autrefois Turegum[6]).

6. (Page 100):

L'Aar, obstrué de rochers, déchire en caps et en promontoires le fond de la vallée. Ce beau paysage est un des grands lieux de l'histoire. Rome s'y est battue, la fortune de Vitellius y a écrasé celle de Galba[6]), l'Autriche y est née. De ce donjon croulant,

---

[1]) *Beatus Rhenanus:* Philologue allemand, né en Alsace à Sélestat en 1485 et mort en 1547. Ses parents étaient originaires de Rheinau en Suisse, d'où son nom de Rhenanus. B. R. voyagea beaucoup, surtout en Suisse, en France et en Allemagne. Correcteur d'imprimerie à Paris chez H. Estienne, puis à Bâle chez Auerbach. Erudit éminent, au goût assez sûr et fin, il donna de nombreuses éditions commentées des classiques latins. Hugo paraît le traiter de pédant un peu à la légère.

[2]) Hugo francise ici: Rheinfelden en Rhinfelden.

[3]) On écrit Vevey.

[4]) Mais il dit plutôt Freiburg que Fribourg.

[5]) Pour Zurichois. Erreur. Zurich s'appelait, sous Rome, Duregum, Turicum ou Tigurum, mais non Turegum.

[6]) Pas tout à fait exact. Précisions: les troupes de l'Helvétie relevaient du légat de Mayence et se trouvaient dans les places fortes du Rhin pour faire face aux Germains. Vindonissa était au nord leur forteresse principale, au confluent de la Reuss et de l'Aar. Là, depuis longtemps déjà, étaient les XXIe et XIe légions, occupant des postes du Rhin à Zurich, Lucerne et Thurgovie. Les Helvètes fournissaient aussi, dans le pays même, des troupes de garnison. En l'an 69, Caecina, légat de Vitellius, réprime des troubles.

Galba, en 68, lui confie le commandement de la Basse-Germanie. Vitellius s'attache ses armées par des largesses, et, après la mort de Galba, devient empereur pendant qu'Othon prend la pourpre à Rome. Ses lieutenants Valens et Caecina gagnent pour lui la bataille de Bédriac et marchent sur l'Italie (69): Vitellius est empereur reconnu. Ainsi, grâce surtout à Caecina, la fortune de Vitellius écrasa plutôt celle d'Othon que celle de Galba. (Dierauer, I, chap. 1, 1-18, etc.; Prof. Schulthess: Die römische Forschung in die Schweiz. Jahresb. f. Urgesch. 1918; etc.)]. 1918; etc.)].

bâti au onzième siècle par un simple gentilhomme d'Alsace appelé Radbot[1]), découle sur toute l'histoire de l'Europe moderne le fleuve immense des archiducs et des empereurs.

7. (III, page 102):

Il y a de tout à Baden, des ruines gothiques, des ruines romaines, des eaux thermales, une statue d'Isis, des fouilles où l'on trouve force dés à jouer, un hôtel de ville où le prince Eugène et le maréchal de Villars[2]) ont échangé des signatures, etc.

8. (III, page 103):

Qu'était cette masure? Je ne sais. Conrad de Tagerfelden[3]), un des meurtriers de l'empereur Albert[3]), avait son château dans cette solitude. En était-ce la ruine? Moi, je ne suis qu'un passant et j'ignore tout; j'ai laissé leur secret à ces lieux sinistres mais je ne pouvais m'empêcher de songer vaguement au sombre attentat de 1308 et à la vengeance d'Agnès[4]) pendant que cette tour

---

[1]) *Radbot* est inconnu dans l'histoire. Dictionnaires, encyclopédies, biographies, manuels, traités, rien ne mentionne ce nom. Hugo, par ailleurs amateur de noms inventés, de fantaisies ou de calembours, joue-t-il ici sur le mot «Radboot» bateau à aubes (comme le suggère M. A. Bouvier, directeur de la Bibliothèque universitaire de Genève dans une lettre personnelle d'information à ce sujet), ou puise-t-il dans l'histoire? Mais en ce cas, où a-t-il emprunté ce nom singulier de «Radbot»? Mystère! *Radbot,* au contraire, est le patronyme de quelques rois et ecclésiastiques du moyen-âge: L'évêque d'Utrecht († 918), l'archevêque de Trèves (†915), l'évêque de Noyon (†1068), Radbod I et II, rois des Frisons (†718, † 792), etc. — Mais aucun ne s'applique aux lignes d'Hugo. (*Chevalier:* II, 3863-4).

[2]) Exact. Par la victoire de Demain (1712), Villars avait assuré pour la France le succès des négociations d'Utrecht (1713), qui mettaient fin à la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714). Seul l'Empereur d'Autriche continuant la guerre, Villars entreprend une nouvelle campagne victorieuse sur le Rhin et signe avec le prince Eugène la paix de Rastatt (1714) et de Baden (1714). (*Lavisse:* Hist. de France, t. VIII, 1; l. 2, ch. 3).

[3]) Voici, à ce sujet, ce qu'apprend l'histoire:

Albert Ier, duc d'Autriche et Empereur d'Allemagne, né en 1248, adversaire du pape Boniface VIII, et vainqueur d'Adolphe de Nassau à Gœlheim (1298), était détesté, à ce que rapporte la légende, pour ses duretés (v. légende de Tell). Il périt au passage de la Reuss, le 1er mai 1308, assassiné par des conjurés à la tête desquels se trouvaient Jean de Souabe à qui il avait enlevé ses biens, Rodolphe de Wart, de Balmes, Walther d'Eschenhach et Conrad de Tägerfelden. (De ce dernier on ne sait rien de particulier).

[4]) Agnès d'Autriche, fille d'Albert 1er, née en 1280, vengea atro-

sanglante, cachée peu à peu par les plis du terrain, rentrait lentement dans la montagne.

9. (III, page 105):

...(le) conseiller Waldmann, décapité en 1488[1]).

10. (III, page 113):

Je suis à Schaffhouse depuis quelques heures. Ecrivez Schaffhausen et prononcez tout ce qu'il vous plaira. Figurez-vous un Anxur[2]) suisse, un Terracine[2]) allemand, une ville du quinzième siècle...

11. (III, page 125):

...J'ai aperçu dans un enfoncement obscur une grande lame de marbre noir appliquée au mur. C'est la tombe d'Edmond Ludlow[3]), un des juges de Charles 1er, mort réfugié à Vevey en 1698[3]). Je croyais cette tombe à Lausanne. Comme je me baissais pour ramasser mon crayon tombé à terre, le mot *dépositorium*, gra-

---

cement, par plusieurs victimes, l'assassinat de son père.

Femme d'André III, roi de Hongrie (en 1296), qui la rendit veuve un an après; elle fonda un monastère en Suisse et y mourut en 1364.

[1]) Erreur de date. *Jean Waldmann* (originaire de Blickensdorf (Zoug), et né vers 1435), le héros des guerres de Bourgogne mourut décapité le 6 avril 1489 et non en 1488.

On sait que Waldmann, conseiller et bourgmestre de Zurich, qui visait à l'unité d'institution et à la centralisation des pouvoirs, se fit de nombreux ennemis; par ses réformes s'attira la haine des campagnards, enfin par ses méthodes despotiques et cruelles causa à Zurich de nombreuses insurrections qui conduisirent à son arrestation et à sa mise à mort. (Gagliardi, E.: Dokumente zur Gesch. des Burgerm. H. Waldmann [Quell. z. Schw. Gesch., II Abt., t. 1; — Bâle 1911].

[2]) *Anxur,* nom primitif de *Terracine,* petite ville de l'Italie centrale, et port sur la mer Tyrrhénienne, au sud-est de Rome.

[3]) Erreur de date pour la mort de Ludlow.

Edmond Ludlow, chef du parti républicain, né en 1620, mort en 1693, (non en 1698 comme l'écrit Hugo) fut député au parlement et orateur distingué; un des juges de Charles 1er. D'abord admirateur et aide de Cromwell, il devine vite ses projets ambitieux et se range dans l'opposition. Cromwell l'écarte en Irlande. Après la restauration des Stuart, Ludlow se retire à Genève, puis à Vevey, où il finit ses jours. Il a laissé des Mémoires (3 vol.), parus à Vevey en 1698-9, puis à Londres en 1751.

Hugo fait une courte allusion à Ludlow dans «L'Homme qui rit», où il parle d'un certain lord Clancharlie, contemporain de Cromwell, réfugié près de Chillon. (V. Hugo: *L'Homme qui rit,* Paris, Quantin, ss date. vol. I, l. I, p. 276).

vé sur la dalle, a frappé mes yeux. Je marchais sur une autre tombe, sur un autre régicide, sur un autre proscrit, Andrew Broughton[1]).

12. (III, page 138):

Toute cette ravissante côte basse du Léman a été depuis trois mille ans sans cesse dévastée par des passants armés qui venaient, chose étrange, du midi aussi bien que du nord. Les Romains y ont trouvé la trace des Grecs. Les Allemands y ont trouvé la trace des Arabes[2]). La Tour de Glérolle[3]) a été bâtie par les Romains contre

---

[1]) *Broughton,* son ami politique, eut un rôle beaucoup moins important: aussi, des documents intéressants manquent-ils à son égard. Remarquons ici encore qu'Hugo sacrifie à sa manie démagogique. Il prête à Ludlow et à Broughton un amour du peuple, une soif de démocratie, digne des précurseurs de la Révolution, mais que rien dans leur vie ou leurs écrits ne justifie.

[2]) Quelques inexactitudes de dates et de noms: vue d'ensemble juste mais détails à vérifier et à retoucher.

Sur tout le passage d'Hugo cité, nous avons reçu des renseignements très instructifs de M. Naef, professeur à Lausanne et président de la «Commission fédérale des monuments historiques» auprès de qui nous nous étions informés. On nous permettra d'extraire de sa lettre ces lignes:

«Victor Hugo voit souvent les faits historiques en poète mais il y a souvent aussi dans ses œuvres des observations, des vues d'ensemble très justes. En ce qui concerne le passage du T. III du «Rhin», il est parfaitement exact que non seulement la côte septentrionale du lac mais aussi l'ancien «Pays de Vaud» ont été depuis 3,000 ans, le théâtre d'invasions, venant tantôt du sud, tantôt du nord; il y a même plus de 3,000 ans, car on peut le prouver dès l'âge néolithique. Les envahisseurs passaient soit par la très, très ancienne route du Grand St-Bernard, soit par la vallée du Rhône à Genève; quant aux invasions du Nord et du N. Est, elles n'ont pas besoin d'être définies. Que les Romains y aient trouvé la trace des «Grecs», c'est douteux, mais il est positif que des *voyageurs grecs* sont venus dans la contrée; quant aux autres envahisseurs, *Arabes y compris,* ils ont laissé des preuves de leur passage.

Où Victor Hugo fait erreur complète, c'est dans les dates de construction des monuments, que ce soit chez nous ou ailleurs, mais peut-on lui en vouloir beaucoup à l'époque où il écrivait? Il faut se mettre dans le milieu de l'époque et se souvenir des connaissances d'alors pour juger. Les tours actuelles de Glérolle et de Gourze sont de bons monuments du moyen-âge, du XIIe S., qui ont très probablement remplacé des défenses plus anciennes; la tour de Gourze peut être même un «signal» préhistorique...».

[3]) *Glérolle:* ancien château du canton de Vaud (d. de Lavaux, commune de Rivaz), construit par Landry de Durnes, évêque de Lausanne, vers 1160, pour défendre l'entrée des terres de l'Eglise. Inféodé en 1271 à Hugues de Palézieux, le château revient, en 1303, à l'évêque. Il

les Huns. Neuf cents ans plus tard, la tour de Goure[1]) a été bâtie par les Vaudois contre les Hongrois. L'une garde Vevey; l'autre protège Lausanne.

13. (III, page 129):

En feuilletant, l'autre jour, dans la bibliothèque de Bâle, un assez curieux exemplaire des *Commentaires* de César, je suis tombé sur un passage où César dit qu'on trouva dans le camp des Helvétiens des tablettes écrites en caractères grecs, et j'en ai pris note: Repertae sunt tabulae litteris graecis confectae. (De Bell, Gall, XI, I)[2]).

14. (III, page 131):

Le premier des cinq compartiments ne m'a pas moins intéressé que le cinquième. Dans le cachot de Bonivard[3]), il y a eu l'in-

---

fut reconstruit en partie plus tard, et servit de fort et de prison. En 1798, propriété nationale, il est, dès 1803, à nouveau aux mains de particuliers.

[1]) *Gourze.* (et non Goure comme le croit Hugo). Tour du district de Lavaux au N. N. E. de Cully, et à 930 m. d'altitude. La hauteur fortifiée, dressée en pyramide, dominée par la tour très ancienne, remonte au XII[e] et XIII[e] siècles. Elle était la propriété des évèques de Lausanne.

Détruite, en tous cas démantelée, en 1316 par Louis II, baron de Vaud, en guerre avec l'évèque Pierre d'Oron, la construction ne fut jamais remise à point. (v. Dict. géogr. de la Suisse).

[2]) Les lignes de César ne sont pas empruntées au De Bell. Gall.», XI, I, mais au «De Bell. Gall.»., 1; XXIX, I». Voici la citation complète.

«In castris Helvetiorum tabulae repertae sunt litteris Graecis confectae et ad Caesarem relatae, quibus in tabulis nominatim ratio confecta erat, qui numerus domo exisset eorum qui arma ferre possent, et item separatim (quot) puori senes mulieresque».

(V. Constans et Denis: Julii Caesaris, De Bello Gallico (éd. nouvelle) Paris, Delagrave, sans date, (page 44, et Caes. de Bell, Gall. I. XXIX, I).

[3]) On connaît suffisamment l'histoire de *Bonivard.* Né en 1496, mort en 1571, il s'oppose aux entreprises belliqueuses du duc de Savoie, Charles III, contre Genève. Il est arrêté sur l'ordre du prince et jeté en 1530 dans la prison de Chillon. Les Bernois, six ans plus tard, le délivrent quand ils viennent au secours de Genève. Bonivard, écrivain et polémiste de talent, avait embrassé le protestantisme (v. Chronique de Genève jusqu'en 1530). Bonivard est un humaniste qui a rêvé de rapprocher Genève des cantons suisses et s'y est efforcé. Il a pratiqué une politique bernoise.

Bonivard n'eut pas l'amour du peuple aussi grand que le prétend Hugo. A ce point de vue, Hugo et Byron, tout en illustrant une figure attachante, ont légèrement travesti la vérité. Tous deux d'ailleurs y avaient d'excellentes raisons personnelles, comme chacun sait.

telligence, dans celui-ci, il y a eu le dévouement. Un jeune homme de Genève, nommé Michel Cotié[1]), avait pour le prieur de Saint-Victor un attachement mêlé d'admiration.

15. (III, page 135):

Chose bizarre, Vevey est la ville la plus chaude de la Suisse, Lausanne en est la plus froide. Quatre lieues séparent Lausanne de Vevey: la Provence touche la Sibérie[2]).

16. (III, page 136):

...Les contrevents verts de Jean Jacques se sont stupidement cramponnés aux vénérables croisées à croix de Guillaume de Challant[3]).

17. (III, 136):

...on a laissé intacte la belle porte flamboyante de M. de Montfaucon[4]), le dernier évêque qu'ait eu Lausanne.

---

[1]) Sur Cotié, l'intrépide ami de Bonivard, nous n'avons aucun renseignement détaillé et précis et nous ne savons rien de plus que ce qu'en rapporte Hugo. (Un supplément d'information sur ce sujet auprès de M. le prof. Borgeaud ne nous a pas apporté plus de lumière. Le savant genevois, en effet, nous avise que le personnage de Cotié lui reste inconnu; et comme nom de citoyen et comme nom d'habitant de Genève. Et M. le Prof. Borgeaud penche à croire à une faute d'impression ou, mieux encore, à une erreur de lecture de V. Hugo).

[2]) Relevons, sans y attacher une pédante importance, que les détails climatériques qu'avance Hugo ne sont pas exacts. Vevey n'est pas la ville la plus chaude de la Suisse et Lausanne n'est pas la plus froide.

— Lausanne, (située à 4° 17' 54, 2" longit. E. de Paris. et 6° 38' 6" longit. E. de Greenwich et 46° 31', 24, 1" lat. nord) à 515 m. d'altitude, a une température moyenne de 9° 7°. Heureusement placée, bien abritée, elle est, quoique de température moins élevée que Vevey, une des villes privilégiées de Suisse.

— Vevey, protégée par une ceinture de montagnes, a une température moyenne de 9° 78, ce qui n'est pas extraordinaire par rapport à Lausanne. En Suisse plusieurs villes ont une température moyenne supérieure. Lugano, par exemple, a 11° C.

Hugo débite donc ici une amusante fantaisie géographique, sans base scientifique. (v. Dict. géogr. de la Suisse).

[3]) *Guillaume de Challand,* d'une famille illustre de la vallée d'Aoste; entra très tôt dans l'ordre de St-Benoît. Abbé de St-Just, puis Chancelier de Savoie. Nommé le 13 août 1416 évèque de Lausanne, à la mort de Guillaume de Menthonay, il mourut en 1431. G. de Challand fonda la chapelle des Innocents, où il est enseveli et termina la construction du château de Saint-Maire en 1425, Prélat vertueux et énergique, il eut un grand prestige. (de Montet, II, 140-1).

[4]) Sébastien de Montfaucon fut bien, avant la Réforme, le dernier

18. (III, Conclusion, p. 143-4)[1]):

Des huit républiques, quatre étaient aristocratiques, Venise, Gênes, Raguse et Malte; trois étaient bourgeoises, les Provinces Unies, Genève et Lucques; une seule était populaire, la Suisse. Encore y estimait-on fort la noblesse et y avait-il certaines villes où nul ne pouvait être magistrat s'il ne prouvait quatre quartiers[1]).

. . . . . .

...la diète générale assemblée à Berne[2]), c'était l'autorité suprême où ressortissaient les treize cantons, régis chacun séparément par leur landamman ou leur avoyer.

évêque de Lausanne. Elu en 1517, il eut avec la ville de nombreux démêlés. Le duc de Savoie voulut en profiter à des fins personnelles. Grâce à l'appui de Berne, de Fribourg et de Soleure, la paix fut vite rétablie. La Réforme ruina le prestige de l'évêque. Quand Berne et le duc de Savoie furent en lutte (1536), S. de Montfaucon quitta Lausanne, se retira à Fribourg, puis à Nice et mourut en 1560. Ce fut un évêque humaniste. — (de Montet: II, 197-8).

[1]) L'érudition prodigieuse dont fait montre la «Conclusion» est empruntée ou plutôt copiée indélicatement. Jean Giraud a prouvé que toute la partie du livre qui traite de l'état historique de l'Europe au XVII[e] siècle était transcrite, parfois ligne par ligne, et sans indication de source, du volume de Davity, le géographe du XVII[e] siècle: «Les Etats, Empires et Principautés du Monde» (Paris, Chevalier 1619). [v. Giraud J.: Revue d'Histoire litt. de la France, Paris, Colin 1922, (N° de septembre) (Cité par Levaillant M.: Figaro, samedi 16 septembre 1922)].

Si le plagiat est indéniable, reconnaissons aussi qu'en général l'information historique reste assez sûre, et ce que dit Hugo dans sa «Conclusion» est juste. Quelques remarques cependant à propos de nos citations:

— La Suisse de l'ancien régime ne formait pas une république populaire, mais une Confédération assez lâche (cantons, alliés, protégés, sujets), où se trouvaient représentées toutes les formes de gouvernement: *monarchique* (prince de Neuchâtel, prince-évêque de Bâle, prince-abbé de St-Gall), *aristocratique* (patriciats de Berne, Fribourg, Lucerne, Soleure), *aristo-démocratique* (Bâle, Zurich, Genève), *démocratique* (cantons à Landsgemeinde). [v. Dierauer, IV, chap.I, 1-367, et v. aussi pour renseignements particuliers plus précis, p. ex.: Uffleger, J.-F.: Histoire du rétabl. de gouv. aristocratique dans le canton de Fribourg (avec préface et notes par G. Castella) Fribourg, Fragnières 1921; et l'étude de G. de Reynold sur le patriciat de Fribourg, dans l'Almanach généalogique suisse, 1[e] année].

La remarque de Hugo est donc fondée.

[2]) La Diète générale n'était pas à Berne, comme le laissent entendre

19. (III, Conclusion, page 149, 150):

La Suisse, c'est là sa tache auy yeux de l'historien, vendait des armées à qui en voulait[1]).

Ces ventes d'armées, faites par un peuple libre à tous les despotismes qui avaient besoin de soldats, sont une chose immorale et honteuse[1]). C'était, redisons-le, transformer des ci-

---

les lignes d'Hugo, probablement trompé par le titre de capitale dévolu à Berne, mais à Baden, puis à Frauenfeld, enfin à Zurich jusqu'en 1848. La Diète a ses origines dans les assemblées de députés cantonaux réunis en un endroit convenu pour discuter de leurs intérêts communs; elle remonte à 1481. La Confédération s'agrandissant, on décida que la Diète se tiendrait tous les ans. Zurich avait le droit de convocation et présidait. La session durait de quatre à six semaines. Le lieu de réunion, d'abord fixé à Baden, fut, après 1712, à Frauenfeld, puis au chef-lieu du canton-directeur. La Diète réglait les affaires importantes, intérieures et extérieures. Trait d'union entre des cantons aux lois distinctes et aux gouvernements différents, la Diète fut -- avant d'être troublée par des intrigues et des rancunes malheureuses — remarquable de simplicité, d'élévation et de dignité. Dès 1848, elle fut remplacée par le système parlementaire actuel. (Dierauer, ibid.).

[1]) Ici, le jugement de Hugo doit être retouché, bien que, dans le contexte, le poète se modère dans la suite et adresse à la Suisse des paroles louangeuses.

La notion du soldat-citoyen, ou plutôt de citoyen-soldat qui nous est naturelle aujourd'hui, n'existait pas alors. Le service étranger était un métier, commun aux soldats de toutes les nations et personne ne trouvait étrange que ce métier, comme tout autre, fut rétribué. L'industrie, le commerce trop peu développés, ne permettaient pas au petit peuple suisse, très prolifique, de vivre à l'aise. L'émigration était une nécessité dont le service étranger était une des formes. Ainsi tout le peuple, non une seule classe sociale y poussait: le fils de roturier s'engageait comme soldat et le fils de noble comme officier.

Les capitulations ne furent pas une honte. Les Suisses capitulés n'étaient pas des mercenaires (Hugo a toujours confondu les deux choses: capitulations et service mercenaire). Les capitulations étaient de véritables traités d'alliance par lesquels les cantons suisses, ou un groupe de cantons, ou même un canton seul s'engageait à fournir un ou plusieurs régiments à une puissance étrangère. Celle-ci à son tour offrait aux Suisses des avantages politiques ou économiques. Commandés par des Suisses, servant sous leurs propres drapeaux, jouissant d'une sorte d'exterritorialité juridique, pouvant être d'ailleurs rappelés en tout temps par les diètes, les régiments capitulés demeuraient suisses à l'étranger. — En revanche, le mercenaire était celui qui s'engageait individuellement, à ses risques et périls. —

toyens en condottieri, un homme libre en lanz-knecht, l'uniforme en livrée.

20. (III, Conclusion, page 213):

Il y avait huit républiques; il n'y en a plus qu'une, la Suisse. La Suisse, il faut d'ailleurs l'ajouter, n'a pas seulement survécu, elle s'est agrandie. De treize cantons, elle est montée à vingt-deux. Disons-le en passant — car si nous insistons sur les causes morales, nous ne voulons pas omettre les causes physiques — toutes les républiques qui ont disparu étaient dans la plaine ou sur la mer. La seule qui soit restée était dans la montagne.Les montagnes conservent les républiques[1]). Depuis cinq siècles, en dépit des assauts et des ligues, il y a trois républiques montagnardes dans l'ancien continent: une en Europe, la Suisse, qui tient les Alpes, une en Afrique, l'Abyssinie, qui tient les montagnes de la Lune, une en Asie, la Circassie qui tient le Caucase.

21. (III, Conclusion, page 218-9):

Qui le croirait? La Suisse en apparence populaire et paysanne était un pays de privilège, de hiérarchie et d'inégalité. La république était partagée en trois régions. La première région comprenait les treize cantons et avait la souveraineté. La deuxième région contenait l'abbé et la ville de Saint-Gall, les Grisons, les Valaisans, Richterschwyl, Biel et Mulhausen. La troisième région englobait sous une sujétion passive les pays conquis, soumis ou achetés[2]). Ces pays étaient gouvernés de la façon la plus inégale

---

[1]) Le fait est vrai et s'explique très naturellement. Relevons seulement comme éclate ici encore la manie des rapprochements et comparaisons, le penchant à partir d'un fait particulier étrange, ou seulement intéressant, pour généraliser.

Si la Suisse doit beaucoup aux montagnes pour sa défense et sa liberté, elle doit plus encore à son histoire et à la volonté de ses habitants. —

[2]) Tableau juste en son ensemble, mais quelques inexactitudes et insuffisances à relever ici et là: Au point de vue territorial, l'ancienne Confédération comprenait bien trois grandes régions. Voici un tableau qui complètera et corrigera celui de V. Hugo:

Première Région, Les XIII Cantons:	Date d'entrée dans la Confédération:
Uri, Schwytz, Unterwald, (cantons primitifs),	1291
Lucerne	1332
Zurich	1351
Glaris	1352

et la plus singulière. Ainsi Bade en Argovie, acquise en 1415, et la Thurgowie, acquise en 1460, appartiennent aux huit premiers

Zoug	1352
Berne	1353
Fribourg et Soleure	1481
Bâle	1501
Schaffhouse	1501
Appenzell	1513

Deuxième Région, Les pays alliés:

a) Alliés proprement dits:

	Date des alliances:
Bienne	1352
Neuchâtel	1406
Valais	1416 et 1417
Abbaye de St-Gall	1451
Ville de Saint-Gall	1454
Grisons (Ligue grise, Ligue des Dix Juridictions, et Ligue de la Maison-Dieu)	1497 et 99
Mulhouse (jusqu'en 1798)	1466 et 1515
Rottweil (jusque dans la 2e moitié du 17e s.)	1463 et 1519
Genève	1519 et 1526
Principauté-évêché de Bâle	1579

(Prévôté de Moutier-Grandval, Neuveville, Montagne de Diesse étaient combourgeois de Berne).

b) Pays protégés:

Gersau	1332
Abbaye d'Engelberg	1425
Rapperswil (sujette dès 1531)	1458 et 1464

Troisième Région, Les bailliages communs:

a) sujets d'un grand nombre de cantons:

	Date des acquisitions:
Comté de Baden	1425
Bailliages libres (Freie Aemter)	1415
Thurgovie (aux huit anciens cantons)	1460
Sargans (aux huit anciens cantons)	1460 et 83
Rheinthal (Ragatz, etc.)	1490
Lugano, Locarno, Mendrisio, Val Maggia (aux douze anc. cantons, pas. App.)	1512

b) Sujets de deux ou trois cantons:

Utznach et Gaster (sujets de Schwytz et Glaris)	1437 et 38
Morat, Grandson, Orbe, Echallens (s. de Berne et Fribourg)	1476
Bellinzona (sujet d'Uri, Schwytz et Nidwald).	1500 et 1503

c) Sujets d'un seul canton, état ou ville

Vaud, Argovie	à Berne
Léventine, Urseren	à Uri
Valteline	aux Grisons
Bas-Valais	au Ht. Valais

[cf. van Muyden, Dierauer t. I., V passim.)].

cantons. Les sept premiers cantons régissaient exclusivement les Libres Provinces prises en 1415 et Sargans vendu à la Suisse en 1483 par le Comte Georges de Werdenberg. Les trois premiers cantons étaient suzerains de Bilitona et de Bellinzona. Ragatz, Lugano, Locarno, Mendrisio, le Val Maggia, donnés à la Confédération en 1513 par François Sforce, duc de Milan, obéissaient à tous les Cantons, Appenzell excepté.

II. Alpes et Pyrénées.

22. (Chap. 1, page 6):

Derrière le Pilate et sur les rives du lac se pressent pêle-mêle une foule de vieux monts chauves et difformes: Titlis, Prosa, Grispalt, Badus, Galenstock, Frado, Furca, Mutthorn, Beckenviederberg, Urahorn, Hochstollen, Rathorn, Thierstock, et Brunig[1]).

23. (Chap. 1, page 10):

J'étais dans l'illustre chemin creux de Kussnacht. Il y avait cinq cent trente et un ans, neuf mois et vingt deux jours qu'à cette même heure, à cette même place, le 18 novembre 1307, une flèche fermement lancée à travers cette même forêt avait frappé un homme au cœur. Cet homme, c'était la tyrannie de l'Autriche; cette flèche, c'était la liberté de la Suisse[2]).

---

[1]) Cette nomenclature géographique ne manque pas de confusion et d'obscurités. Reprenons-la de plus près: *Titlis,* montagne de 3239 m. (dans les cantons de Berne et Unterwald), *Prosa,* (Tessin, 2738 m.); *Grispalt* (Grisons, Mgne du Pic Giuf, 3080 m.); *Badus,* (Grisons, 2367 et 2238 m.); *Mutthorn* (Berne, 3041); *Beckenviederberg,* inconnu, peut-être pour Beckistock (Glaris 2588 m.); *Beckiloch* (Glaris, 2400 m.), ou les Becs noirs (Valais 2705 m.); *Urahorn,* inconnu, peut-être pour Uria (Pic) (Grisons, 2291 m.); ou l'*Urlain* (Glaris, Grison, 3371 m.) ou encore Urirothstock (Uri); *Hochstollen,* inconnu, peut-être pour Hochstuckli (Schwytz 566 m.); *Brunig,* col et passage (et non montagne) entre le Wylerhorn et le Giebel à 1011 m.; *Thierstock,* inconnu, peut-pour Tieralplistock (Berne, et Valais, 3000 m., ou Thierberg (Berne 3202 m.); *Rathorn,* inconnu, peut-être pour Rothorn (Uri, Valais et Grison). [Il peut y avoir coquille]. (V. Géogr. de la Suisse).

[2]) Usant de sa maîtrise habituelle dans l'emploi de l'antithèse, Hugo ne manque pas de magnifier Tell, martyr de la liberté. Nous verrons que souvent encore Tell l'inspirera.

Nous aurons à remarquer en particulier, en commentant plusieurs vers importants de la «Légende des Siècles» (Régiment du Baron Madruce), combien il était naturel, à l'époque du poète, d'ajouter foi à la légende tellienne, comment elle est née et ce qu'en pensent les historiens d'aujourd'hui.

24. (I, 19):

A propos, j'ai vu le Lion du 10 août. C'est déclamatoire[1]).

25. (I, page 23):

Berne..., ville située par les 46° 57' 15" de latitude septentrionale et par les 25° 7' 6" de longitude, à dix-sept cent huit pieds au-dessus du niveau de la mer[2]).

26. (II, 31):

Du point où j'étais, je voyais onze lacs (les habiles en voient quatorze), et ces onze lacs, c'était toute l'histoire de la Suisse. C'était Sarnen, qui a vu tomber Landerberg[3]) comme le lac de Lucerne a vu tomber Gessler[3]); Lungern, où la beauté suisse habite

---

[1]) V. Hugo exécute un peu rapidement, et le génie de Thorwaldsen et la portée du monument, et la valeur des Suisses d'août 1792.

On sait que la maquette du sculpteur danois a été exécutée en 1821 par L. Ahorn.

Inauguré le 10 août 1821, après une souscription nationale, le «Lion mourant» taillé dans le roc, est dédié «Au courage et à la fidélité des Suisses» (Helvetiorum fidei ac virtuti).

[2]) A rectifier comme suit:

Berne est à 46° 57' 15" de lat. nord. et à 5° 6' 16" long. E. (Paris) à 7° 25' 6" long. E. (Greenwich) et non 25° 7' 6"; enfin, située à 571 m., d'altitude, elle est exactement à 1733, 33 pieds au-dessus du niveau de la mer (non 1708).

[3]) Dans ces pages fameuses éclatent l'érudition de V. Hugo et sa connaissance indéniable de notre histoire. Connaissances empruntées le plus souvent à des manuels secondaires, à J. de Muller, à Moreri. Mais, «digérés» sans méthode, écrits de mémoire, les détails, les faits, les dates avancés par V. Hugo — et où avec des événements et des noms importants voisinent les renseignements les plus insignifiants, même les plus cocasses (toute l'œuvre de Hugo présente ce même manque de proportion et d'intelligence critique) — ne sont pas également exacts et appellent de nombreuses corrections.

Landenberg et non Landerberg. Nous avons déjà vu (app. crit. 1 et sq.) qu'il fait partie de la légende de Tell et que lui, Gessler et Winckelried etc., popularisés par le «Livre Blanc» et rendus célèbres par les Chroniques de Tschudi et d'autres historiens et poètes, ont été contestés, quant à leur existence et à leurs actes, par les historiens contemporains. (Dierauer, I, I. II, chap. I, 169 et sq.; van Muyden, I, 2e partie, III, 210-5).

Descendant d'une famille féodale illustre, Landenberg, d'après le «Livre Blanc», aurait été seigneur de Sarnen et, comme Gessler, aurait été tué par les révoltés. (Dierauer, I, 166-7 etc.).

parmi les peuplades du Hasli[1]), Sempach où Winkelried[2]) a embrassé les piques, où l'avoyer de Gundoldingen[3]) s'est fait tuer sur la bannière de sa ville; Heideck[4]), qui reflète un tronçon du château de Waldeck arraché de sa roche en 1386 par les gens de Lucerne; Hallwyll[5]) qu'ont désolé les guerres civiles de Berne et des cantons catholiques et les deux déplorables batailles de Willmorgen[6]); Egeri[7]), rayonnant du souvenir de Morgarten et dominé par les gigantesques figures de ses cinquante paysans écrasant une armée à coups de pierres[8]); Constance avec son concile, avec les deux

---

[1]) Lungern: petit lac de la vallée du même nom, dans l'Obwald et non dans le Hasli, qui est plus à l'ouest et dans l'Oberland bernois. (v. Dict. Géogr. de la S.).

[2]) v. I, 1; p. 165.

[3]) (v. I, 5; p. 164, où nous donnons l'essentiel sur Gundoldingen.

[4]) Heideck ou Waldeck, mais plutôt Heidegg. Château du canton de Lucerne (d. Hochdorf, c. Gelfingen) sur une colline au contrefort du Lindenberg près de Gelfingen. — Waldegg, (C. et D. de Lucerne) est une petite commune. — Le château appartient à une branche de la famille lucernoise Pfyffer. — (v. Dict. géog. de la S.).

[5]) Hallwyll (plutôt Hallwyl) vieux château du canton d'Argovie (D. Lengbourg, C. Seengen), sur la rive gauche de l'Aar, près du lac de Hallwil, et qui tombe en ruine. (v. Dict. géogr. de la Suisse). Appartient dès l'origine et jusqu'à nos jours aux comtes de Hallwyl, dont le dernier l'a cédé au canton d'Argovie. —

[6]) *Wilmergen* et non Wilmorgen. On sait que la première guerre confessionnelle de ce nom se termina par la victoire des catholiques sur les Bernois (1656); mais la deuxième guerre de Wilmergen vit les protestants et Berne vainqueurs. (Paix nationale d'Aarau, 11 août 1712). (Dierauer, t. IV, chap. III et V, pages 65 et sq., 192 et sq.).

[7]) *Aegeri,* (Lac d'Aegeri) plutôt que Egeri.

Lac alpestre du canton de Zoug (bassin de la Reuss). Les récentes recherches historiques placent à Hauptsee, extrémité S. E. du lac, le lieu de la bataille de Morgarten. (v. Dict. géogr. de la Suisse, et Sidler, P. W.: Die Schlacht am Morgarten. Zurich, Fussli, 1910).

[8]) *Morgarten:* Hugo est complètement dans l'erreur quand il croit que cinquante paysans ont défait, à Morgarten, l'armée ennemie à coups de pierres. Les faits sont tout différents. Préparés à la guerre, après s'être mis du côté de Louis de Bavière contre Frédéric et Léopold d'Autriche, qui voulaient réduire les paysans confédérés à l'obéissance, les Waldstaetten fortifient leurs frontières, occupent les principaux passages du pays et attendent calmement leurs ennemis. L'armée confédérée d'alors n'est pas formée de novices, comme semble le supposer Hugo, mais de soldats exercés, car les petits cantons avaient eu au service des seigneurs voisins, et surtout des empereurs, au cours des XIIIe et XIVe siècles, des troupes nombreuses: l'expérience et l'esprit militaire s'étaient transmis. Sachant profiter de la configuration de leur sol, bien commandés et entraînés, armés de leur célèbre et terrible hallebarde,

sièges où s'asseyaient le pape et l'empereur, avec son cap qu'on appelle la Corne des Romains, Cornu romanorum; avec son défilé de Brégenz[1]) ensanglanté par la revanche des chevaliers de la Souabe sur les chevaliers de l'Appenzell; Zurich qui a vu combattre Nicolas de Flac[2]) à la bataille de Winterthur[3]) et Ulpien Zwingle[4]) à la bataille de Cappel.

Sous mes pieds, dans l'abîme, c'était Loweiz[5]), où s'est écrasée Goldau; Zug, qui a l'ombre de Pierre Colin[6]) et les souvenirs de la bataille de Bellinzona[6]).

---

les soldats du Morgarten étaient de redoutables guerriers et non une vulgaire armée de paysans luttant à coups de pierres.

L'avant-garde schwytzoise et uranaise, embusquée, avait reçu l'ordre d'attendre à proximité l'ennemi, de rouler à l'improviste sur elle troncs d'arbres et cailloux; mais elle était, cette avant-garde, soutenue par une véritable armée qui prouva ses capacités et son degré d'organisation, d'armement et de commandement dans la bataille.

Ainsi la légende du peuple en sabots, mal armé mais suppléant par l'héroïsme et la foi en une sainte cause à l'armement, à la discipline et à la routine, est fausse. L'historien en Hugo n'est pas à la hauteur du tribun. L'armée suisse d'alors était, proportionnellement, au moins aussi redoutable que l'autrichienne. (Sidler, P. W.: Die Schlacht am Morgarten Zurich, Fussli, 1910 et Dierauer, t. I., L. II, I, 147 sq.).

[1]) *Brégenz.* Détail vrai. Les Appenzellois, vainqueurs de cavaliers et archers autrichiens au Stoss (1405), voulurent étendre leur succès et encourager à se révolter les montagnards du Vorarlberg et du Tyrol. Ils mirent le siège devant Brégenz (1408) mais furent surpris, la nuit, par la noblesse souabe, et battus.

[2]) et [3]) *Nicolas de Flac* pour Nicolas de Flue. Aucun document historique ne confirme que Frère Nicolas ait participé à une bataille de Winterthour. La seule bataille de ce nom dont parlent les historiens aurait eu lieu bien avant la naissance du héros du Ranft, aux premiers temps de la Confédération helvétique (13 avril 1292), lors des démêlés avec les Habsbourg. Les partisans de l'Autriche infligèrent alors, près de Winterthour, une série de défaites à Zurich. Hugo confond probablement avec l'expédition de Thurgovie (1460) à laquelle Nicolas prit part comme officier. — (Dierauer, t. I, 1, pages 126 et sq.).

[4]) *Zwingle ou Zwingli,* (Ulrich et non Ulpien) L'illustre réformateur né en 1484, est mort, en effet, à la bataille de Cappel, 1531, où son parti fut battu par les catholiques.

[5]) *Loweiz,* plutôt Lowerz ou Lauerz. Commune et lac du canton de Schwytz. L'éboulement de Goldau en 1806, combla un sixième du lac de Lowerz. (v. Dict. g. de la S.).

[6]) *Pierre Colin.* Nous avons déjà vu [v. (1), 8-9] que Pierre Colin de Zoug mourut héroïquement à Arbédo (1422), que Hugo confond avec Bellinzona, ville du même district, mais où n'eut lieu aucun combat.

27. (II, 32):

...Bienne[1]) la Petenissa d'Antonin, sa forêt de hêtres et de chênes, son lac, sa source profonde qui tressaillit et se troubla le jour du tremblement de terre de Lisbonne, son île charmante d'où Jean-Jacques fut expulsé par Berne en 1765.

28. (Chap. II, page 32):

Plus près j'avais une ceinture immense de cantons: Appenzell, où sont les Alpes calcaires et que deux religions divisent en deux peuples: le catholicisme fait des bergers, le calvinisme fait des marchands; St-Gall, qui a remplacé son abbé par un landamann et qui a servi de théâtre à la bataille de Ragatz[2]); Thurgovie qui a vu la bataille de Diessenhofen[3]) et d'où partit Conradin[4]), le

---

[1]) *Bienne,* en latin Petinesca, non Petenissa. La ville est mentionnée dans les actes de 814; elle appartint au prieur de Moutiers, aux comtes de Neuchâtel, aux évèques de Bâle, devint ville libre et protégée, puis fut réunie, en 1815, au canton de Berne.

On sait qu'après la condamnation de «l'Emile» (1762), Rousseau, décrété de prise de corps à Paris comme à Genève, se réfugia en Suisse, à Moutiers-Travers et à l'île de S. Pierre (1764-5). Mais les autorités craignant ce dangereux voyageur, Rousseau quitta l'Helvétie, accepta, en Angleterre, l'hospitalité de Hume (avec qui il se brouilla tôt après) et s'établit momentanément à Wootton. (v. Dict. géogr. de la Suisse et Dict. hist.).

[2]) *Ragatz.* L'accession de Frédéric III au trône d'Allemagne avait ouvert l'ère des querelles entre l'Autriche et la Suisse. Le nouvel empereur s'allie avec Zurich. D'où, rupture puis guerre entre l'Autriche et Zurich d'un côté et la Confédération de l'autre, avec la bataille de St-Jacques sur la Sihl (1443) et, (grâce au renfort d'Armagnacs de Charles VII) de St-Jacques sur la Birse (1444). La paix d'Ensisheim rétablit le calme à l'extérieur, mais, en Suisse, la lutte continua. Rapperswyl est le lieu de nombreux combats. Finalement Zurich, avec des secours tirés du Vorarlberg, du Tyrol et du Bodan, croit habile de surprendre les Confédérés. Mais les Zurichois et leurs alliés sont battus à Ragatz (printemps 1446). Luttes, troubles et négociations traînent jusqu'en 1454. La paix signée, la Suisse est sortie raffermie de la guerre, et l'Autriche n'a pu reconquérir ses anciens territoires helvétiques.

[3]) *Diessenhofen.* En lutte depuis longtemps contre la maison d'Autriche pour la défense de leur territoire, les Confédérés profitent de l'appui du pape pour conquérir (sept. 1460) la Thurgovie et une partie du Zurigau avec les forteresses de Diessenhofen et de Winterthour, où eurent lieu plusieurs escarmouches et combats. Le Congrès de Constance (2 mai 1461) confirma officiellement les conquêtes helvétiques.

[4]) *Conradin* était fils de l'empereur Conrad IV, et bien le dernier des Hohenstauffen. Né en 1252, Conradin perd son père à l'âge de trois ans. Héritier de ses droits aux couronnes de Naples, de Sicile et de Germanie, Conradin en est dépouillé par son tuteur Mainfroi. Mais

dernier des Hohenstaufen, pour aller mourir à Naples, comme est mort de nos jours le duc d'Enghien à Vincennes; — les Grisons, qui sont l'ancienne Rhétie, qui ont soixante vallées, cent quatre vingts châteaux, les trois sources du Rhin, le mont Julien, avec les colonnes Juliennes, et cette belle vallée d'Engiadina[1]) où la terre tremble et où l'eau résiste; les lacs étaient encore gelés le 4 mai 1799, jour où l'artillerie française les traversa; Schaffhouse, qui a la chute du Rhin, comme Bellegarde a la perte du Rhône, avec les sombres souvenirs de Heinz, de Stern et de la défaite de Paradies[2]) en 992...;

29. (Chap. II, page 32):

Soleure que les Italiens appellent Soletta, qui a des peintures de Dominique Corvi[3]), et dont le régiment ne déparait pas cette infanterie espagnole du dix-septième siècle de laquelle a parlé Bossuet[4]).

---

celui-ci mort, Conradin dispute le royaume de Naples à Charles d'Aragon, appuyé par le pape. Battu par Charles à Tagliacozzo (1268), le malheureux prince est lâchement mis à mort, après une condamnation truquée, à l'âge de 16 ans à peine.

[1]) *Enghadina* ou Engadine. Fait exact. La belle vallée grisonne appartenait à l'évêque de Coire. Elle fit partie du Tyrol du XIIIe au XIVe siècle.

Saccagée par les Autrichiens en 1621, elle est délivrée de ceux-ci par le Français Rohan, en 1626. Enfin, théâtre de nombreuses opérations militaires sous la Révolution, lors de la deuxième coalition (ainsi que le rappelle Hugo), de 1799-1801, avant comme après la deuxième bataille de Zurich gagnée par Masséna (septembre 1799). (v. Dict. géogr. de la Suisse).

[2]) *Heintz et Stern* restent des noms inconnus.

Paradies. (Canton de Thurgovie, D. de Diessenhofen, C. de Basadingen) couvent et maisons sur la rive droite du Rhin, près de Schlatt. Là, en 992, quelques paysans et chevaliers en vinrent aux mains. En souvenir, on a élevé une église, dédiée à St-Pierre.

L'événement historique que cite Hugo, est fort peu important. Voir l'histoire d'un pays plutôt dans les noms et les faits bizarres, étonnants, que dans ses grandes lignes et ses événements essentiels, est bien dans la manière de notre écrivain. —

[3]) *Dominique Corvi:* (D. Antoine Philippe) peintre italien, élève de Fr. Mancini. Né à Viterbe en 1721 et mort en 1803, artiste inégal regardé comme un des chefs de l'école romaine. Il rachète par le dessin ce qui lui manque en grâce, coloris et puissance. Oeuvres à Florence, Naples, Rome, Vérone, très peu à Soleure, etc...

[4]) Il est certain qu'au XVIIe siècle, les Suisses, et parmi eux des Soleurois, combattaient sous le drapeau espagnol. Le premier traité,

30. (Ch. II, 32-33):

J'avais encore sous les yeux Frutigen d'où fut chassé le bailli de Fellenburg[1]); l'Entlebuch, où l'on cueille le rosage des Alpes, où les paysans ont les jeux de la Grèce et chantent tous les ans leur chronique scandaleuse et secrète de Hirmontag; à l'est, Berne qui a vu la première bataille des Suisses opprimés, Donnerbuess[2]), en 1291; au nord, Bâle, qui a vu la dernière victoire des Suisses libres, Dornach[3]), en 1499.

31. (Alpes et Pyrénées: chap. II, 34):

...le chemin de Wiggis[4]), où j'avais eu à lutter contre le soleil et le sirocco[5]).

---

conclu entre le corps helvétique et Ferdinand le Catholique, date de 1515 (mars). Il fut renouvelé régulièrement et très peu changé sous Charles-Quint, Philippe II, Ph. III, Ph. IV, Charles II, Philippe V, Ferdinand VI et Charles III. Soleure fournit à lui seul de beaux contingents; ainsi, en 1733, un régiment catholique complet, spécialement pour le service d'Espagne. (de May, t. VII, L. II, chap. I-III pages 162-267).

On sait que Bossuet écrivit ses lignes célèbres sur l'infanterie espagnole dans sa description de la bataille de Rocroy. (Bossuet: Oraison funèbre du Prince de Condé, Paris, Payot, sans date, pages 37-8-9).

[1]) *Frutigen et Fellenburg.* Erreur de Hugo. Vers 1400, Frutigen, la partie inférieure de la vallée de la Kander, avec Fellenburg, dépendaient du baron valaisan Antoine de la Tour Châtillon. Mais celui-ci, accablé de dettes, vendit toutes ses terres à Berne dont elles dépendirent désormais. (Dierauer, t. I; chap. III, pages 436 et sq.).

Aucun bailli de Fellenburg ne fut chassé de Frutigen.

[2]) Antithèse audacieuse, bien hugolienne, mais qui contient deux inexactitudes: une de nom, une de date: *Donnerbuess,* nom que V. Hugo a évidemment confondu avec Donnerbuhl. Mais le combat est de 1298, non de 1291. On se souvient que Berne, rapidement enrichie et puissante, qui jouissait de la liberté impériale, excitait la jalousie de ses voisins. Et, en 1298, plusieurs nobles des alentours, aidés des Fribourgeois, campaient près de la cité, sur la colline du Donnerbuhl. Ils espéraient surprendre la ville, mais battus sévèrement par les Bernois, ils se virent obligés de reculer à la hâte.

[3]) *Dornach.* La bataille de ce nom fut bien gagnée en 1499 (22 juillet) par les Confédérés sur les Allemands, lors de la fameuse guerre de Souabe qui conduisit à la séparation de fait de la Suisse avec l'Empire.

[4]) *Weggis* et non Wiggis. (Dict. géogr. de la Suisse).

[5]) Plutôt siroco. Notons que le siroco est un vent brûlant qui souffle du sud-est sur les côtes de la Méditerranée et de l'Afrique du nord. Etant en Suisse centrale, Hugo veut parler probablement du fœhn et non du siroco. (Dict. géogr. de la Suisse).

III. La Légende des Siècles.

32. (Régiment du Baron Madruce, I, 685, titre):
Le Régiment du Baron Madruce[1]).

33. (Rég. du B. M., vers 1 et sq., page 685):

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,
L'Aigle d'Autriche dit[2])
Voilà le régiment
De mes hallebardiers qui va superbement.
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres;
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres.

---

[1]) *Madruce:* aucun chef suisse, dans aucun service étranger, d'après les plus récents comme les plus anciens historiens militaires de notre pays, n'a jamais porté pareil nom.

C'est Moreri, qu'Hugo feuilletait souvent et connaissait bien, qui lui fournit ce nom de chef militaire. Madruce est, d'après Moreri, le nom d'un colonel allemand du XVI^e^ siècle. De cette famille se sont dintingués: *Jean Gaudence, Libre Baron de Madruce,* échanson héréditaire du Comté de Tyrol, *le cardinal Christophe Madruce,* son fils; *Nicolas,* frère du cardinal et dont les deux fils Louis et Charles furent évèques; enfin *Alisbrand Madruce* dont il s'agit ici probablement. Tous ces personnages vécurent au XVI^e^ siècle.

Le colonel *Alisbrand Madruce,* sur lequel on a très peu de renseignements, commandait 10,000 allemands à la bataille de Cérisole (1544). On sait encore qu'il défia le Chevalier de la Mole et le tua. Mais grièvement blessé lui-même, oublié dans l'action et passé pour mort, il allait être enterré quand il donna un faible signe de vie, fut soigné, guéri et échangé contre le seigneur de Thermes. Madruce se distingua encore dans maintes actions, mais sans être jamais en rapport, en quoi et où que ce soit, avec les Suisses. Comme toute sa famille, il tire son nom du bourg de Madruce (Madruzzo) dans l'évêché de Trente (Tyrol). [Moreri: Grand Dictionnaire historique, éd. 1683, (art. M. page 17)].

Hugo, à la recherche d'un nom bizarre plus qu'à celle de la vérité historique, aura été frappé par celui-là. Ainsi s'expliquerait que d'après le poète, un régiment suisse du XVII^e^ siècle ait eu pour chef un colonel allemand du XVI^e^ siècle. [La date du manuscrit indiquée sous le titre, porte 1643. (v. Berret: Lég. des S. II, 685). C'est donc bien aux Suisses capitulés du XVII^e^ siècle que songe Hugo)].

[2]) Après ceux des rois de France, c'est sous les drapeaux de la maison d'Autriche que les Suisses s'engagent le plus nombreux. L'archiduc Sigismond signe avec le corps helvétique une alliance héréditaire en 1474. Elle fut la suite des querelles entre ce prince et les cantons suisses. Renouvelable tous les 10 ans, elle contenait les points importants suivants: l'archiduc abandonne toute prétention sur la Suisse; les Suisses s'engagent à secourir le prince, attaqué en Souabe ou en Alsace.

34. (Rég. du B. M. I, v. 20 et sq., 686 et sq.):

Quels bons Autrichiens que ces étrangers là![1])
Gloire aux hallebardiers! ils n'ont point de scrupule
Contre la populace[2]) et contre la crapule...

35. (Rég. du B. M. I, v. 37-38, p. 687):

On sent que ces gaillards sortent des avalanches
Qui des cols du Malpas[3]) roulent jusqu'à Sallenches[4])

36. (Rég. du B. M. I, v. 59 et sq., p. 689):

Ils ont nommé, tuant, mourant pour de l'argent[5])
Trépas leur capitaine et Danger leur sergent,

Chacun a dans les territoires du voisin, liberté de séjour et de trafic. Le roi de France joue le rôle d'arbitre. Le traité fut signé à Senlis (11 juin 1474), avec Louis XI comme garant. Observé, parfois modifié, il fut renouvelé assez régulièrement sous Sigismond, Maximilien I, Charles-Quint, Ferdinand 1er, Maximilien II, Rodolphe II, Mathias, Ferdinand II, Léopold 1er, Joseph, Charles VI, Marie-Thérèse, François 1er, et Joseph II; mais il nous valut de fréquents désaccords avec la France, soi-disant lésée. Il est difficile de se rendre très exactement compte jusqu'à quel degré Hugo suit la vérité dans ses détails sur l'organisation, l'armement et l'habillement des Suisses au service de l'Autriche. Notons seulement que quelques spécialistes, tel le Major de Vallière, sont d'avis que tous les détails que donne Hugo dans sa description, s'appliquent non aux Suisses mais aux Lansquenets autrichiens. (May de Romainmotier, t. VII, L. I, chap. I-II, page 1-161); Major de Vallière, passim.).

[1]) et [2]) Dans ces vers, Hugo donne aux hallebardiers figure de reitres braves mais brutaux, cruels et avides, instruments des oppresseurs de peuples. On a déjà vu que cette idée était injuste autant que bizarre. (v. texte, chapitre IV, et appendice passim).

[3]) *Malpas* (Hugo veut dire Maupas ou Maupaz, petit village de 800 m. (et non montagne) près de Vuadens (Fribourg, Gruyère). [v. Dict. Géogr. de la S.].

[4]) *Sallenches,* pour Salence ou Salenche (sans s), petit ruisseau à nombreuses cascades, qui descend du versant S. O. du Mont Pélerin. (Cton de Vaud, D. de Lavaux et Vevey). Salence est aussi le nom d'une gorge et d'un torrent du Valais (D. Martigny), [v. Dict. Géogr. de la S.] D'ailleurs, ces deux noms ne signifient rien ici. Hugo ne les choisit que pour la mesure du vers, la rime et la musicalité.

(Notons encore que Sallanches (avec a et non e) et Malpaz sont les noms d'un village et d'un défilé de France (Hte Savoie). Hugo se souviendrait-il ici de son voyage aux Alpes de 1825? (v. ch. II).

[5]) Absolument faux et injuste: Ces héros étaient mal payés, moins de 18 livres par mois. Ils devaient, avec cette maigre solde, subvenir à leur entretien complet. Souvent, le retard était grand pour le payement. La Diète dut faire à ce sujet de fréquentes réclamations à l'étranger. (Major de Vallière: Honneur et Fidélité. Introduction et passim.).

Ainsi lourde est la solde et riche le loyer
Quand on veut des héros, il faut les bien payer

37. (Rég. du B. M. I, v. 63, page 689):
...Six canons qu'a pleurés Monsieur de Brandebourg[1])

38. (Rég. du B. M. I, v. 66, p. 689):
Sur Comorn[2]), la Hongrie étant démuselée!

39. (Rég. du B. M. I, v. 68, p. 689):
Et comme ils ont troué de boulets le manteau
De Vérone[3]), livrée au feu par Colalto[4]) !

40. (Rég. du B. M. I, v. 76, p. 690):
Wallstein[5]), comme une foudre au poing, les secouait;

41. (Rég. du B. M. I, v. 85, p. 690):
On n'a point vu, depuis Boleslas Lèvre-Torte[6])...

---

[1]) Le fait paraît vrai, puisque Schiller le cite, dans son «Histoire de la Guerre de Trente Ans» (Trad. Carlowitz, Paris 1841 (page 84), [cf. Berret, Lég. des Siècles, II, 689].

[2]) *Comorn,* forteresse de Hongrie, soutint un siège et fut prise en 1597, par les Impériaux. Mais Hugo se souvient plutôt ici du siège sanglant que la ville soutint contre les Autrichiens en 1849. — On sait que pour Hugo, les anachronismes importent peu: il recherche le détail caractéristique et étrange, la couleur et la vérité générales, non particulières d'un fait.

[3]) Légère erreur de Hugo: ce n'est pas Vérone, mais Mantoue qui fut prise et pillée par l'armée de Colalto en 1630 (Moreri, Art. V. M. et C.).

[4]) Le Comte Raimbaud Colalto naquit en 1570. Il se distingua au service de Rodolphe II, de Mathias et de Ferdinand II.

Commandant des armées d'Italie, il prit Mantoue, comme nous venons de le dire, en juillet 1630.

Colalto mourut à Coire peu de temps après, alors qu'il revenait d'Allemagne. (Moreri, Art. C.).

[5]) *Wallstein,* l'orthographe ordinaire est: Waldstein ou Wallenstein. (Albert Venceslas. Eusèbe de). Il s'agit bien du fameux condottiere de la guerre de Trente Ans, du rival de Gustave Adolphe; né en 1583, assassiné en 1634. (Moreri, art. M.).

[6]) *Boleslas Lèvre-Torte:* Nom pris encore dans Moreri pour la bizarrerie de la consonnance. Il s'agit ici du roi guerrier de Pologne: Boleslas III (1102-38). Moreri dit de lui quelque part: «Boleslas III, surnommé Lèvretorte... un prince qui avait fait la guerre depuis l'âge de neuf ans et qui s'était trouvé à 47 batailles, etc. (Moreri, art. B.; cité par Berret, Légende des S. II, 690).

42. (Rég. du B. M. I, v. 88-9, p. 690):
Max[1]) en fait cas, Tilly[1]) pour eux a des égards.
Fritz[1]) les aime; en voyant des moustaches féroces,

43. (Rég. du B. M. I, v. 92-3, p. 691):
L'électeur de Mayence[2]) en passant les bénit
Et l'abbé de Fulda[2]) leur rit dans sa simarre.

44. (Rég. du B. M. I, v. 103, p. 691):
Ils gardent à Schœnbrunn, le secret corridor[3]).

45. (Rég. du B. M. I, v. 107, p. 691):
Mais leur cœur huguenot[4]) sans couroux le subit.

46. (Rég. du B. M. v. 115, p. 692):
A Prague, à Parme, à Pesth, devant Mariendal[5])

---

[1]) *Max, Tilly, Fritz:* Plusieurs de ces noms sont peu précis. Si Tilly est bien connu, les prénoms de Max et de Fritz peuvent s'appliquer à de nombreux personnages: Max est probablement le prénom de Piccolomini, le lieutenant de Wallenstein dans la guerre de Trente Ans. Enfin Fritz, abrégé de Frédéric, désigne vraisemblablement Frédéric V, l'électeur palatin, dont on connaît le rôle important à cette époque. Tous ces chefs avaient des Suisses à leur solde. Le corps Helvétique avait signé, en 1490, des contrats militaires officiels avec l'Empire. (cf. May de Romainmotier, et Berret: Lég. des S. II, 690).

[2]) Ces noms ne sont pas choisis au hasard par Hugo, qui veut montrer le cas que faisaient des Confédérés les plus hauts personnages de l'Empire.

— *L'électeur de Mayence et l'abbé de Fulda* jouèrent au XVIIe siècle un grand rôle. Leur puissance était reconnue dans toute la Germanie. L'électeur de Mayence était Grand Chancelier de l'Empire, Archevêque et doyen des électeurs. L'abbé de Fulda était primat des abbés d'Allemagne, prince d'Empire et archichancelier de l'Impératrice. (Moreri, M. E. et F. et Berret: Lég. des S. pge 691, note).

[3]) «Le secret corridor»: où passaient seuls les grands dignitaires, gentilshommes à la clef d'or, à qui était réservé le droit exclusif d'entrer dans les appartements princiers. (Berret: Lég. des S. II, p. 691, note).

[4]) Exagéré, puisque les cantons catholiques fournissaient au moins autant d'hommes aux services étrangers (d'Autriche surtout), que les pays protestants.

[5]) C'est à Prague qu'en 1620 Frédéric V est battu par Tilly à la Montagne Blanche. Hugo a sûrement pris ses informations à ce sujet dans Pfeffel [Histoire d'Allemagne (II, 287)], qu'il possédait (cf. Bernet, Lég. des S. II, 692, note.).

47. (Rég. du B. M. II, v. 130, et sq. p. 694):

O chute! Ignominie! inexprimable honte[1])
Ce sont de libres fils de ma libre montagne.
Ah! les bassets en laisse et les forçats au bagne[1]).

48. (Rég. du B. M. II, v. 165, p. 696):

Ces pentes de granit où saute le chamois
Et qui firent glisser Charles le Téméraire[2]).

49. (Rég. du B. M. II, v. 173 et sq. p. 697):

Quoi! l'honneur! quoi! l'épieu de Sempach, la cognée
De Morat bondissant hors des bois indignée,
La faux de Morgarten, la fourche de Granson[3]);

Pesth a été le théâtre de l'insurrection hongroise de 1687 (Moreri, art. P.; et Berret, Lég. des S. II, 692, n.).

Mariendal où Tilly mit Turenne en échec en mai 1645, dans un combat d'ailleurs peu important.

Enfin Parme eut des démêlés en 1545 avec Charles-Quint et fut occupée par les Espagnols. Mais Hugo pense plutôt ici à l'occupation, par surprise, de la ville par les Hongrois en 1847. L'histoire n'apprend pas qu'à tous ces événements les Suisses capitulés aient pris directement part. Mais Hugo n'en a cure: il confond Suisses et Hongrois ou Espagnols, commet les pires anachronismes sans sourciller. Il veut évoquer et prêcher, non peindre vrai; ce qui lui permet bien des audaces historiques.

[1]) Cette violente et longue apostrophe, est d'un grand effet. Mais au point de vue historique, ces lignes sont erronées et de plus, blessantes à l'égard de notre pays.

Nous avons discuté déjà la thèse fausse de Hugo. Rappelons seulement que:

— Hugo confond service mercenaire et service capitulé;

— qu'à cette époque la notion de soldat-citoyen n'existait pas, il n'y avait aucune honte à guerroyer à l'étranger;

— que toute armée était alors payée et que les Suisses ne méritent pas le nom de «laquais vendus» et de «bassets en laisse», etc.

— que, quoique mal payés (quand encore ils l'étaient), les Suisses se battirent pour l'honneur et la gloire;

— enfin que des raisons impérieuses forçaient les Suisses d'alors à l'émigration et que les engagements militaires en étaient une forme. —

[2]) Relevons sans nous y attarder, puisque Hugo ne cite le fait que pour raisons artistiques et métriques, que Charles le Téméraire ne guerroya jamais dans les Alpes Suisses: les guerres de Bourgogne ont eu lieu dans le plateau et le Jura suisses et français. —

[3]) «L'épieu de Sempach», «la cognée de Morat», «la faux de Morgarten», la «fourche de Granson», autant de termes qui confirment à nouveau ce que nous avons eu l'occasion de rappeler souvent déjà: Hugo se fait une idée tout à fait simpliste de l'organisation, de l'armement,

50. (Rég. du B. M. II, v. 179, p. 697):
L'immense éventrement de Winkelried[1]) joyeux:

51. (Rég. du B. M. II, v. 308, p. 703):
Le fourbe Gaïnas[2]) et le louche Bourbon[3])

52. (Rég. du B. M. II, v. 315-19, p. 704):
Forçant Mantoue, à Pesth aidant le coutelas,
Buquoy[4]), Mozellani, Londorone, Galas,
Sont vos chefs; vous avez, reîtres, fait une espèce
De hauts faits et d'exploits dont la fange est épaisse.
A Bergame[5]), à Pavie, à Crème, à Guastalla.

53. (Rég. du B. M. II, v. 337-44, p. 706-7):
De sorte que, dans l'ombre où César[6]) supplicie
Le Salzbourg, la Hongrie aux fers[6]), la Dalmatie[6]),

---

de l'entraînement et de la valeur de l'armée confédérée, en ce temps-là. Celle-ci comptait parmi les plus redoutables d'Europe.

Hugo qui, dans toute son œuvre, laissa parler le démocrate, le socialiste, autant que l'historien et le poète, croit à la légende du peuple en sabots que sa vaillance, sa foi et son farouche amour de l'indépendance rendent seuls invincible. (cf. May; De Vallière; et *l'Histoire militaire de la Suisse* p. p. I. E. M.).

[1]) La croyance du poète en la tradition de Winkelried et de Tell — nous le répétons encore — est, vu l'époque, fort compréhensible.

[2]) *Gaïnas,* général Goth du IVe siècle au service de l'Empereur d'Orient Arcadius, commit pour arriver à ses fins, de nombreux assassinats (Rufin, Eutrope etc.). Gaïnas prit même ouvertement les armes contre Arcadius mais il fut battu en Thrace, puis tué chez les Huns, où il s'était réfugié, vers 400. (Moreri, art. Gaïnas).

[3]) *Bourbon,* il s'agit du fameux connétable (1490-1527).

[4]) *Bucquoy et Galas* sont des généraux de la guerre de Trente Ans. *Mozellani* reste inconnu. *Londorone* était le beau-père de *Galas.* (Moreri, art. B. G. et L.).

[5]) *Bergame, Crème et Guastalla* furent occupées, en 1629-30, par des bandes espagnoles; Pavie fut pris en 1527 par Lautrec qui commandait les Suisses (Moreri, art. Pavie, etc.).

[6]) Ce développement examiné minutieusement au point de vue historique, paraît absolument fantaisiste. Les événements cités semblent tous être de la période contemporaine (révoltes en Hongrie, Autriche, etc. vers 1848), tandis que les personnages sont pris au petit bonheur dans l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes.

— César doit avoir été choisi ici comme nom collectif des Césars, des empereurs autrichiens.

— Ces événements révolutionnaires eurent bien lieu en Hongrie, Salzbourg, Dalmatie, mais en 1847-9. Hugo, pour les besoins de la cause les situe au XVIIe siècle, et les Suisses y tiennent le rôle d'oppresseurs.

— Jean lié au poteau d'Alsace: fait vrai puisque Jean de Branden-

Quand Fritz[6]) jette au bûcher le Tyrol prisonnier[6]),
Quand Jean lie au poteau l'Alsace[6]), quand Reynier
Bat de verges Crémone échevelée et nue,
Quand Rodolphe[6]) après Jean[6]) et Reynier continue,
Quand Mathias[6]) livre Ancône au sabre du hulan,
Quand Albrecht Dent-de-Fer[6]) exécute Milan,

54. (Rég. du B. M. II, v. 346, p. 707):
Autour des nations qui râlent sur la claie,
Furst,[1]) et Guillaume Tell[1]) et Melchthal[1]) font la haie.

---

bourg et Charles, Cardinal de Lorraine, en vinrent aux mains, en 1592 et ravagèrent l'Alsace.

— On ne sait ce qu'entend Hugo par: «Fritz jette au bûcher le Tyrol prisonnier», ou «Mathias, qui livre Ancône au sabre du hulan». L'empereur Mathias régna de 1612 à 1619, mais, alors, Ancône appartenait aux Etats ecclésiastiques.

— Reynier: général très peu connu, était, lors des insurrections de Lombardie (1848-9), vice-roi de cette province autrichienne.

— Rodolphe, apparemment Rodolphe II, prince autrichien, XVIe-XVIIe Siècle.

Frédéric Dent-de-Fer, dont Hugo a trouvé le nom bizarre dans Moreri, était frère d'Albert; le poète a donné au second l'épithète du premier. Tous deux vécurent dans la seconde moitié du XVe siècle, c'est-à-dire en un temps ou les Suisses connaissaient à peine les services étrangers. Mais on sait que l'auteur d'Hernani ne s'est jamais embarrassé beaucoup de scrupules scientifiques et historiques et que, s'il y voyait d'utiles raisons particulières, puisait autant dans la fantaisie que dans l'histoire. (Moreri, art. part. et Berret, Lég. des S. II, 706-7, notes).

[1]) La formation de la légende de Tell est excellemment exposée par M. Dierauer: *Histoire de la Confédération suisse,* trad. A. Reymond, Lausanne. Payot 1911, t. I, p. 161 et sq. — cf. également: *G. Meyer von Knonau:* Die Sage von der Befreiung der Waldstaetten. Bâle 1873, et *Paul Vaucher:* Les traditions nationales de la Suisse, dans les *Mémoires de l'Institut national genevois,* t. XVI, Genève 1885. Tout ce qui peut y avoir d'historique dans la légende a été mis en valeur par *R. Durrer:* Premiers combats pour la liberté. Histoire militaire de la Suisse p. p. l'Etat-major général; 1er cahier, Berne 1915.

Enfin, récemment, M. le professeur K. Meyer, de l'Université de Zurich, a pris la défense de la tradition dans un brillant plaidoyer qui a soulevé et soulève encore des discussions intéressantes. cf. *Karl Meyer:* Die Urschweizer Befreiungstradition, Zurich, Leipzig, Berlin. Orell-Fussli Verlag 1927.

— Victor Hugo a connu le *Guillaume Tell* de Schiller et lu le chapitre qui lui est consacré dans *De l'Allemagne* de Mme de Staël (IIe p. ch. XX, p. 267). cf. *R. Pappritz:* Victor Hugo et Schiller, *Neuer. Spr.* 1901; et *J.-A. Paict:* Victor Hugo et Schiller, *Mémoires de la Société d'Helsingfors,* 1902.

55. (Rég. du B. M. II, v. 455-8, p. 714):

Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs;
Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données:
Aux Alpes Stauffacher[1]), Pélage[1]) aux Pyrénées :

56. (Rég. du B. M. II, v. 459 et sq. page 714):

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre et là-haut[2])
etc. . . . . .

57. (Rég. du B. M. II, v. 545, p. 718):

Et depuis Padrona Kalil[3]) aux jambes nues
Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,

58. (Rég. du B. M. II, v. 551, p. 718):

Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor[4]).

59. (Rég. du B. M. II, v. 554, p. 718):

Tout à coup Botzaris[5]) entrera dans la salle.

---

[1]) *Stauffacher:* (v. plus haut).

Pélage, héros espagnol, roi des Asturies; il se distingua à Xérès (711). Cette bataille perdue, et le roi Rodrigue mort, Pélage, à la tête de nombreux chrétiens, se réfugia dans les monts Cantabres. Dans d'audacieuses incursions, il battit les Maures (Cavadonga 718), puis prit le titre de roi, réorganisa complètement le pays et fonda la ville d'Oviedo.

[2]) Les vers qui précèdent et qui suivent sont un éloge admirable de notre pays, de notre histoire et de notre rôle humanitaire et international.

Mais ici, il faut remarquer les conceptions romantiques et ultra démocratiques du poète à l'égard de l'Helvétie. Elles sont condensées surtout dans ces deux vers fameux:

«A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont-Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement».

Nous y avons insisté ailleurs. (texte, chap. III et IV).

[3]) *Padrona Kalil* «aux jambes nues», nom et détail empruntés par Hugo au livre de Mathieu: «La Turquie et ses différents peuples» (Paris, Dentu, 1857, t. I, 238-9). [Berret: Légende des S. II, 718, n.].

On sait que Padrona Kalil, aventurier italien et marchand, devint vizir déposa Achmet III, qu'il remplaça par le sultan Mahmoud, lors de la révolution de 1730.

[4]) *Pythonisse d'Endor:* Détail emprunté à la Bible (I. Sam. XXVIII 7-25), où la pythonisse évoque l'ombre de Samuel pour Saül (Berret: Lég. des S., II, 718, note).

[5]) *Botzaris,* né en 1789 en Albanie, héros grec bien connu des guerres contre les Turcs (1820). S'est illustré surtout par sa défense et son assaut de Missolonghi. (1822-25).

60. (Rég. du B. M. II, v. 556, p. 719):
Tzavellas[1]), indigné du succès des bourreaux,

61. (Rég. du B. M. II, v. 559-60, p. 719):
Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
L'effrayant avoyer Gundoldingen[2]), cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang!

---

[1]) *Tzavellas:* Chef souliote qui se distingua contre Ali-Pacha (1792). Hugo le célébra, ainsi que plusieurs autres poètes, Lemercier par ex., et différents écrivains grecs. (Berret: Lég. des S. II, 719, note).

[2]) *Pierre de Gundoldingen,* avoyer de Lucerne dont nous avons déjà parlé plus haut (v. I 10); il se distingua en 1370 lors d'une attaque. Depuis 1361, à la tête de sa ville, il gouverna presque en dictateur. Son grand titre de gloire est Sempach (1386), où il combattit et mourut en héros. (Dierauer, I, L. III, 338, 73 etc.).

— Hugo donne ici à Pierre de Gundoldingen figure de héros populaire, de démocrate luttant contre les Grands, ce qui est contraire à l'histoire. Le héros lucernois fut un patriote admirable et, pareillement, un noble, un chevalier. — Mais Victor Hugo use de ce nom, dans les derniers vers de son poème, plus par nécessité de versification que par obligation historique. —

— Citons encore, dans notre appendice critique, ces vers des *Odes et Ballades* [seul exemple qui nous intéresse dans ce recueil]:

«Et, sous la longue pertuisane,
Les archers venus de Lausanne,
Vêtus de buffle, armés de fer»

(Hugo: Odes et Ballades. Paris, Hetzel-Quantin, sans date, La Fiancée du Timbalier, p. 268).

Nous rappelons ce passage à cause de l'allusion à Lausanne, mais il est évident que le nom du chef-lieu vaudois ne figure ici que pour rimer avec pertuisane, donc par nécessité du vers plus que par néces-

---

NOTE SPECIALE[1]) Note spéciale sur les divers services avoués et non avoués de la Confédération avec les pays d'Europe:

a) *Services avoués.*

1. FRANCE: [cf. *B. van Muyden:* Histoire de la Conf. S. II, chap. XIV, p. 395-408; *Zurlauben:* chap. IV, 97-131, 80-96; *Rott; May:* VI, chap. V.; *De Vallière,* op. cit., et l'article *Capitulation* dans le *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse,* Neuchâtel, Attinger, en cours de publication].

[1]) Nous la développons avec quelques détails, car nous y avons renvoyé souvent au cours de ce travail, à propos des erreurs d'Hugo qui sont nombreuses sur cette question. —

sité historique. — Et nous savons assez que ce cas n'est pas rare dans Hugo. — [v. à ce propos: *Lég. des siècles II* (Eviradnus, p. 56, v. 28); ibid. p. 91, v. 2; ibid. t. III, p. 199, v. 10 et sq. etc.].

C'est en France que les Confédérés servirent le plus, là qu'ils eurent le plus de privilèges, furent le plus considérés, se distinguèrent le plus. Ils servaient d'ailleurs en tant qu'alliés des rois, et ceux-ci, en compensation, soutenaient la Suisse, assuraient sa frontière ouest et l'empêchèrent de se diviser complètement. On sait le prestige et l'influence qu'eurent toujours en Helvétie les ambassadeurs de notre voisine de l'ouest.

C'est de Louis XI que date l'introduction de régiments suisses organisés dans les armées françaises (De Vallière, Les rég. des G. S. de France, 71-204).

Impressionné par l'héroïsme de notre infanterie à Saint-Jacques (1444), le roi résolut d'abattre par les Suisses ses ennemis et surtout son illustre adversaire Charles le Téméraire. Il y réussit. Il fit venir aussi, pour l'instruction de ses armées, 6.000 fantassins helvètes et 400 cavaliers sous le commandement de Ch. de Diessbach et du Baron de Belp, en 1480.

Après Louis XI, les alliances se renouvellent régulièrement.

Citons parmi les plus importantes, et en remontant aux origines: (Rott: et pages cit.).

1452 alliance avec Charles VII.
1463, 70, 74, alliance avec Louis XI.
1484,95 alliance avec Charles VIII.
1499 alliance avec Louis XII.
1516 alliance avec François Ier.
1521 alliance avec François Ier.
1549 alliance avec Henri II.
1564 alliance avec Charles IX.
1602 alliance avec Henri IV.
1653, 55, 63, alliance avec Louis XIV.
1777 alliance avec Louis XVI.

A ces alliances s'ajoutent celles, particulières, conclues avec des cantons, séparément:

1500, 1509 alliance de Louis XII, avec Valais, Ligues Grises.
1579 alliance de Henri III, avec Berne et Soleure.
1582 alliance de Henri III, avec Berne et Soleure.
1589 alliance de Henri IV avec Genève.
1715 alliance de Louis XIV avec les cantons catholiques, etc;
1859 conduit à la fin de ces alliances et tout enrôlement est puni.

Ainsi les Suisses prirent part pendant 3 siècles à toutes les campagnes militaires de la France. Un critique et historien militaire a pu prétendre (De Vallière: le Rég. des G. S. de France, 73) que nos soldats fournirent à notre voisine le tiers et parfois la moitié de ses armées totales, bref, en tout, près d'un million d'hommes. Chiffre énorme pour un si petit pays.

Toujours superbes d'héroïsme, disciplinés, fiers et fidèles, les Suisses, quoique étrangers, furent choisis par les rois de France, pour faire partie de leur maison militaire. (Cent-Suisses et régiment des Gardes Suisses). (Depuis 1567).

Le *régiment des gardes suisses de France* partageait le service de garde avec le régiment des gardes françaises qu'il suivait en ordre de bataille. Mais il était le premier, en rang de tous les régiments confédérés de France. N'y entrait pas qui voulait. Il fallait mesurer dans les compagnies de fusiliers 5 pieds 4 pouces (1 m. 75), et dans les grenadiers 5 pieds 6 pouces (1 m. 82) pour être admis.

Les soldats étaient en campagne ou en garnison. En ce dernier cas, la vie militaire se partageait entre le service de garde et l'exercice. Le régiment, à Paris, et en temps de paix, formait la garde du dehors; celle du dedans, la garde du palais, était assurée par la *Compagnie des Cent-Suisses,* la plus ancienne troupe permanente de Suisse. (Instituée sous Charles VIII en 1496; v. pour détails: De Vallière, et May de Romainmotier, t. VI, chap. V, 349-73). Des ordonnances précises réglèrent à diverses reprises les détails du service, de la tenue, de l'armement et de l'équipement. Le colonel (chef honoraire de la 1re compagnie) commandait en chef le régiment (à 20 compagnies en général) et avait sous ses ordres, dans chaque compagnie: 1 capitaine, 2 lieutenants, 10 sous-officiers, 1 enseigne, 230 piquiers, 30 arquebusiers et 30 hommes à cuirasse.

Au XVIIIe siècle, par exemple, les Suisses étaient habillés en rouge; l'habit des gardes était de drap écarlate semé de blanc; la culotte, la veste et les bas étaient bleus; complétés en outre par: un feutre à ailes plates avec nœud de rubans; l'habit à larges basques était garni de boutons métalliques.

La tenue ordinaire était, par ex. sous Charles IX: chapeau à longues plumes, chausses très bouffantes, l'armet et le pourpoint tailladé, large croix blanche sur la poitrine.

Chaque compagnie avait son drapeau aux couleurs de son canton, avec grande croix blanche, avec quartiers aux couleurs des armes de son colonel.

Quelques colonels du régiment suisse furent fameux; ainsi Louis Pfyffer (sous Charles IX, retraite de Meaux), G. Galaty de Glaris (sous 4 rois et jusque sous Louis XIII), Stuppa, Fr. de Reynold, plusieurs Reding, etc.

Répétons qu'outre le régiment des gardes, plusieurs régiments suisses (dits *régiments de ligne)* servirent dans l'armée française dès 1671. (A partir du XVIIIe siècle, 12 régiments).

Les historiens militaires divisent en 3 époques l'histoire des régiments suisses en France:

a) *époque de Louis XI-Louis XIV:* le corps helvétique n'envoie de troupes de secours en France qu'en temps de guerre, et, la campagne terminée, elles rentrent au foyer.

b) *époque de Louis XIV à la Révolution.* Les régiments suisses restent en France et sont incorporés dans l'armée nationale.

c) *époque de Napoléon Ier:* La Révolution (avec le 10 août 1792) marque un temps d'arrêt et un froid dans les relations franco-suisses. Cependant, sitôt les Bourbons rétablis sur le trône, les rois de France concluent avec les cantons de nouvelles capitulations militaires; et, pour effacer autant que possible des souvenirs terribles, Louis XVIII, par exemple, accorde aux survivants du 10 août 1792 récompenses, grades et honneurs. Dès 1816, 6 régiments confédérés servent à nouveau (dont 2 régiments de la garde). La compagnie des Cent-Suisses est réorganisée sous le nom de «Gardes à pied du roi».

Mais le service capitulé ne trouvait plus de partisans en France dès 1815: il froissait l'orgueil national. D'où bien des rixes.

Dans les journées de juillet 1830, les Suisses défendent encore de leur sang le trône des Bourbons. Charles X, quand il abdique le 2 août, délie nos soldats de leur serment, et ils rentrent par étapes.

Cependant, Louis-Philippe cherche un moyen de garder au service de la France des gens si fidèles et si braves. Il crée la *Légion étrangère,* par ordonnance du 10 mars 1831. Trois bataillons sont formés, entièrement composés de Suisses. Le reste des troupes licenciées revient en Helvétie ou s'engage dans les régiments confédérés de Naples.

2. AUTRICHE: [cf. *Zesiger:* Services autrichiens (Dict. Hist. et Biogr. de la Suisse, pages 470 et sq.). *Rott.* E. 187-8. *May* de Romainmotier: t. VII].

On note les premiers mercenaires suisses au service des Habsbourg sous l'empereur Maximilien pour les campagnes de Bourgogne, des Pays-Bas et d'Italie, notamment:

1375: alliance de Léopold III avec Berne et Soleure (contre les Gugler).
1442: alliance de Frédéric III avec Zurich (dissoute en 1450).
1477-8: alliance de l'arch. Sigismond, avec les 8 anciens cantons et Soleure.
1488-1500: alliance de Maximilien avec quelques cantons.
1500: alliance de Maximilien avec les ligues de la Maison-Dieu et des Dix Juridictions.
1511: alliance de Maximilien avec les 12 cantons et 3 alliés.
1543: alliance de Charles-Quint avec mêmes cantons et alliés.
1544: alliance de Ferdinand Ier avec mêmes cantons.
1557: alliance de Philippe II d'Esp. mêmes cantons.
1518: alliance de Maximilien avec les 3 Ligues et l'Evêque de Coire.
1529: alliance de Ferdinand avec les cinq cantons.
1622: alliance renouvelée.
1629: alliance renouvelée.
1642: alliance renouvelée.
1702: alliance défensive de Léopold Ier avec l'abbé de St-Gall.

— Le contingent suisse formé en 1620 est détruit en 1631 par les Suédois. Diverses capitulations peu importantes sont signées entre 1690

et 1750 par des cantons catholiques et protestants: sont formés, 8 régiments. En 1704 commence pour l'Autriche le recrutement des troupes grisonnes. Enfin, au XIXe siècle, un bataillon de chasseurs volontaires constitue le seul corps helvétique au service autrichien. L'Autriche eut plus de mercenaires que de soldats suisses capitulés.

La thèse de V. Hugo dans «le Régiment du Baron Madruce» est donc relativement juste en tant qu'elle se rapporte aux mercenaires suisses d'Autriche (pour les détails, v. Appendice).

3. ESPAGNE. [cf. *May de Romainmotier:* t. VII. I. II, 162-269 et VI, passim.].

Les premières alliances ont lieu sous Ferdinand le Catholique, qui ne peut cependant pas obtenir de troupes. Puis, citons:

1535: Charles Ier et le capitulat de Milan.

1574: Philippe II (traite avec et) obtient des troupes de: Uri, Unterwald et Zoug.

1600, 1604, 1607, 1610, 13, 14, 16, 20. Philippe III, renouvelle les traités et obtient quelques troupes de divers cantons catholiques.

1635, 1638, 1642, sous Philippe IV, divers traités et quelques levées de troupes, vite licenciées.

1673, 1683, 1693, sous Charles II, idem.

1703, sous Philippe V, idem.

1716, 1728, 1733, sous Ferdinand VI, (1713-59).

etc. A partir de 1780, de nouveaux règlements précisent la formation, l'équipement et l'armement des régiments suisses (1.200 hommes) au service d'Espagne.

4. MAISON DE SAVOIE. [cf. *May de Romainmotier:* VII L. III, 269-439].

Dès le 13e siècle, des relations s'établissent entre la Savoie et Berne surtout (sous Thomas Ier, Amédée IV, A. VIII, Louis Ier, Amédée IX, Philibert, Charles Ier, Charles II, Philippe Ier, Ph. II, Charles III, etc.).

Il y a bonne intelligence, sans interruption, de 1266 à 1527. Mais les engagements militaires sont maigres. Il y a refroidissement dans les relations en 1527 (affaire de Genève) et en 1602 (affaire de l'escalade). Mais dès 1617 tout est au mieux et divers traités sont signés.

Les Suisses engagés en Savoie portaient vestes et culottes blanches. Ils formaient quelques régiments à 12 compagnies de 117 hommes. A partir de 1597 figurent les Cent-Suisses de la garde avec capitaine comme chef, recrutés en grande partie dans le Valais et les Cantons catholiques.

5. DIVERS PAYS: [cf. *May de Romainmotier,* t. VII et VIII; *Thommen,* R.: Alliances (ds Dict. H. et B. de la S., 188).

— *Hollande:* Les Suisses s'engagent très nombreux, surtout dès la fin du XVIIe siècle, dans les armées de Hollande et d'Angleterre, sous le Prince Eugène et Marlborough (Traités en 1712-13).

— *Royaume des Deux-Siciles:* Capitulations et alliances avec les Visconti, les Sforza, les rois de France et d'Espagne dans le Milanais, en: 1441, 1447, 1467, 1477, 1483, 1496, 1498, 1503. 1512, 1533, 1552; 1587, 1634, 1705, 1763. —

— *Venise:* Alliances avec les 3 Ligues en 1603, 1706; avec Berne en 1615.

— *La Papauté:* Traités avec Sixte IV (1479); Innocent III (1485-6); Jules II, (1510); Léon X (1514); Pie IV (1565), etc.

b) *Services non avoués, services mercenaires, etc:*
[cf. *May de Romainmotier,* passim.].

1. Suède: Nombreuses levées sous main; par ex.: Sous Gustave-Adolphe, (1632), le général de Treytorrens, grand ingénieur, entre et se distingue au service de la Suède.

2. Brandebourg: Les rapports furent nombreux entre les monarques du Brandebourg et les Suisses; (v. 1673, sous Frédéric-Guillaume; 1696, sous Frédéric III).

3. Russie. Lefort part pour la Russie avec Gordon, devient l'ami de Pierre le Grand, et réorganise ses armées. Quelques Suisses l'accompagnent (18e siècle).

4. Danemark: 17e siècle, amiral d'Erlach.

5. Bavière: Divers généraux et soldats: Faesch, De Roll, etc.

6. Nombreux officiers détachés, à toute époque, en Angleterre (il y eut avec elle des capitulations en règle), au Canada, etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE

Les Oeuvres des auteurs sont données suivant l'ordre chronologique
Les Oeuvres critiques sont données suivant l'ordre alphabétique

---

A. Concernant la Suisse:

a) **Généralités** (historiques, géographiques, biographiques, etc.)

1. *Bouillet et Chassang :* Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, Paris, Hachette 1878.
2. *Chevalier, U.* Répertoire des sources historiques du moyen-âge, 4. v. Paris, Picard 1915.
3. *Godet, Turler, Attinger:* Dictionnaire historique et biographique de la Suisse (1er vol. paru) Neuchâtel, Ed. du D. H. et B. de la Suisse 1921.
4. *Knapp, Borel, etc.:* Dictionnaire géographique de la Suisse, Neuchâtel, Attinger 1902, 6 vol.
5. *Larousse, P.:* Grand Dictionnaire Universel, Paris, Ed. du G. D. U., sans date, 15 vol. et 2 suppl.
6. *Leu H.-J.:* Allgemeines Helvetisches Eidgenössisches oder Schweizerisches Lexikon, Zurich Denzler, 1751-65, XX vol. et 6 suppl. (Holzhalb) 1786-95.
7. *Michaud, etc.:* Biographie universelle, Paris, Desplaces, 1854-65, 45 vol. et suppl.
8. *Montet A. de:* Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois qui se sont distingués. Lausanne, Bridel 1877-8. (2 vol.).
9. *Moreri, Louis:* Le Grand Dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, Amsterdam, Brunel, etc. 1740, 8 vol.
10. *Secrétan, E.:* Galerie suisse. Biographies nationales, Lausanne, Bridel. 1873-80, 3 vol.
11. *Wolf R.:* Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz. Zurich, Orell, 1858-62, 4 vol.

b) **Histoire générale** (politique, sociale, constitutionnelle, etc.)

12. *Atlas historique de la Suisse* (Poirier Delay) Berne Beneff, sans date.

13. *Barth, Hans:* Repetitorium über die in Zeit — und Sammelschriften der Jahre 1891-1900, enthaltenen Aufsätze und Mitteilungen schweizergeschichtlichen Inhalts. Basel, Gehring 1906.

14. *Brandstetter, Jos. Léop.:* Repetitorium über die in Zeit und Sammelschriften der Jahre 1812-90 enthaltenen Aufsätze und Mitteilungen schweizergeschichtlichen Inhalts. Basel, Gehring, 1892.

15. *Dierauer, Johannes:* Histoire de la Confédération suisse (trad. Reymond) Lausanne, Payot, 1911-19, 5 vol.

16. *Gagliardi E.:* Histoire de la Suisse (Ed. fr. W. A. Reymond 2 vol.). Genève, Lausanne Payot 1925. — Gesch. der Schweiz (3e v., 1848-1926) Zurich, Orell-Fussli, 1927.

17. *Monnard, Charles:* Histoire de la Confédération Suisse, Paris, Genève, 1846.

18. *Muller Jean de:* Histoire Suisse, (continuée par Glutz-Blotzheim, Monnard, Vulliemin (trad. fr.) Paris, 1837-48, 18 vol.).

19. *Muyden, B. van:* Histoire de la Nation suisse, Lausanne, Mignot, 1896-9, 3 vol.

20. *Muyden, B. van:* La Suisse sous le pacte de 1815, Paris, Lausanne, Fischbacher et Rouge, 1890 et 1892, 2. vol.

21. *Oechsli, W.*: Geschichte der Schweiz im neunzehnten Jahrhundert (1798-1830), Leipzig, Hirzel, 1903, 13, 2 vol.

22. *Oechsli, W.*: Les origines de la Confédération suisse, (trad. Ducommun) Berne, Michel Bühler, 1891).

23. *Sauser-Hall, G.:* Manuel d'instruction civique et guide politique suisse, Genève, Burckhardt, 1916.

24. *Suter, L.:* Histoire suisse (Ed. fr. Castella) 2e éd. Strasbourg, Cologne, Waldshut, Einsiedeln, Benzinger, 1915, 1 vol.).

c) **Histoire militaire** (et surtout les services étrangers):

25. *Burin des Roziers:* Les Capitulations militaires entre la Suisse et la France, Paris, 1902.

26. *Egli, Ch.:* L'armée suisse (trad. Warnery), Lausanne, Payot, 1913.

27. *Fieffé:* Histoire des troupes étrangères au service de la France Paris, 1854, 2 vol.

28. *Girard, (abbé François):* Histoire abrégée des officiers suisses qui se sont distingués aux services étrangers dans les grades supérieurs. Fribourg, Piller 1791, 3 vol.

29. *May de Romainmotier, M.:* Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe, Lausanne, Heubach et Co. 1788, 8 vol.

30. *Rott. E.:* Les alliances franco-suisses (dans le dictionnaire historique et biographique de la Suisse; art. all. fr. s.) Neuchâtel, Ed. du D. H. et B. de la S. 1921, (I. pages 187-99).

31. *Rott, E.:* Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, Berne, 1900-13, 5 vol.

32. *Vallière, (P. de).* Honneur et Fidélité, Histoire des Suisses au service étranger. Neuchâtel, Zahn, 1913.

33. *Vallière, P. de:* L'émigration, ses causes, ses dangers, moyens de l'enrayer (Extrait de la Revue suisse d'utilité publique, 59e année, Zurich, mai-juillet, 1920, livraisons 5,6,7). Zurich Rascher, 1920.

34. *Vallière, P. de:* Le Régiment des Gardes-Suisses de France, les Suisses en Italie, Paris, Berger Levrault. Lausanne, Revue militaire suisse, 1912.

35. *Zur Lauben (Baron de):* Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec pièces justificatives. Paris, Desaint, Houssant, Vincent, 1751-53, 8 vol.

d) **Histoire littéraire, Beaux-Arts, etc.:**

36. *Baechtold:* Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz. Frauenfeld, Huber 1892.

37. *Ganz, Paul:* Handzeichnungen schweizerischer Meister (XVe-XVIIIe siècles) Bâle s. d.

38. *Godet, Ph.:* Histoire littéraire de la Suisse française, Neuchâtel, Delachaux-Nestlé. Paris, Fischbacher, 1890.

39. *Lehmann:* Le bon vieux temps, Neuchâtel s. d.

40. *Rahn:* Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz. Zurich 1876.

41. *Rahn:* Künst- und Wanderstudien aus der Schweiz. Zürich 1888.

42. *Rahn:* Die Entwicklung der Kunst in der Schweiz. St-Gall 1914.

43. *Reynold, Gonzague de:* Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle. I. Le doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande. Lausanne, Bridel, 1909. (V. surtout: 2e partie, I. III-IV, pages 219-487).

44. *Reynold, G. de:* Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle. II. Bodmer et l'Ecole Suisse. Lausanne, Bridel, 1912.

45. *Reynold, G. de:* Cités et pays suisses. Lausanne, Payot, 1914-1919 3 vol. (vue d'ensemble géographique, historique et littéraire).

46. *Reynold, G. de:* La Suisse une et diverse. — Fribourg, Fragnière 1923.

47. *Rossel V. et Jenny, H. E.:* Histoire de la Littérature suisse, Lausanne, 1910, 2 vol.

48. *Rossel, V.:* Histoire de la Littérature de la Suisse Romande. Neuchâtel, Zahn 1903. (Illustrée).

49. *Vulliéty:* La Suisse à travers les âges, Genève, 1902.

B. Concernant les auteurs:

I. Chateaubriand

1. Oeuvres de Chateaubriand où il est question de la Suisse:

a) **Source principale:**

50. *Mémoires d'Outre-Tombe, 6 vol.:* Paris Garnier 1898-1900, avec Intr. notes et appendices de E. Biré. (v. t. I., I. VI, p. 428, I. IX, 1, 299 et sq. 227; tome II, 2e p. I. II. I. IV, 478 etc., I. VII, 41, 23-6, 382 et sq. 391-92 etc.).
Mémoires d'Outre Tombe, 12 vol.: Paris, Penaud frères 1850. (v. t. VII, 481-83; t. VIII, 135, 149, 169, 177, 259, 344, 113, 248, 35-9. t. IX, 213 et sq.). (t. X, page 191-267, 321 et sq. 34, 203, 34 et sq.). (t. XI, 72; 119 et sq.).

b) **Sources secondaires:**

51. *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, etc.:* 2 vol. Paris, Leipsic, Brockhaus, 1816, (v. t. I, ch. XX, 130 et sq.). (t. I, ch. XXXV, pages 221-36), (t. I, ch. XX, 130 et sq.). (t. II, ch. XLIX, 235, 236, etc).

52. *Atala, René, Le dernier Abencérage:* Paris, Nelson, sans date, (v. Préf. p. 25, 43, etc.).

53. *Génie du Christianisme:* Paris, Garnier, sans date, 2 vol. (v. t. II, 4e p. l. II. 7, p. 133-4, et note XLV, p. 333. t. II, 2, L. III, 5, 40, IV, 5, 67 sq.).

54. *Itinéraire de Paris à Jérusalem, etc.:* Paris, Didot, 1852, (v. t. I, p. 167-8).

55. *Réflexions politiques:* Paris, Lenormant 1814. (v. 2e p. p. 7, etc.).

56. *Mélanges politiques et littéraires:* Paris Didot, 1845 (v. p. 78, 418, 531, 525-6, etc.).

57. *Analyse raisonnée de l'Hist. de France, etc.:* Paris, Didot 1845 (v. Hist. de Fr. I, 44; III, 285, 298, 301, 326-7, etc.).

58. *Voyages en Amérique, en France et en Italie:* Paris Didot 1851 — Voyage en Italie: Paris, Didot 1852. (v. Voyage en Italie avec Itinéraire, t. II. 320 et Voyage au Mont-Blanc, t. 398-411). — Voyage au Mont-Blanc: Bibliot. nat. suisse, Berne, sans date, inéd. (A 7, Br. 4).

59. *Essai sur la littérature anglaise:* Paris Gosselin 1836, 2 vol. (v. t. I. 81, 207, 198, etc.).

60. *Les Natchez:* Paris Didot, 1844 (v. page 20-1).

2. Références

61. *Bédier, J.:* Etudes critiques, Paris, Colin 1903.

62. *Biré, E.:* Introd. notes et appendices, (éd. des Mémoires d'Outre-Tombe), 6 vol. Paris, Garnier, 1898-1900).

63. *Cassagne A.:* La vie politique de Chateaubriand, Consulat, Empire, Première Restauration, Paris 1911.

64. *Faguet, E.:* Dix-neuvième siècle, études littéraires. Paris, Oudin, sans date (I, 1-72).

65. *Giraud, V.:* Chateaubriand, Etudes littéraires.

66. *Giraud, V.:* Chateaubriand, Nouvelles études littéraires.

67. *Giraud, V.:* Histoire religieuse de Chateaubriand, Paris Hachette, 1904, 1912, 1925.

68. *Giraud, V.:* La genèse du «Génie du Christianisme», ibid. 1925 (1er vol. seul paru).

69. *Herriot, E.:* Mme Récamier et ses amis, 2 vol. Paris, Plon 1904.

70. *Jullian, C.:* Extraits des hist. fr. du XIXe siècle, Paris, Hachette, 1913. (v. Introd. pages 3-13, et passim.).

71. *Lanson G.:* Hist. de la litt. fr. Paris, Hachette, 1912. (6e p. L. I, IV, 886-907).

72. *Lescure, M. de:* Chateaubriand, Paris Hachette 1892. (Coll. Les G. E. P.).

73. *Maurras, Ch.:* Trois idées politiques, Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve. Paris, Champion, 1898.

74. *Sainte-Beuve:* Chateaubriand et son groupe littéraire. 2. vol, Paris Garnier, 1861.

75. *Sainte-Beuve:* Causeries du lundi, I, II, X.

76. *Sainte-Beuve:* Nouveaux lundis, III.

77. *Sainte-Beuve:* Premiers lundis, III. Paris, Garnier, sans date.

78. *Souriau, M.:* Les idées morales de Chateaubriand, Paris, Blond, 1908.

II. Lamartine

1. Oeuvres de Lamartine où il est question de la Suisse:

a) Sources principales:

79. *Méditations poétiques* (éd. critique par Lanson), 2 v. Paris, Hachette, 1915. (v. Ressouvenir du Lac Léman, op. cit., II, p. 482 et sq.).

80. *Les Confidences:* Paris Perrotin, 1849. (ch. VII, 163; XI, p. 348 et sq.).

81. *Nouvelles Confidences:* Paris, Lévy, 1859. (l, I, p. 13-14, p. 215 et sq. et passim).

82. *Guillaume Tell:* Paris, Lévy, 1863. (p. 1-130).

83. *Mémoires inédits:* Paris, Hachette, etc. 1870. (p. 215, 298-328. et sq.).

b) Sources secondaires:

84. *Nouvelles Méditations poétiques:* Paris, Canel, 1823. (M. XIX p. 132-3).

85. *Le dernier Chant du Pélerinage d'Harold:* Bruxelles, Haumann, 1834. (t. III, des O. C. p. 135-204, v. début).

86. *Poésies Nouvelles:* Bruxelles, Haumann 1834. (t. IV, des O. C. p. 71-7).

87. *Recueillements poétiques.* Paris, Gosselin, 1834, (XXIV, p. 255-6).

88. *Voyage en Orient:* 4 vol. Paris, Gosselin, 1835. (II, 378, III, 379, IV, 6, etc.).

89. *Histoire des Girondins:* 8 vol. Paris, Furne & Co. 1847 (passim., surtout t. III, L. XX-XXV).

90. *Raphaël:* Paris, Hachette, sans date, (passim., p. 29, etc.).

91. *Geneviève:* Bruxelles, Méline, etc. 1850. (Préf. 35, etc.).

92. *Histoire de la Restauration:* Paris, Pagnerre, etc. 1851, 8 vol. (passim., II, III, IV, V, VII).

93. *Histoire des Constituants:* Bruxelles, Méline, etc. 1854, (sur Necker, etc. passim.).

94. *Cromwell:* Bruxelles, Méline, etc. 1854, (p. 228, 34, etc.).

95. *Histoire de César:* Paris, Sté générale de libr. 1856 (p. 103 et sq.).

96. *Régina:* Paris, Lévy, 1863, (passim.).

97. *La France parlementaire:* (1834-51), 6 vol. Paris, Lacroix, etc. 1864. (I, 247 etc. II, 147, IV, 236, V, 99, 257 et sq.).

98. *J.-J. Rousseau:* «Son faux contrat social et le vrai contrat social», Paris, Lévy, 1866.

99. *Cours familier de littérature:* Paris, 1856-67, 28 v. (passim.), II, 56 et sq.), 357 et sq. XXVI etc.).

100. *Correspondance:* Publiée par Mme V. de Lamartine (4 v. Paris, Hachette, Furne et Co. 1882. (passim. I, no 1, 141-3, 144, 182, 202, II, 108, 277 et sq. 310 et 314, III, 67, 216, IV, 104, 109, 193, etc,).

2. Références

101. *Brunetière F.:* L'évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle, 2. v. Paris, Hachette 1913, (IIIe lec. p. 105-41).

102. *Clouzet et Feydal:* Lamartine (Coll. vie anecdot. et pitt. des G. E.). Paris Michaud, sans date.

103. *Deschanel, E.:* Lamartine, 2 v. Paris, C. Lévy, 1893.

104. *Doumic, R.:* Lamartine (Coll. G. E. de la F.). Paris, Hachette, sans date).

105. *Faguet, E.:* Dix-neuvième siècle. Etudes littéraires, Paris, Oudin, sans date. (Lamartine, ch. II, p. 73-125).

106. *Lanson G.:* Hist. de la litt. fr. Paris, Hachette, 1912. 6e pt. 1, II, 2-3, 923-4, 948-53).

107. *Lanson G.:* Lamartine: Méditations poétiques (av. Intr. notices et notes) 2 v. Paris, Hachette, 1915).

108. *Lessert, G. de:* Le Château de l'ancienne Seigneurie de Vincy. Genève Kündig, 1912. [Détails sur le séjour de Lamartine en Suisse, en 1815].

109. *Morillot:* Le paysage alpestre chez Lamartine, R. C. C. 1901.

110. *Quentin-Bauchart.* Lamartine, homme politique, Paris, 1903.

111. *Reyssié, F.:* La jeunesse de Lamartine, Paris, Hachette, 1891.

112. *Zyromski, E.:* E. Lamartine, poète lyrique, Paris, Colin, 1897.

III. Hugo

1. Oeuvres de V. Hugo où il est question de la Suisse:

a) Sources principales:

113. *Hugo, V.: Le Rhin:* Paris Hetzel-Quantin, sans date. 3 vol. (surtout t. III, L. 32-39, p. 81-141).

114. *Hugo, V.: En voyage, Alpes et Pyrénées.* Paris, Charpentier. Fasquelle, sans date, (Alpes: 1839, I-V; p. 5-54).

115. *Hugo, V.: La Légende des Siècles:* Paris, Charpentier. Fasquelle, sans date, 4 vol. (t. III, p. 71-86). Le Régiment du Baron Madruce.

b) **Sources secondaires:**

116. *Hugo, V.:* Notre-Dame de Paris. Paris, Nelson, sans date, 2 vol. (t. II, L. X, 5, p. 306-7).

117. *Hugo, V.:* Victor Hugo raconté (1822-1841). Paris, Hetzel-Quantin, sans date, 3 vol. (t. II, XL. III. et récit. p. 43-65).

118. *Hugo V.:* Pendant l'Exil. Paris, Hetzel-Quantin, sans date, 2 vol. (t. II, (1862-1870), 1862, V. p. 22-37; 1869, III, p. 167-75).

2. Références

a) **La vie, l'homme, l'oeuvre, l'influence:**

119. *Bertaut, J.:* Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains, V. Hugo, Paris, Michaud, sans date.

120. *Biré, E.:* V. Hugo avant 1830.
V. Hugo après 1830, Paris, Perrin, 1902, 2 vol.

121. *Brunetière:* Evolution de la poésie lyrique en France, 2 v. Paris Hachette, 1913, (v. I, 5e I, II, IIe L. 75-109).

122. *Brunetière, F.:* Manuel de l'histoire de la Littérature française, Paris, Delagrave, sans date.

123. *Dupuy, E.:* V. Hugo, L'Homme et le poète, Paris, Boivin, ss date.

124. *Faguet, E.:* Dix-neuvième siècle, Etudes littéraires, Paris, Lecène-Oudin, sans date, (v. chap. V. Hugo, pages, 152-256).

125. *Guyau, M.:* L'art au point de vue sociologique. Paris, Alcan, sans date (v. surtout 2e partie, chap. III, pages 190-250).

126. *Huguet, E.:* Le sens de la forme dans les métaphores de Hugo. Paris, Hachette, 1904.

127. *Lanson, G.:* Histoire de la Littérature française, 12e éd. Paris, Hachette, 1912. (v. 6e partie, L. II, p. 957-61, 978-81, 992-5, et L. III, p. 1050-58).

128. *Mabilleau, L.:* V. Hugo (Coll. des Grands Ecrivains Fr.). Paris, Hachette, 1917.

129. *Pélissier, G.:* Le mouvement littéraire au XIXe s. Paris, Hachette, sans date, (v. 1e partie, p. 38-46, 3e partie, 271-7).

130. *Renouvier, Ch.:* V. Hugo, Le poète. Paris Colin 1893.

131. *Renouvier, Ch.:* V. Hugo, Le philosophe, Paris Colin 1900.

132. *Rigal, E.:* V. Hugo, poète épique. Paris, Lecène-Oudin, sans date.

133. *Sainte-Beuve:* Portraits contemporains I, II, Nouveaux lundis VI. Paris Garnier sans date.

134. *Souriau, M.:* Les idées morales de V. Hugo, Paris, Blondet & Co. sans date.

b) **A consulter en outre sur les romantiques et la Suisse, en particulier les origines du romantisme au XVIII^e siècle.**

135. *Berret, Paul:* La Légende des Siècles (Coll. des Grands Ecrivains de la France; nouv. éd. annotée) Paris, Hachette 1920, 2 vol. (v. surtout t. I. Intr. I-CXL et t. II, pages 675-720).

136. *Berret Paul:* Le Moyen-Age dans la Légende des Siècles et les sources de V. Hugo, Paris, Paulin, sans date.

137. *Bertrand, L.:* La fin du Classicisme et le retour à l'antique. Paris, Hachette 1898.

138. *Chinard:* L'exotisme américain en France. Paris 1903.

139. *Gourmont, R. de:* Promenades littéraires. Paris, Mercure 1894-1909. 3 volumes.

140. *Lanson, G.:* Histoire de la littérature française, op. cit., (passim v. surtout XVIII^e siècle, et époque romantique).

141. *Lasserre, P.* Le romantisme. Paris 1907. in-8.

142. *Mornet, D.:* Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de St-Pierre. Paris, Hachette 1917.

143. *Mornet D.:* Le romantisme en France au XVIII^e s. Paris, Hachette, 1912.

144. *Picavet F.:* Les Idéologues. Paris, 1891.

145. *Seillère, E.:* Le mal romantique. Paris, 1908, in 8.

146. *Taine, H.:* Les origines de la France contemporaine, Paris, Hachette, 1876, in-8. (t. I.: L'ancien régime).

147. *Texte, J.:* J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle; Paris 1898, in-8.

148. *Van Tieghem:* L'Ossianisme en France. Paris 1907.

149. *Van Tieghem:* La poésie de la nuit et des tombeaux en France au XVIII^e siècle. Paris, Rieder 1921.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 5
Préface 7
Introduction 9

I. — Mouvement du retour à la nature, en France, vers 1750. Curiosité et goût, pour la Suisse.

— Influence de la Suisse en France avant le romantisme: Albert de Haller (*les Alpes),* Gessner *(La mort d'Abel, les Idylles),* Rousseau (La Nouvelle Héloïse).

— Les personnages créés par les auteurs suisses sont imprégnés d'idyllisme.

Ainsi naît et s'accrédite une conception fausse qu'adopteront intégralement les écrivains du XVIIIe siècle et les romantiques.

— La Suisse devient à la mode à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle: Goût pour la montagne et les Alpes.

On s'intéresse aussi à l'histoire, aux institutions, à la littérature helvétiques.

II. — Influence de Schiller et de Byron qui accentuent, dans le sens romantique, l'helvétisme hérité du XVIIIe siècle.
— Ce que les romantiques viennent voir et chercher en Suisse

Première partie. CHATEAUBRIAND

Chapitre premier. — Les voyages de Chateaubriand en Suisse 17

1800. L'écrivain revient de Londres à Paris sous le nom de La Sagne, habitant de Neuchâtel.

1804. Il est nommé ministre dans le Valais.

1805. Visite à Mme de Staël à Coppet; course au Mont-Blanc; retour à Lyon par Genève.

1822. Chateaubriand traverse les Alpes et se rend au Congrès de Vérône.

1824. Court séjour du poète et de sa femme à Neuchâtel; Mme de Chateaubriand à Fribourg.

1826. Il la conduit (juillet) à Lausanne; Mme de Custine meurt à Bex.

1828. Nommé ambassadeur à Rome, Chateaubriand regagne son poste par Lausanne et le Simplon.

1831. A Genève (mai à oct. 1831). Relations, visites, promenades.

1832. Chateaubriand en Suisse: son voyage le plus important et le plus long: Bâle, Lucerne, le Saint-Gothard, le Tessin, Lugano; Constance, visite à Arenenberg; Berne et Genève.

1833. Premier (mai) et deuxième voyage (sept.) à Prague par notre pays; en mission pour la duchesse de Berry.

Chap. II. — Chateaubriand et la Suisse 32

I. — Les ouvrages de Chateaubriand où il est parlé de la Suisse.

II. — Chateaubriand touriste et voyageur; le rêveur et l'artiste. — Le paysage helvétique; le sentiment de l'écrivain sur la montagne et les Alpes.

III. — L'histoire et la littérature suisses dans son œuvre. Chateaubriand et Rousseau.

IV. — Conceptions fausses héritées du XVIIIe siècle. — *L'Essai sur les Révolutions*, etc.

V. — Influence helvétique nulle sur Chateaubriand politique. Le démocrate par goût; l'aristocrate d'esprit. — Conclusion.

Deuxième partie. LAMARTINE

Chapitre premier. — Lamartine en Suisse 49

— Dès l'enfance, Lamartine aime les voyages. — Projets de courses, avec des amis, en Italie, en Savoie et en Suisse.

1811-12. Le poète traverse notre pays, lorsqu'il gagne l'Italie. Retour par le Simplon, Lausanne, Genève et Dijon.

1815. Les Cent-Jours. Lamartine se réfugie en Helvétie. Au château de Vincy, près de Nyon. A la recherche de l'abbé Lafond, à La Chaux-de-Fonds et à Neuchâtel. Traversée de la Suisse romande. Retour en France par la Savoie.

1820. Lamartine est de passage à Genève; son mariage.

1824. Il conduit sa femme aux eaux de Schinznach. — Lucerne, les Quatre-Cantons, le Rhin. — Genève.

1841. A Genève, (juillet et août). Les relations entre Lamartine et le colonel Huber-Saladin. — Courses dans l'Oberland. Importance de ce séjour de Lamartine en Suisse. *Le Ressouvenir du Lac Léman (Premières Méditations).*

1844. Nouveau voyage en Italie; le poète revient en France par la Suisse.

Chap. II. — Lamartine et la Suisse 61

I. Lamartine et le paysage helvétique. La montagne et les Alpes; le séjour de 1841. Le sentiment de la nature dans Lamartine; les descriptions idéalisées. Religiosité.

II. — Lamartine voyageur et touriste. Ce qu'il voit, ce qui l'intéresse.

III. — Sa conception pastorale et romantique de la Suisse.

Chap. III. — La Suisse dans l'œuvre de Lamartine . . . 67

I. — L'œuvre historique de l'écrivain. Où il est question de la Suisse: *L'Histoire des Girondins,* etc; *Guillaume Tell,* compte-rendu et critique.

— Les idées politiques de Lamartine. Le démocrate. Lamartine au courant de la politique helvétique contemporaine. Trois discours à la Chambre. — L'idéaliste et le républicain. —

II. — Connaissances littéraires de l'auteur de *Jocelyn.* Quelques allusions à des écrivains suisses. — Lamartine et Rousseau. Ses jugements sur lui. Son volume: *J.-J. Rousseau. Son faux contrat social et le vrai contrat social.* Mme de Staël.

III. — La Suisse dans l'œuvre romanesque et poétique de Lamartine. Allusions dans diverses œuvres. Conclusion.

Troisième partie. HUGO

Chapitre premier. — Les voyages de V. Hugo en Suisse . 89

I. — Epoques et raisons des séjours de V. Hugo. — Premier voyage en 1825. Itinéraire: Léman, esquisse d'un voyage aux Alpes.

II. — Deuxième voyage (1839). Itinéraire: de Bâle à Genève par Schaffhouse, Zurich et les Quatre-Cantons.

III. — Derniers voyages: Congrès de la Paix à Lausanne (1869); Hugo en Suisse en 1883. —

Conclusion: Sa vision monumentale et descriptive est juste et belle; sa vision historique est fausse.

Chap. II. — La Suisse au temps des voyages de V. Hugo . 100

I. — Etat de la Suisse à l'arrivée du poète. Epoque de 1815-1848: régime, société, civilisation.

II. — Comment V. Hugo a vu la Suisse: «Le Rhin», «Alpes et Pyrénées».

Hugo voyageur, «rêveur et antiquaire»; ce qui l'attire.

Vision monumentale et historique.

III. — Contrôle critique des voyages (v. Appendice). Hugo irresponsable des thèses alors populaires et des idées reçues. Hugo responsable de ses ignorances, de ses erreurs matérielles.

Chap. III. — V. Hugo et la Suisse 109

I. — La Suisse inspiratrice de Hugo comme poète. Visions historiques. Ses œuvres: *Légende des Siècles, Notre Dame de Paris,* etc.

a) «Le Régiment du Baron Madruce» (Légende des Siècles). Origine, but, importance du poème; compte-rendu.

b) Contrôle critique (v. appendice).

Les informations et la manière de Hugo. Ses sources historiques et suisses (Moreri, Muller, etc.).

L'historien, le critique; sa méthode.

c) Critique des thèses de Hugo — Sa conception sociale de la Suisse. — Les services capitulés et le service mercenaire.

d) Raisons des erreurs de Hugo: ses opinions politiques d'alors; il fait de la Suisse le type de la république démocratique.

La Suisse héroïque: peuple souvent puissant, conquérant, impérialiste, et non démocratique. Influence, sur Hugo, des idées de la Révolution (1789 et 1848), etc.

Ignorance du poète quand il méconnaît la vraie figure de l'ancienne Suisse et en fait une nation cherchant encore ses voies et démocratique avant l'heure.

II. — Les autres ouvrages de V. Hugo où il est parlé de la Suisse:

a) *Notre Dame de Paris.* Explication, et comparaison avec Rousseau.

b) *V. Hugo raconté.*
Pendant l'exil.
Hugo et la peine de mort (à Genève).
Hugo et le Congrès de la paix à Lausanne (1869).

III. — *L'influence helvétique sur V. Hugo.*

1. Hugo et le sentiment de la nature.

a) La montagne suisse. Les conceptions de l'écrivain (Influence de Rousseau).

b) Le sentiment de la nature chez le croyant, le philosophe et le panthéiste.

2. Hugo et la démocratie universelle. Ses vues sur la démocratie et l'univers. En quoi la Suisse agit sur les idées d'Hugo.

Conclusions 133

I. — On peut tirer des livres du poète:
une conception générale historico-philosophique de la Suisse;
une vision descriptive et monumentale;
enfin une vision historique.

Toutes trois contiennent bien des erreurs et bien des partis-pris; mais aussi, bien des vues exactes, bien des idées profondes, et beaucoup de puissantes et belles peintures de notre pays.

II. — Jugement d'ensemble:

a) Thèse fausse de Hugo: conséquence des idées du XVIIIe siècle, de la Révolution et de la tradition. Hugo n'en est pas responsable.

b) Quelques erreurs historiques, géographiques et politiques; ignorances; parfois inventions à fins intéressées.

III. — Influence peu importante, mais incontestable, de la Suisse sur V. Hugo:

— ses idées politiques et philosophiques: nécessité d'une démocratie.

— son sentiment de la nature et ses conceptions de la montagne (Influence de Rousseau).

Conclusions générales.

Les romantiques et la Suisse 135

I. Pourquoi ils viennent dans notre pays 137

II. Chateaubriand, Lamartine et Hugo 138

III. Comment ils la voient et la comprennent 138

a) la nature, le paysage, la montagne.
b) les mœurs, la vie.
c) les arts et les institutions.
d) les légendes et l'histoire.

IV. Ce qu'il y a de faux, d'insuffisant ou de juste, de personnel ou d'emprunté dans leurs conceptions.

Conclusion générale 140

Appendice critique (textes commentés):

A. — Chateaubriand 145

I. Essai sur les Révolutions, etc.
II. Génie du Christianisme.
III. Itinéraire de Paris à Jérusalem.
IV. Réflexions politiques et littéraires.
V. Essai sur la litt. anglaise.
VI. Les Natchez.
VII. Mélanges politiques et littéraires.
VIII. Analyse raisonnée de l'hist. de France, etc.
IX. Mémoires d'Outre-Tombe. —

B. — Lamartine 154

I. Méditations poétiques.
II. Nouvelles méditations poétiques.
III. Voyage en Orient.

IV. Poésies nouvelles.
V. Histoire des Girondins.
VI. Confidences.
VII. Nouvelles confidences.
VIII. Histoire des Constituants.
IX. Histoire de César.
X. La France parlementaire.
XI. Cromwell.
XII. Guillaume Tell.
XIII. Correspondance.
XIV. Mémoires inédits.

C. — Victor Hugo 163

I. Le Rhin.
II. Alpes et Pyrénées.
III. La Légende des Siècles.

Bibliographie 199

Table des matières 209